LES VOCERI

DE

L'ILE DE CORSE

PAR

Frédéric ORTOLI



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

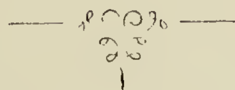
1887



A MON PÈRE

Vi dédicu, ó zi ba', quistu librettu
Di Vócéri grussiéri é païsani ;
Brammaría ch'iddu fussi piú parfettu
E piú degnu di stá 'ni vosci mani,
Ma tal'é qual' ch'idd'è, lu mé affettu,
'Ssi pienti muntagnól' vi pruarani,
E vi ricurdarani lu paési
Dundi par tanti cari l'éti 'ntési !

F. O.







INTRODUCTION

Tous *les peuples ont pleuré leurs morts; tous leur ont rendu les derniers devoirs par des rites en harmonie avec leurs croyances, leurs coutumes, leur degré de civilisation*

Chez les uns, on brûlait sur le bûcher du guerrier ses armes et ses esclaves, ses plus proches parents et son cheval de bataille; chez les autres on ordonnait des jeux et des repas funèbres; ici on mettait dans le cercueil du défunt des provisions pour le grand voyage d'outre-tombe; là, on plaçait dans sa bouche l'obole devant payer à Caron, le noir nautonier des Enfers, le prix du passage des âmes par delà les sombres rives du Styx.

Puis, à mesure que les idées se modifient, que les mœurs se polissent, les honneurs funèbres prennent une autre forme : les éloges pompeux, les superbes mausolées, les inscriptions tumulaires remplacent les anciens sacrifices et les superstitieuses cérémonies des vieux âges.

Mais, ce n'est jamais sans un cruel déchirement que le père se sépare de son fils, le frère de sa sœur, la mère inconsolable de l'enfant chéri qui dorait ses rêves. Toujours et partout le désespoir intérieur, comme s'il était à l'étroit dans un cœur brisé, se répand au dehors en affreux sanglots, en tristes et touchantes lamentations ; plaintes si vraies et tellement de l'essence humaine, qu'aussi loin qu'on puisse remonter dans le cours des âges, on les rencontre dans les célébrations des funérailles comme des témoins irrécusables de la douleur que les vivants éprouvent de la perte de ceux qui ne sont plus.

Les fresques, les hypogées égyptiennes nous montrent des femmes, les cheveux épars, les vêtements en désordre, s'égratignant le visage et se frappant la poi-

trine tout en chantant des hymnes lugubres à la louange du mort. En Grèce, les poèmes d'Homère nous font voir Achille éclatant en sanglots devant le corps inanimé de Patrocle ; il pousse des cris terribles, puis, afin de revêtir son désespoir d'un signe manifeste et public, il ramasse la poussière que ses pieds ont foulée et la répand sur son front et son armure. Briséis, pareille à Vénus, la toute d'or, voit le corps de son ami déchiré par l'airain aigu ; et aussitôt elle l'embrasse, pousse des gémissements, meurtrit de ses mains sa poitrine, son beau sein, son cou délicat et son visage. Ainsi fait le roi Priam pour la perte d'Hector : il se roule à terre et jette d'étranges clameurs.

Il en était de même chez les anciens Perses, et chez les Hébreux on voit Jérémie appeler sages *les femmes qui chantaient les vers suprêmes à la louange du défunt.*

« Vocate lamentatrices et veniant ad eos quæ sapientes sunt; mittite et properent et festinent et assument super nos lamentum. »

Au temps de l'ancienne Rome, l'hom-

mage des larmes constituait une fonction sociale remplie par des femmes qui touchaient un traitement fixé par l'État. Elles portaient le titre de présidentes *et, en cette qualité, occupaient la place d'honneur dans les services funéraires où leurs lugubres cantiques* (conclamationes) *alternaient avec le son de la* tibia *lorsque le mort était un enfant, et avec celui de la* tuba *quand c'était un adulte.*

« Est carmen quod in funere laudandi gratia cantatur ad tibiam..... jussit religio ut majoribus mortuis tuba, minoribus tibia cantatur » [1].

Or, cette touchante coutume des chants funéraires que partout l'on retrouvait chez les peuples anciens, tend, comme bien d'autres, hélas! à disparaître peu à peu de chez les races modernes à mesure que la civilisation se répand de tous côtés, chassant une à une, ainsi que le soleil levant, les étoiles qui nous éclairaient encore de leur faible lumière dans ces ténèbres des temps passés.

En Grèce, en Italie, en Espagne, en

1. Placid. in stat. — Servius, Lib. V.

Irlande, aux Indes, dans les contrées les plus lointaines de l'Ancien et du Nouveau continent, on ne chante plus guère sur les morts, on ne soupire plus de ces admirables improvisations, formées de sanglots et de larmes, purs joyaux sortis du cœur désolé de la mère ou de l'épouse, élégies sacrées de la sœur ou de l'amante. Seule la Corse, surtout dans ses villages, en a gardé encore intacte la tradition; comme si la femme de cette île, vestale moderne, avait été chargée de conserver toujours vivante la flamme de l'antique souvenir!

« *Heureuses, disait le poète Mickiewitz, bienheureuses entre toutes, les nations qui retiennent les vieux airs des grand'-mères, arche sainte de l'alliance entre les temps anciens et les nouveaux, palais enchanté où tout un peuple dépose les trophées de ses héros.* »

Eh bien! ils ont conservé leurs chansons, les fils de Kyrnos, mais, par moment et comme par magie, le refrain se change en sanglots et chante les larmes.

Quand une jeune fille est morte, en Corse, on lave son visage, on lisse ses

cheveux, on lui met aux pieds de fins escarpins et on l'habille ainsi qu'une épousée. Dans ses mains jointes comme pour la prière et liées de rubans, on met un frais bouquet de fleurs, et sur sa tête décolorée la couronne virginale de la tremblante fiancée.

La toilette funèbre achevée, on dépose la morte sur une table couverte d'un linceul et quatre cierges éclairent tristement la figure baignée de larmes des assistants. Le vénérable pasteur arrive. Tout le monde tombe à genoux et chacun répète bientôt, d'une voix lente et monotone, les nombreux versets du rosaire.

Toute la nuit se passe en prières. Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, la jeune fille est portée sur la place, devant la porte de sa maison, et bientôt arrivent de tous côtés parents et amis, les uns de loin, les autres de près, rendre à la pauvre morte leurs derniers et touchants adieux.

L'heure s'écoule, le moment approche où l'on va chanter la funèbre complainte ; chacun s'écarte avec respect. Voyez! déjà la pleureuse se lève.

Le Vocero de mort naturelle est un gémissement sorti du cœur éploré d'une mère, triste ainsi que le premier vent d'automne, glacé bientôt, et qui déjà se joue dans les feuilles mortes des bois; c'est une prière étouffée par les larmes, c'est la cloche qui chante à l'âme envolée les adieux de ceux qui survivent.

D'ordinaire la pauvre femme ne peut croire à l'affreux malheur qui vient de la frapper. Son enfant bien-aimé est là couché dans son linceul. Ses yeux sont fermés, sa figure est si calme! Il dort. L'ange du foyer ne peut avoir quitté si tôt la maison. Sans doute il repose un instant sans songer aux tourments de sa mère, sans doute il sommeille, mais bientôt ses paupières closes s'ouvriront au gai soleil et sa bouche aux baisers. Il dort. Et comme pour le réveiller, doucement, tendrement, au milieu de ses gémissements étouffés, elle chante sur le cercueil la chanson du berceau.

Jamais poète ne trouvera d'accents si simples et si déchirants; c'est que la femme corse parle d'après son cœur et chante selon son âme.

Écoutons cette Niobé de village, elle semble parler du haut d'une montagne de la Bible, elle pleure et gémit comme celle qui criait dans Rama et ne voulait pas être consolée parce qu'ils n'étaient plus.

« Voyons, laissez-moi passer
Près de ma fille ;
Il me semble qu'elle soit
Étendue sur son lit,
Et qu'on lui ait lié
Les mains avec un ruban ! »

Elle dort toujours la bien-aimée. La pauvre mère commence à craindre. Elle lui parle.

« Ne vois-tu pas
Tes fidèles compagnes
Qui se tiennent autour de toi ?
Lève-toi, Chilina, réponds-leur ! »

Hélas ! la jeune fille est muette à jamais et la mère crie en vain ! Sans le vouloir, aurait elle blessé son enfant ? Et la voix de la malheureuse ne commande plus, elle supplie ; elle prodigue les noms les plus doux, les plus adorables caresses.

« O bonne comme le pain,
O douce comme le miel !

Ne voyez-vous pas ce matin
Comme elle est devenue cruelle?
Amande sucrée,
Elle a dans les yeux l'amertume du fiel! »

Les prières et les larmes sont inutiles; Chilina reste couchée dans son linceul. Le souvenir de son fiancé qui l'attend la rendra moins sévère, elle sourira peut-être.

« Lève-toi, ô ma fille,
Car la jument est sellée!
Montons à Carcheto
Où tu arriveras en épousée;
Les bans sont publiés
Et la cavalcade est prête. »

Hélas! hélas! la pauvre enfant ne répond pas; elle abandonne père et mère, elle délaisse les parents, les amis, l'époux qu'on lui réservait, et cela pour aller

« Dans un triste lieu
Où le soleil ne paraît jamais,
Où l'on n'allume point de feu! »

Ah! Chilina, tu regretteras ce voyage, tu étais tant aimée au village! A ta vue les jeunes gens s'enflammaient ainsi que des flambeaux. Tu étais si jolie, tu étais si aimable, chacun t'adorait! Et les com-

paraisons les plus pompeuses lui sont prodiguées. Elle est :

« Comme une rose au milieu des fleurs,
Comme la lune au milieu des étoiles :
Ainsi c'était la plus belle
Même parmi les plus belles. »

La méchante fille est partie. Hélas ! comment se consoler d'une perte si grande, comment les yeux pourraient-ils cesser de pleurer? Toujours l'image chérie de l'enfant bien-aimée sera présente à la mère éplorée et de même qu'une pauvre insensée elle s'en ira par les chemins demandant aux passants : « Où donc est ma fille ? »

Et ces cantiques ne sont pas rares dans la bouche de la femme corse dont le cœur est servi par la plus brillante imagination. L'être adoré lui apparaît sous toutes les formes : elle fait passer son âme dans la fleur parfumée, dans la brise du matin, dans la colombe fidèle, oiseau d'amour, qui vient se reposer sur le toit de la maison. Le cher fantôme prend corps et devient colonne de marbre, voile en pleine mer, faisan aux brillantes couleurs, orange dorée, perle orientale : déborde-

ment de l'amour filial, sainte exagération de l'amour maternel !

On s'adresse à l'absent, on lui donne des conseils, comme s'il en pouvait encore profiter ; on lui demande son avis sur une affaire de grande importance. Ici c'est une veuve qui, parlant humblement à son mari, et craignant d'avoir encouru sa disgrâce, lui propose de se séparer de lui et de l'envoyer à la ville s'il ne veut plus rester au village. Là c'est une sœur qui reproche à son frère son cruel et triste abandon ; plus loin encore c'est une orpheline, une amie d'enfance qui, de sa voix plaintive et douce, soupire une délicieuse mélodie, rayon de l'âme à l'âme envolée, et charge la pauvre morte d'une touchante commission pour l'autre monde :

« Je veux faire une courte lettre
Et vous la donner aussitôt.
Je n'y mettrai point de cire.
Car je puis me fier à vous.
Vous la remettrez à mon père
A peine arrivée là-bas.
Puis, vous lui donnerez de vive voix
Des nouvelles de la famille
Qu'il laissa, bien jeune encore,

Pleurant autour du foyer.
Vous lui direz qu'elle va bien,
Qu'elle grandit et reprend courage... »

Le souvenir de ceux qui sont partis renaît ainsi toujours vivace et prend des racines de plus en plus profondes dans le cœur de ceux qui survivent.

*
* *

Autant sont gracieux et poétiques les Voceri de mort naturelle, autant sauvages et emportés se montrent ceux de mort violente.

Quand un homme est tombé frappé d'une balle ou percé par le stylet d'un ennemi, on transporte le corps tout sanglant à la maison, on le place dans la chambre mortuaire, on allume des torches de bois résineux et l'on pleure.

C'est d'abord un grand tumulte de lamentations et de cris, orage de douleur que traversent, comme des éclairs, de brûlants serments de vengeance.

Les femmes s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage de leurs mains

crispées, trempent leurs mouchoirs dans les plaies ouvertes du mort ; les hommes, sombres et muets, brandissent leurs poignards, visitent leurs cartouchières ou font résonner sur les dalles de pierre les lourdes crosses de leurs fusils.

Malheur, alors, au parent du meurtrier qui serait reconnu dans la foule! Insulté de tous, criblé de coups, ce serait bientôt un cadavre piétiné par la famille en délire, altérée de sang, ivre de rage!

Un morne silence succède à cette crise. Alors, une femme couverte de deuil et les yeux rougis se détache du groupe des pleureuses et vient prendre le baiser suprême. L'heure est solennelle ; chacun attend ; les Voceri commencent !

C'est d'abord un sanglot déchirant qui sort du cœur foudroyé de la mère, de l'épouse ou de la sœur. C'est l'Evohé pathétique de ces bacchanales de douleur plein de haine et d'imprécation, terrible pour ceux qui l'écoutent, mortel à qui il s'adresse. Chaque vers est une malédiction, chaque strophe un coup de poignard. On sent l'odeur de la poudre en entendant la funèbre complainte, et déjà l'on

croit voir les stylets acérés sortir tout seuls de leurs gaines et jeter dans l'ombre des reflets sinistres :

« L'art n'a rien à voir, dit Paul de Saint-Victor, dans ces poésies toutes de clameurs et de premier jet. L'amour et la haine, la plainte et l'imprécation, la prière et la menace s'y heurtent et s'y entrecoupent avec les dissonances des sanglots ; l'excuse de leur violence est dans leur explosion. — Un Vocero littéraire aurait la recherche atroce d'un poignard incrusté de diamants Il le faut tel qu'il est, fou de colère, ivre de larmes, chantant par la bouche d'une blessure, comme dit un chant du Romancero. »

D'ordinaire, le prélude du Vocero est tendre et plaintif : l'orage commence par un soupir :

« Le soleil brillait dans le ciel,
C'était un jour béni ;
Les oiseaux chantaient doucement,
Et l'on respirait tout à l'aise ;
Toutes les fleurs s'étaient épanouies...
Oh ! quel jour maudit ! »

Puis, après avoir raconté dans son naïf langage le départ du bien-aimé et les

cruels pressentiments qui assiégeaient son âme, la veuve infortunée se rappelle encore la nature tout en fête, et ce charmant souvenir l'accable comme une insulte à sa douleur.

Toute pensée agréable doit disparaître pour elle, les sanglots et les larmes devront être désormais son seul partage.

« Oh! maudit, maudit soit le jour
Où les fleurs s'épanouissaient!
Et maudite soit l'heure
Où chantaient les oiseaux!
De tous *mes frères*
Le plus cher est allé mourir! »

Et comme si ce dernier vers réveillait en elle tous ses instincts de vengeance, elle éclate en imprécations terribles, elle a des désirs de louve affamée, on croit l'entendre mâcher les chairs et briser les os de l'assassin.

« O mon fils qui es à Sienne,
O mon cousin Antoine,
J'ai mangé de son cœur,
Que je l'ai trouvé bon!
J'ai faim de ses entrailles
Oh! donnez-m'en une bouchée! »

Voilà le cri dominant des Voceri, celui

qui finit toujours par étouffer tous les autres. La femme disparaît et fait place à la Némésis antique, toujours altérée de sang et de carnage, « tout entière à sa proie attachée ».

La sœur veut quitter le vêtement de la femme et porter le pistolet et le fusil. Elle se prend à regretter d'être fille et s'écrie :

« Oh ! si j'avais un enfant !
Oh ! si j'avais un garçon !
Je voudrais couper mon tablier ensanglanté
Et lui en faire un gilet
Afin qu'il ne put jamais oublier
Le sang de mon frère ! »

La fille veut faire un jubilé de vendetta *pour mieux exterminer ses ennemis ; elle veut mettre dans son sein le sang de son père et le répandre ensuite dans le pays comme une semence de mort.*

La veuve parle de partir aux maquis, à la recherche « des serpents noirs qui glissent quand on les arrête » ; elle veut déchirer leurs entrailles et les froisser de ses mains, s'enivrant ainsi de carnage, véritable hystérie de meurtre et de vengeance. Et l'appel aux armes revient tou-

jours sur ses lèvres, et les strophes rapides se succèdent débordantes de haine, et les imprécations sortent en sifflant de sa gorge, l'infortunée! soufflant sans relâche, comme dit Shakespeare, dans la hideuse trompette des malédictions.

La religion même ne peut affaiblir dans les cœurs cet instinct sanguinaire; la femme corse, si pieuse d'ordinaire, crucifierait une seconde fois le Christ plutôt que de renoncer à la vengeance.

« Seo 'n vidissi la bindetta
Mi burria sbattizza! »

Parfois, cependant, et par un contraste étrange, on lit une prière dans ces chœurs d'Euménides : l'abeille aime quelquefois faire son miel dans le tronc des chênes foudroyés. Ecoutez cette vieille qui parle, on dirait une sainte des vieux âges se jetant au milieu des arênes, un crucifix à la main; elle invoque le Dieu de miséricorde et prêche l'oubli des injures.

« Soyez plus calmes, mes sœurs,
Et finissez ce tumulte.
Matteo ne veut pas de vengeance
Car il est au ciel avec le Seigneur.

Regardez ce cercueil,
Voyez, mes sœurs,
Là dessus est Jésus-Christ
Qui nous enseigne à pardonner.
N'excitez pas vos hommes :
La mer est assez troublée ;
En ce moment on nous doit
Et plus tard nous aurions à donner. »

*Cette oraison, qui vient ainsi dans ces Voceri pétris d'injures et de sang, ne rappelle-t-elle pas ces poignards du moyen âge qui portaient sur leurs lances homicides l'*Ave Maria *ou le* Pater? *C'est comme un scapulaire qui serait placé sur le cœur d'un bandit.*

* * *

On comprend aisément l'influence fatale que ces hymnes de mort, si terribles et si violentes en toutes choses, durent exercer sur la vive imagination des Corses. La femme est toute puissante quand elle pleure, et ici les larmes tombent sur du sang !

La République de Gênes a d'ailleurs une lourde part de responsabilité dans

cette longue suite de meurtres et d'assassinats. Dès que les sénateurs se virent les maîtres absolus de l'île, ils n'eurent plus d'autre frein que leur bon plaisir. De l'or, et encore de l'or! s'écriaient-ils, et pour s'en procurer ils lachèrent les rênes à leurs agents qui foulèrent aux pieds les lois les plus sacrées et les plus respectables, les plus antiques coutumes.

Par là, il arriva qu'au lieu de châtier les meurtriers on les récompensa, qu'au lieu d'accueillir de justes plaintes on les méprisa, qu'au lieu de protéger les personnes on les accabla d'impôts et on les opprima.

Sans pitié, la République ne fit attention ni aux larmes, ni aux doléances de ses sujets, elle ouvrit seulement l'oreille aux flatteries intéressées de quelques misérables qui, sur les ruines de leur patrie, au milieu du sang et au bruit des chaînes, exaltaient les vampires génois et les poussaient à bouleverser d'une manière si barbare cette île misérable qu'ils étaient chargés de rendre heureuse. Point de lois pour les faibles et les opprimés, partout le mépris et l'insulte, et l'insulte,

en Corse, ne se pardonne jamais. La justice que l'on refusait au montagnard il la demanda à son fusil, et chaque larme devint bientôt une goutte de sang. Or, ce sang qui arrosait « une terre encore vierge et à demi sauvage, eut une fécondité effroyable, il en fit sortir des représailles par milliers. Chaque balle se répercuta en ricochets meurtriers; chaque tombe devint un créneau derrière lequel s'embusqua un nouveau bandit. L'homme tué tuait à son tour par la main de son fils, de son frère ou de son ami; la famille des morts héritait de leurs querelles; le village épousait la cause de la famille et s'armait à son tour. Les vengeances s'alliaient, se transmettaient, se croisaient et enfantaient des postérités d'homicides. De là ce réseau d'inimitiés aux prises qui couvrit bientôt l'île entière. La Vendetta eut son arbre généalogique, mancenillier mortel plongeant au cœur de la Corse, et dont les racines s'enlacèrent aux fibres mêmes de son sol. »

De là cette habitude funeste de faire intervenir l'homicide dans toutes les scènes de la vie; comme la Table d'airain

des lois de Dracon, en Corse on n'eut plus désormais qu'un châtiment pour tous les griefs, et ce châtiment fut la mort.

Se il sole ti vede
Mio piombo ti tocca

disait un vieux proverbe de l'Ile, aussi quelle triste et misérable vie menèrent pendant des siècles entiers les sujets infortunés de l'infâme République ! Ils ne pouvaient ni vaquer à leurs affaires, ni cultiver leurs champs, ni soigner librement leur bétail ; toujours, la crainte de tomber au coin d'un mur, sur le bord d'un précipice, au passage d'un pont, paralysait leurs mouvements.

Les voyages surtout étaient périlleux et bien des personnes partaient qui ne revoyaient plus leurs familles. Lorsque ceux qui se sentaient débiteurs envers autrui, d'honneur ou de sang, comme on disait alors, voulaient se transporter d'un lieu à un autre, ils marchaient ainsi que les anciens pèlerins d'Asie, en caravane, avec trois troupes de bretteurs armés jusqu'aux dents, soit pour battre les maquis à droite et à gauche, soit pour

rompre ou empêcher les embuscades.

Tel qui se trouvait dénué d'amis pour employer ce moyen, se croyait au moins obligé de ne point révéler le voyage qu'il allait entreprendre. La défiance était si grande que non-seulement il cachait son intention à ses proches, mais encore à sa femme et à ses enfants eux-mêmes ; ou, s'il leur disait qu'il allait à la montagne, c'était pour descendre avec plus de sûreté dans la plaine. Souvent il choisissait comme l'heure la plus favorable à son départ le moment où éclatait une tempête nocturne. Il comprenait si bien le danger qu'il allait courir que, dans ces occasions, il renfermait dans un paquet cacheté le testament qui contenait ses dernières volontés.

S'il traversait un bois, s'il longeait une route, il dressait les oreilles, distinguait tous les bruits, regardait anxieusement de tous côtés, tressaillant au cri d'un oiseau de proie, au froissement d'une branche, au sifflement du vent qui passait ; toujours il tenait la main sur son poignard de peur de voir briller près de lui le long canon d'une arquebuse.

Aussi, pour se soustraire à tous ces dangers, combien d'hommes furent obligés d'endurer, pendant de longues années, les angoisses terribles d'une captivité volontaire mais douloureuse! Combien se tinrent obstinément enfermés dans leurs demeures comme s'ils étaient au fond d'un tombeau!

Dans le village de Vescovato on peut voir encore aujourd'hui les murs élevés qui défendaient l'archidiacre Filippini des embûches de ses ennemis, pendant que sur une table de pierre, à l'ombre d'un oranger en fleurs, le bon vieillard écrivait l'histoire de sa patrie. La légende a même gardé le souvenir d'un prêtre qui, par suite d'une inimitié que lui avaient léguée ses aïeux, resta dix ans en état de quarantaine domestique, n'osant jamais s'aventurer au dehors. Fatigué enfin de compter sans cesse ses pas, il traça un jour des lignes de divers côtés pour marquer l'espace dans lequel il pourrait se mouvoir, la vie sauve.

Et dire que pendant plusieurs siècles la Corse a gémi sous ce joug terrible! La conquête française a bien fait changer

un peu cet état de chose, il est vrai, mais la passion des armes est restée enracinée au cœur des insulaires, véritable tunique de Nessus qui les dévore chaque jour et qui tend à perdre une île si digne d'être heureuse à plus d'un titre!

*
* *

« La poésie populaire et purement naturelle, » a dit quelque part Montaigne (1), « a des naifvetez et graces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte de nations qui n'ont cognoissance d'auculne science, ny mesme d'escripture ».

Ce jugement du grand penseur du XVIe *siècle qui pénétra si avant dans l'analyse de toutes choses, peut s'appliquer aux Voceri que nous publions.*

Doit-on juger, cependant, des compositions de cette espèce d'après les principes

1. *Essais*, liv. I, ch. LIV.

et les conventions de l'art dans toute sa maturité? Nous ne le pensons pas, car, c'est justement ce défaut d'art, ou, si l'on aime mieux, cet emploi imparfait de l'art qui fait le charme principal de pareilles œuvres ; la simplicité des moyens nous étonne, la plénitude de l'effet nous émeut.

C'est par là que ces élégies participent jusqu'à un certain point au caractère et au privilège des œuvres de nature, et qu'il entre, dans l'impression qui en résulte, quelque chose de celle que l'on éprouve à contempler une haute montagne, un torrent qui déborde, un violent incendie ou bien encore la voûte du ciel, piquée d'étoiles, par une calme et sereine nuit du mois de mai. Car, le génie inculte de l'homme est aussi un produit, un des phénomènes les plus imposants de la nature.

Sans aucun doute un ouvrage de poésie où le génie n'aura emprunté à l'art que le moyen de s'agrandir, de s'élever, de s'épurer, sera infiniment supérieur en beautés de toutes sortes à l'œuvre incorrecte du génie brut et sauvage, mais les

véritables triomphes de l'art sont en si petit nombre et il est si désolant de voir une si grande portion de l'intelligence humaine s'épuiser en vains efforts, que de pareilles compositions doivent plaire par cela même qu'elles sont étrangères à l'art et prouvent d'une manière surabondante que le génie lui est antérieur et peut se passer de lui pour se produire.

Plus on étudie les chefs-d'œuvre de nos grands poètes où la simplicité, le touchant, le beau, le pathétique sont forgés à force de soins, de mise en scène et d'appareil, et plus l'on doit éprouver de charme aux productions d'un esprit jeune et hardi qui s'épanche selon que son cœur le mène et qui ne chante que pour le seul plaisir de chanter.

Des centaines de chansons populaires, de berceuses, de sérénades ou de ballades viendraient à l'appui de ce que nous avançons, mais, pour nous en tenir seulement à notre sujet, et sans compter vingt pièces de cet ouvrage, y a-t-il beaucoup de productions littéraires comparables à ce Vocero Kabyle que nous détachons comme une fleur précieuse du magnifique

*volume de MM. Certeux et Henry Carnoy, l'*Algérie traditionnelle? *Lisez plutôt et vous serez ravi d'admiration. C'est une femme qui pleure.*

« O mon malheur! mon malheur! malheur à moi!

O (Sidi-Ali) l'homme des passages dangereux!

O mon malheur! mon malheur! malheur à moi!

Où est Sidi-Ali, où est votre amoureux, ô jeunes filles?

O, la troupe qui s'éloigne, attendez ceux qui restent,

Attendez que Sidi-Ali vous rejoigne, il a succombé!

Le berger a juré de ne plus mener paître ses bestiaux, et la vache de ne plus manger la feuille du frène.

O Sidi-Ali, le Bey marche sur le village!

Mon cœur est comme une brique et se lamente sur Sidi-Ali qui a laissé sans l'épouser une femme demandée en mariage.

Mon cœur se remplit comme une mauvaise marmite.

Le bon descend au tombeau tandis que le méchant lui survit.

O mon malheur! mon malheur! malheur à moi!

Le jeune faucon a abandonné son aire.

Lève-toi, lève-toi, pourquoi t'es-tu laissé gagner par le sommeil?

Prononce une parole valable pour que ces gens s'en aillent.

Lève-toi, lève-toi, pourquoi t'es-tu assoupi?

Prononce une parole valable pour que tous ces gens se dispersent.

Lorsque Sidi-Ali était dans la rue, ses yeux brillaient comme une lampe;

Sa touffe de cheveux exhalait un doux parfum.

La lune, ô soleil, s'est levée malade ce matin.

Pleurez Sidi-Ali, qui assistera aux lamentations?

La lune, ô soleil, tressaille dans le ciel à cause de Sidi-Ali, et les amis s'accompagnent dans la tombe.

Mon cœur se remplit de parfums et de bois doux.

Pleurez Sidi-Ali, le cheikh reste seul maintenant.

Mon cœur se remplit de parfums et de gingembre.

Pleurez Sidi-Ali, le cheikh a perdu la tête et ne sait plus que faire.

Entendez-vous la panthère se réjouir et briser les branches des arbres dans les bois?

Pleurez Sidi-Ali, car celui qui la chassait n'est point venu.

Le berger a juré de ne plus faire paître les bestiaux, et la vache de ne plus manger le sainfoin.

Pleurez Sidi Ali, le Bey vient de camper au milieu de la *nezla* (l'habitation).

O mon malheur! mon malheur! malheur à moi! »

Nous n'oserions ajouter un mot de crainte d'affaiblir ce chef-d'œuvre. Voyons

maintenant cette tendre élégie d'une pauvre paysanne grecque; les paroles n'en sont point calculées ni l'effet cherché, pourtant quelle touchante simplicité, quel admirable et tragique dénouement.

« Ah! ma fille, ma fille, pourquoi donc as-tu résolu de descendre dans l'autre monde?

Là le coq ne chante pas, ni la poule ne glousse, on n'y trouve pas d'eau; jamais l'herbe n'y croît. Si tu as faim tu n'y manges pas, si tu as soif tu n'y peux boire; et quand tu veux sommeiller tu ne peux y dormir tranquille.

Reste dans ta maison, reste avec tes parents, ma fille.

— Je ne puis, mon père; mère bien-aimée je ne puis. Je me suis mariée hier; hier dans la soirée, bien tard.

L'autre monde c'est mon mari; ma belle-mère c'est la tombe [1] ».

Et que l'on ne pense pas, surtout que ces élégies incomparables sont spéciales à certaines nations qui ont occupé ou occupent encore aujourd'hui une grande place dans l'histoire de la civilisation humaine, les plus belles de ces improvisa-

1. De Marcellus. — *Chants du peuple en Grèce.*

tions se trouvent peut-être chez les peuples les plus ignorants, là où la bouche traduit tout haut à l'objet aimé le langage de cœur et où toujours on n'exprime que des sentiments vrais et profondément sentis.

Qui ne serait attendri en présence de cette vieille indienne chantant, pour ainsi dire, son rosaire de deuil et d'amour devant le corps déjà froid de son enfant chéri? Seul, dans le pays des esprits, que fera-t il, comment ses petits pieds pourront-ils le conduire vers la bonne route, lui qui pouvait à peine se soutenir? Et elle lui donne des conseils, et elle tremble, et elle pleure, la pauvre femme, et puis finit par un sanglot.

« Adieu, cher enfant, mon bien-aimé!

Jamais plus tes petites mains ne caresseront doucement mes joues vieillies, et sur la terre humide qui entoure notre case, jamais plus tes petits pieds ne viendront s'imprimer!

Tu vas faire un bien long voyage dans le pays des esprits et tu seras seul, car personne ici ne peut t'accompagner.

Écoute et retiens bien ce que je vais te dire, car c'est la vérité :

Dans le pays où tu vas, il y a deux routes : l'une

est un sentier de roses qui conduit aux terres heureuses de l'ouest, au-delà de la grande rivière ; là tu verras ta mère, mon enfant ; l'autre est un chemin semé de ronces et d'épines qui va, je ne sais comment, vers une terre sombre et infernale, remplie de serpents mortels : là tu errerais pour toujours !

Choisis le chemin de roses, ô cher enfant, celui qui conduit aux terres heureuses, claires et ensoleillées, belles comme le matin ! Et puisse le grand Kareya t'aider jusqu'au bout, car tes petits pieds délicats doivent marcher seuls !

O cher enfant bien-aimé, adieu, adieu [1] ! »



Nous pensons en avoir assez dit sur ce sujet et croyons avoir suffisamment prouvé que des paysans sans aucune éducation littéraire peuvent atteindre, par la seule force des sentiments exprimés, jusqu'au pathétique et au sublime, hautes cimes de l'art où n'arrivent pas toujours des écrivains et des poètes de profession.

Il ne faudrait point croire, cependant, que les Voceri que nous présentons aujour-

1. Stephens Provers, trad. Dally.

d'hui au public ne sont soumis à aucune règle ; pour être cachées, il n'en existe pas moins certaines lois, bien simples et bien primitives sans doute, mais qui sont généralement respectées, d'une manière inconsciente, par le plus grand nombre des pleureuses corses.

Ainsi, la plupart de ces lamentations sont en strophes de six vers dont trois riment ensemble tandis que les autres ont une terminaison différente ou ne se rapprochent que par une lointaine assonance. On remarquera aussi que parmi ces vers ce sont spécialement les deuxième, quatrième et sixième qui prennent la même finale, comme on pourra d'ailleurs s'en convaincre par ces exemples pris au hasard.

Este dettu lu rusariu
E mi sonu ripus*ata*
Sonu junte le Signore
Qui per bede a miò spus*ata*
O Chilì cara di mamma
La miò vella e spinpill*ata !*

. . . .

Quandu n'intesi la nuova
A la Ferrera d'O*rezza*
Mi sentii punghie lu core

Da un'acuta e cruda *frezza*
Quasi ch'eo nun venni menu
Di dulore e tene*rezza*.

Et pour finir :

Eju filava la miò rocca
Quandu intesu un gran rum*ore*
Era un colpu di fucile
Che m'intrunò nu lu c*ore*
Parse ch'unu mi dicissi
Corri, u to fratellu m*ore*
. . . .

La rime n'est pas riche et le style en est vieux, comme disait le bon Alceste, mais des pièces plus savamment versifiées souffriraient de certaines difficultés et ne produiraient peut-être pas une impression si prompte et si subite sur l'imagination des assistants.

Cette facilité de compréhension est ici de la plus haute importance et c'est une des raisons principales qui font que des Voceri chantés une fois se répètent bientôt de bouche en bouche et font le tour de la pieve *et même, quelquefois, pour les plus belles improvisations, celui du pays tout entier.*

Un vers, en effet, n'enjambe que très

rarement sur un autre et forme presque toujours par lui-même un sens complet ou un frappant tableau; de sorte que débitées devant une foule nombreuse, comprenant admirablement le dialecte, les strophes du Vocero n'offrent ni un tour, ni un terme qui ne soient aussitôt que prononcés, nettement et sans peine compris de chacun.

Les plus belles images, les figures les plus pompeuses, les traits les mieux réussis, deviennent ainsi aisément des généralités poétiques dont chaque femme s'empare et qu'elle répètera à son tour, selon l'occasion, partout où elles pourront s'adapter; c'est ainsi qu'une même idée se trouvera bientôt placée dans une foule d'improvisations pour chacune desquelles il semble qu'elle ait pu être également inventée, mais sans qu'on puisse dire pour quel chant elle l'a été dès l'abord.

* * *

Les érudites personnes qui liront ce volume remarqueront sans doute le soin tout particulier que nous avons mis à

éclaircir, autant qu'il nous a été possible, le texte même des Voceri que nous publions. Quant à la traduction de ces chants funèbres nous l'avons faite absolument littérale et vers par vers, nous attachant surtout à faire survivre en français, les formes et les tournures particulières de l'original.

Si la langue de Voltaire, si pure et si élégante a été quelque peu maltraitée dans cette partie de notre ouvrage, que l'aimable lecteur veuille bien en accepter ici nos excuses, mais qu'il songe qu'il nous a fallu traverser avec elle de sombres maquis, franchir de hautes montagnes, gravir des sentiers abrupts et que l'on n'arrive pas sans encombre d'un si long et si pénible voyage!

Et maintenant c'est une tâche bien agréable qu'il nous reste à remplir, dette sacrée de reconnaissance et d'honneur.

Nous devons remercier tout d'abord les Morts illustres qui nous ont précédé dans l'œuvre pieuse que nous avons entreprise, Tommaseo et Viale, dont les recueils déjà anciens nous ont été pourtant si utiles et auxquels nous avons emprunté quelques-

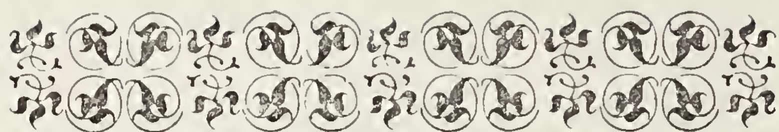
unes de nos plus belles et plus touchantes lamentations; puis M. Julien Tiersot, le jeune et savant musicien attaché à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, qui a bien voulu noter les quelques airs de ce volume; et enfin et surtout notre vieux et vénéré père dont la vaste érudition nous a été d'un si grand secours et à qui revient certainement la meilleure part de cet ouvrage.

Frédéric ORTOLI.



PREMIÈRE PARTIE

VOCERI DE MORT NATURELLE



I

VÒCÈRU DI NUNZIÒLA

IN MORTI DI LU SÓ MARITU [1]

O lu me' Pétru-Francèscu,
Càpu di li me' ruìni!
Vo' érati u me' fióri,
La me' rósa senza spìni;
Erati lu me' gagliardu
Da li monti a li maríni.

E' v'avvingu in cu li pédi,
E v'allisciu in cu li màni.
Erati lu me' marìtu
Erati lu me' spiràni.
O lu me' Pétru Francèscu,
Princìpiu di li mé màli!



I

VOCERO DE NUNZIOLA

SUR LA MORT DE SON MARI

O mon Pétru-Francèscu,
Cause de mes malheurs!
Vous étiez ma fleur,
Ma rose sans épines;
Vous étiez mon orgueil
Des monts jusqu'à la mer!

Je vous enlace avec les pieds,
Je vous caresse avec mes mains;
Vous étiez mon mari,
Vous étiez mon espérance,
O mon Pétru-Francèscu,
Source de mes douleurs!

La me' nàvi in altu màri
Quilla chi sta per sbarcàni;
Ma ni vèni la burràsca
E nun pò portu pigliàni;
Cu li so belli tesòri
Si ni va a naufragàni.

Lu me' cipressu frundùtu
La me' ùva muscatèlla,
La me' pasta inzùcchèràta
La me' manna dolci e bèlla.
Oh! li me' colpi fatàli,
E di Grisciò la me' stèlla!

O Grisciò, la me' figlióla,
Veni qui duv' è babàni;
Dilli tu ch'in Pàràdìsu
Par te Dìu vòglia prigàni,
Chi tu àbbi migliò sorti
Chi nun ha la tò mammàni.

Erati la me' cùlònna
Erati lu me' puntéllu :
Erati la me' grandèzza;
Erati lu me' fratéllu!
La me' perla orientàli
Lu me' tìsòru più béllu!

O mon navire en pleine mer,
Qui bientôt va débarquer !
Mais la bourrasque est venue
Et il ne peut gagner le port;
Avec ses beaux trésors
Il s'en va donc faire naufrage !

O mon cyprès touffu,
Mon raisin muscat,
Ma pâte sucrée,
Manne bonne et douce !
Oh ! pour moi quel coup fatal,
Et pour Grisciola, mon étoile !

Grisciola, ma fille,
Viens ici où est ton père.
Dis-lui que dans le Paradis
Il veuille prier Dieu pour toi,
Et qu'il te donne un sort meilleur
Que celui de ta mère...

Vous étiez ma colonne,
Vous étiez mon soutien,
Vous étiez ma grandeur,
Vous étiez *mon frère*,
Ma perle orientale,
Mon trésor le plus beau !

Lu me' aranciu cùlùrìtu,
Oh lu me' ràru décòru,
Lu me' bìcchiéri d'arghièntu
Ripiùmmàtu tuttu in òru!
Lu me' piàttu signùrìli,
Ma colmu di lu me' dólu!

Lu me' ógliu distillàtu,
Lu me' spìritu di vìnu,
Lu me' facci dìlìcàtu,
Mischiàtu di làtti e vìnu!
Lu me' vetru rilucenti
Lu me' specchiu di cuntìnu!

Prìma chi lu vòstri nòmi
Mi vòglia dimenticàni,
Vógliu chi li me' du' òcchj
Tòrninu dui funtàni:
Eo lu me' Pétru Francèscu
Sempre lu vógliu chiàmàni.

Fors' allóra lu me' córi
Di dolu si crìpàrìa,
E la me' alma mischìna
In cun vói si n'andèrìa,
Ed a quìstu mondu e a quìllu
Cuntenta si ne starìa!

Mon orange colorée,
O mon rare ornement!
Mon verre en argent
Ciselé tout en or!
Mon plat seigneurial,
Mais tout rempli de mon deuil!

Mon huile distillée,
Mon esprit de vin,
Ma face délicate
Pétrie de vin et de lait;
Ma glace luisante
Où toujours je me mirais!

Avant que votre nom
J'oublie,
Je veux que mes deux yeux
Se changent en deux fontaines..
Mon Pétru-Francèscu,
Je veux l'appeler toujours!

Alors peut-être mon cœur
Se brisera de douleur,
Et mon âme infortunée s'envolera
Vers la vôtre.
Oh! comme je serai contente
En quittant ce monde!

O la me' scàtula d'òru
Pièna a tàvàccu muscàtu,
O lu me' vestìtu fìnu
Tuttu in òru riccàmàtu :
Erati la me' grandèzza ;
Quillu chi mi stàva a làtu !

La me' arma vïùlenti,
La me' spàda sopraffina,
Oh li me' trìsti talenti,
La me' ùltima ruìna !
Vo' parïati a li me' òcchj
Una véla a la marìna.

M'éra attàccàta a li vóti
Per francàbi da la mòrti
Ma, lu me' Pétru Francèscu,
E' nun ci àghiu avùtu sòrti.
Lu me' grandi di curàgghiu,
Rispèttu di li me' tòrti !

La me' mìdìcìna ràra,
Lu me' incensu tùttu adóri !
Oh ! li me' dànni fatàli,
Ma fàtti da lu Sìgnóri !
Oh li me' piàghi murtàli,
Che mi stràppanu u me' córi !

O ma boîte d'or
Pleine de tabac musqué!
O ma fine parure
Toute brodée d'or,
Vous étiez ma splendeur,
Et vous restiez à mes côtés!

Mon arme violente,
Mon épée surfine!
O ma triste destinée,
O ma dernière ruine!
Vous sembliez à mes yeux
Comme une voile en pleine mer!

J'avais eu recours aux vœux
Pour vous sauver de la mort,
Mais, mon cher Pétru-Francèscu,
Je n'ai pas eu de bonheur...
O mon grand de courage
Qui redressiez mes torts!

O ma médecine rare,
Mon encens tout odorant!
O ma ruine fatale
Mais causée par le Seigneur!
O mes plaies mortelles
Qui m'arrachent le cœur!

O lu me' jàllu pumpósu,
Lu me' fasciánu più béllu
O lu mé' prèsu a li vóti,
O lu me' distintu uccéllu
Nun m'ascundèràghiu più
Sottu lu vostru bavéllu.

O lu me' Pétru Francèscu
Prigà bógliu lu Signóri
Che vo' sïàti ricevùtu
In Pàràdìsu, ú me' fióri.
Quista è l'ùnica spìrànza
Chi cunsóla lu me' córi.



NOTE

1. Afin de faciliter la lecture et la prononciation exactes du texte corse de ces voceri, voici quelques indications qui ne seront peut être pas inutiles pour le lecteur.

Règle générale : Toutes les voyelles se prononcent comme en italien.

Exceptions :

1° L'accent aigu a été placé sur l'*e* quand cette

O mon coq pompeux,
Mon faisan le plus beau,
Pris au choix!
Mon oiseau distingué,
Je ne m'abriterai plus
Sous votre menton!

O mon Pétru-Francescu!
Je veux prier le Seigneur
Afin que vous soyez reçu,
Ma fleur, au Paradis.
C'est l'unique espérance
Qui console mon âme !



voyelle doit se prononcer comme dans les vocables français *bonté, charité, vérité;* il a été mis sur l'*o* quand on doit dire *au* : Calypso, domino, in-octavo.

Ex. O fiddó sé stésu in tóla.

2° L'accent grave, excepté sur *e*, verbe, marque toujours le repos de la voix.

Ex. Appàrìcchiàt' è la tóla.





II

VOCÈRU D'UNA GHIUVANETTA

IN MORTI DI LU SÓ BABBU

Quistu tempu è màlàdèttu
E quist' ór' è màlàdìtta!
Nun sè vista mai indòcu
Una cosa cussì trìsta :
Ho persu fratéllu e bàbbu
Sólu in nu mési di màghiu!

Commé sò tint' é niédra
Quista còsa nun crìdìa.
E truncàta la culònna,
Ghiunt' appena da Bastìa
Mi ni restu, puarètta
Per passà lu tempu in festa [1].



II

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE

SUR LA MORT DE SON PÈRE

Ce temps est maudit
Et cette heure est maudite !
Nulle part on n'a jamais vu
Une chose aussi cruelle ;
J'ai perdu mon frère et mon père
Dans le seul mois de mai !

Oh ! que je suis malheureuse !
Je ne pouvais croire cette chose !
La colonne s'est brisée
A peine arrivée de Bastia ;
Et moi je reste, la pauvre,
Pour passer le temps en fête !

Quandu tu éri màlàtu
Ha cantàtu l'aciddònu
E spàrìtu lu tó fiàtu
A lu só tristu briònu.
O parchì éra surtìtu
Di lu só bughiu tafònu [2]!

O babbà babbu lu méu,
In Pàràdìsu potenti,
T'ho da fà una dummanda,
Nun mi ricusà nienti,
Un sò é' la tó fiddóla?
O babbà fammi tu móra!

Sta mattìna, riposendu,
Dolci sognu m'è arrivàtu
Vidia fratéllu Antònu :
Falà quic' incùrùnàtu.
« O surélla, mi dicìa,
Nun fà tanta pinghérìa.

Nun ti làgàrèmmu sóla,
Chi farist' in quistu mondu ?
Cullaré ìn Pàràdìsu,
Addiu ; » é partì cun surrìsu.
Ch'id'un sia smintìcàta
O 'Ntò, la paróla dàta [3].

Lorsque tu étais malade
Le hibou a chanté;
Ton âme s'est envolée
A son funèbre cri.
Oh! pourquoi était-il sorti
De son trou noir!

Oh! mon père, mon père!
Puissant au Paradis;
Je vais te faire une demande,
Ne me refuse rien,
Ne suis-je pas ta fille?
Oh! mon père, fais-moi mourir!

Ce matin, en me reposant,
J'ai eu un doux rêve.
Je voyais mon frère Antoine
Descendre sur terre une couronne en tête.
« O ma sœur, me disait-il,
Ne pleure pas ainsi;

Nous ne te laisserons pas seule,
Que ferais-tu en ce monde?
Tu monteras au Paradis,
Adieu; » Et il partit en souriant.
Qu'elle ne soit point oubliée,
Antoine, la parole donnée!

Fors' ancóra l'aciddònu
Vinarà cantà la nozza,
Apraràghiu lu balcònu,
Apraràghiu la mé porta.
O si ghié fùssi a dumàni,
Fors'anché' saria morta!



NOTES

1. Toujours cette terrible ironie de Shakespeare qui glace le cœur d'épouvante; plus loin cette pauvre fille appellera l'oiseau de mauvais augure qui viendra *chanter la noce* sur son cadavre.

C'est ainsi qu'une jeune enfant s'écrie en pleurant sur le corps de son père assassiné :

Di lu vostru sangue, o vabu,
Bogliu tinghiemi un mandile
Lu mi vogliu mette a collu
Quandu avrachiu oziu di ride!

De votre sang, ô mon père! je veux en teindre un mouchoir que je porterai à mon cou quand l'envie de rire me prendra!

2. Les Corses, comme la plupart de tous les peuples, ont eu et ont encore aujourd'hui les

Peut-être encore le hibou
Viendra-t-il chanter la noce.
J'ouvrirai la fenêtre,
Et j'ouvrirai la porte.
Oh! si j'étais à demain,
Peut-être serais-je morte!



croyances et les superstitions les plus étranges. Ainsi les paysans croient que les revenants apparaissent pour annoncer la mort de certaines personnes, et qu'ils font, pendant la nuit, les mêmes cérémonies funèbres que les vivants accomplissent pendant le jour.

Ils regardent comme des présages sinistres le chant de la poule, le cri de la chouette et du hibou, l'apparition d'un renard dans un village, certaines inflexions de voix dans les chiens qui aboient dans les ténèbres.

Ils pensent qu'au moyen de certaines incantations on peut guérir la morsure de la tarentule, celle des chiens enragés, qu'on peut arrêter les hémorrhagies, enchanter les vers dans les intestins des enfants, faire cesser les plus horribles coliques, et délivrer les hommes de la funeste influence de la *jettatura*.

3. Ce rêve est ici incrusté comme une perle

dans un objet de prix, et je doute qu'un lettré en eût tiré des effets plus merveilleux. Cette pauvre orpheline est seule, désespérée sur la terre ; son frère descend du ciel la couronne des élus sur la tête, et lui promet que ses tourments vont finir. Aussitôt un peu de joie vient au cœur de la malheureuse, déjà elle voudrait être à demain dans l'espoir d'être morte.

O si ghié fussi a dumani
Fors' anché saria morta !

Un songe pareil se trouve dans un autre Vocero, et quoiqu'il ne puisse venir à l'esprit de personne de comparer ces deux lamentations, je pense qu'il ne sera peut-être pas inutile de donner ici un extrait de la complainte :

« Yer sera a notte avanzata
M'è venuta la novella
Che mort' era mio cognato
E vedua mia sorella,
Che tutta la famigliola
Era restata orfanella.

Mi stracciai faccia e capelli
E mi scappò lo sudore ;
Lagrime non ne comparve
Parch' era chiuso lo core,
Era stretto come un pogno
Da la forza del dolore.

Vegliat' ho tutta la notte
Per farmi una compagnia,

Appena comparsa l'alba
Noi ci siamo messi in via
. . . .

Giungo e veggo. . . . .
. . . . trovo mio cognato
Che fuori dorme e riposa.
Via alzatevi ch'è tempo,
E diteci qualche cosa !. . .

Ma l'ha detto me' sorella
Che lo vostro sonno è forte.
Si presenti almeno in sogno
Come nell' altra nottata
Si presentò lo padrone
Che mi fece una chiamata

Mi disse : « Resti contenta
Che da noi se' sempri amata.
Figlio ed io siamo in cielo
T'aspettiamo ogni momento,
Colà cessano gli affanni
E si prova ogni contento. »

Volea dirgli molte cose,
Ma sparì come lo vento.
. . . .

Hier soir, quand déjà la nuit était avancée, on vint m'annoncer une nouvelle; on me dit que mon beau-frère était mort, que ma sœur était veuve et qu'orpheline était toute la famille.

Je me déchirai le visage, je m'arrachai les cheveux et une sueur froide m'inonda tout entière.

De larmes il n'en coula pas, mon cœur s'était fermé ; la douleur l'avait rendu aussi petit qu'un poing.

J'ai veillé toute la nuit pour trouver une compagnie; et à peine l'aube a-t-elle paru nous nous sommes mis en route.

J'arrive et je vois..... Je trouve mon beau-frère qui dort dehors et se repose... Allons, debout ! il est temps de nous dire quelque chose !

Mais ma sœur me l'a dit, votre sommeil est bien profond ! Au moins montrez-vous en rêve, ainsi que l'autre nuit se présenta mon mari. Il m'appela et me dit : « Sois contente car tu es toujours aimée de nous; mon fils et moi nous sommes au ciel où nous t'attendons à chaque instant ; là cessent tous les tourments et l'on éprouve toutes les joies. »

Je voulais lui dire bien des choses mais il disparut ainsi que le vent.







III

VÒCERU D'UNA MAMMA

IN MORTI DI LA FIDDÓLA

O la mé vìta suttili,
La mé fronti spàzìósa,
Lu mé gìddu di campàgna
Ch'ha' l'ódor d'un fior di rósa,
O pumpósa di la mamma
La me quenta d'ùgni cósa [1] !

O fiddó, quand'é cridìa,
Di purtàtti in chiéscia spòsa [2]
In tàrra purtà ti vìgu
Cun mùsica dùlùrósa,
Commu cantani li préti,
Dies illa Làcrimósa !



III

VOCERO D'UNE MÈRE

SUR LA MORT DE SA FILLE

O ma fille à la taille fine,
Et au large front !
O mon lys des champs !
Toi qui as le parfum de la rose,
Ornement de ta mère,
Accomplie en toutes choses !

O ma fille ! quand je croyais
T'accompagner à l'église comme épousée,
Je te vois porter en terre
Au son d'une musique funèbre,
Comme celle que chantent les prêtres :
Dies illa lacrimosa !....

Ma lu più ch'é mi lamentu
E di Stélla, mé cugnàta,
Chi nun m'ha fattu chiammà
Quandi tu éri malàta,
O pumpósa di la mamma
Ogghi ti trov 'appaghiàta [3]!

Ti vóddu chiùda in istanza
A sarradùra francési [4]
A l'ajenti chi so quì
Nun ci fàràni palési,
O pumpósa di la mamma
O dicor di lu paési [5] !

O madàmma Buttafócu,
Madammìcella Ciaccaldi
Sullivàtila di càpu
Suppisàtila di spàddi,
E pò fètili sapé
Chi so pronti li cavàddi.

T'emmu da purtà 'n'Orèzza :
Culà c'è lu campu santu [6]
Und' ìddu c'è lu tó bàbbu
Chi v'ha présu postu avanti,
O l'ammàta di la mamma
T'avemmù da mett' a fiancu.

Mais ce dont je me plains le plus,
C'est de Stella, ma belle-sœur,
Qui ne m'a pas fait appeler
Quand tu étais malade;
O *pompeuse* de ta mère,
Aujourd'hui je te trouve les mains jointes!

Je veux t'enfermer dans ma chambre
Au moyen d'une serrure française;
Les gens ici présents
Ne te trahiront pas,
O *pompeuse* de ta mère,
Ornement de notre pays!

Madame Buttafòcu
Mademoiselle Ciaccaldi,
Soulevez-lui la tête,
Soulevez-lui les épaules,
Et puis, faites-lui savoir
Que les chevaux sont prêts.

Nous allons te conduire à Orezza :
Là est le cimetière
Où est enseveli ton père,
Qui déjà y repose avant toi;
Nous allons te mettre à côté de lui,
Ma bien-aimée!

Lu culìnéddu Suzzòni
T'ha fattu lu catafalcu
Tutt' ammantàtu di nèru
A lu fundu ed a lu fiancu;
L'uduròsa di mammà,
T'avemmu da mètta 'nantu.

T'avia fatt 'una ghirlanda
Tantu bèdda, e tant 'onesta,
Quand'i tu eri spusàta
L'ha t'avia da metta in testa;
Ogghi la ti vol'purtà
O splendòri di mammà [7]!

Undi và la mé Chiarìna [8],
O chi neru e tristu lócu [9]!
Culà mai nun esci sóli,
Ne vi s'accendi ma' fócu;
E pinsendu a te culà
Qual sarà qui lu mé sfócu!



Le colonel Suzzoni
T'a fait élever un catafalque ;
Il est tendu de noir
Par le bas et sur les côtés :
Nous allons te mettre là-dessus,
Parfum de ta mère !

Je t'avais fait une guirlande,
Si belle et si brillante,
Que j'avais réservée
Pour le jour de tes noces;
Et tu veux la porter aujourd'hui,
O ma splendeur !

Là où tu vas, ma Chiarina,
C'est un noir et triste lieu ;
Le soleil n'y luit jamais,
On n'y allume point de feu ;
En pensant que tu es là
Quel bonheur pourrai-je trouver ?



NOTES

1. *Quenta*, bien faite, faite au tour, et, par extension, accomplie.

2. *Chiéscia*, *ou ghiésia jiésa*, *ghiésa*, *chiésa*, église, suivant les différentes localités.

3. *Appaghiàta*. Ce mot, à lui seul fait tableau : il veut dire morte, placée dans le cercueil avec les mains jointes; il est des deux genres. Il signifie aussi accablé de douleur. Enfin, au sens propre il se traduit par appuyé : *appàghia la porta*, appuie la porte ; *éra appaghiàta*, elle était appuyée.

4. *Sarradùra francési* ; serrure solide, fermant à double tour, par opposition aux serrures qu'on fabriquait autrefois à Orezza et que l'on pouvait ouvrir de la main et sans clef.

5. *Dicor'* pour *decoro*, ornement, joie, triomphe, orgueil Ainsi les fils de Cornélie étaient *lu dicoru*, la joie, le triomphe, l'ornement, l'orgueil de leur mère.

6. *Campu santu (campo santo)* cimetière. Il paraît que la jeune fille était morte loin de sa famille, chez une tante; c'est pour cela qu'on devait la conduire à Orezza, son pays natal, pour y être inhumée dans le cimetière où déjà reposait son père.

7. Dans un autre Vocero :

Nun vedi le to cumpagne?
Per te sò cusì amurose...
Chi è 'ndata coglie li fiore,
Chi è 'ndata a piglià rosa
Ti tessono la ghirlanda
Per curunatti sposa :
E tu ti ne boli andà
Dentru di la cascia chiosa !

Ne vois-tu pas tes compagnes, si bonnes pour toi ? Les unes ont été cueillir des fleurs, les autres prendre des roses. Elles te tissent une guirlande pour te couronner comme épouse, et toi (méchante) tu veux t'en aller enfermée dans un cercueil !

8. *Chiarina*, vezzeggiativo du nom de Claire, comme on dirait en français Louisette pour Louise.

9. On pourrait être tenté de se demander si par Paradis les femmes corses entendent *ce lieu noir et triste où le soleil ne se lève jamais où l'on n'allume point de feu.* Ce serait une erreur de le penser; les Corses croient à l'immortalité de l'âme et à un lieu de délices où vont, après cette vie, les esprits purs comme l'était sans doute celui de Chiarina. Quant à l'horrible trou noir, triste et froid, il n'est destiné qu'au corps. C'est-là que la jeune fille, c'est-à-dire la beauté, la fraîcheur, la jeunesse, devait aller habiter pour jamais.





IV

IN MORTI DI CHILINA

DI CARCHÉTU D'OREZZA

(Vócéru di la mamma).

Este dettu lu rusàriu [1],
E mi sonu ripusàta;
Sonu junte le Signòre
Qui per bède a miò spusàta.
O Chilì, càra di mamma,
La miò vèlla e spimpillàta!

O più bianca di la nève!
O più scèlta di lu rìsu!
U sò corpu è nantu a tòla [2],
E u sò fiàtu e in pàràdìsu,
O Chilì, càra di mamma,
M'hai lecàtu all' impruvìsu.



IV

SUR LA MORT DE CHILINA

DE CARCHETO D'OREZZA

(Vocero de la mère).

Vous avez dit le rosaire
Et je me suis reposée :
Les dames sont venues
Pour voir la mariée ;
O Chilì, chérie de ta mère,
Ma belle, ma resplendissante !

O plus blanche que la neige,
O plus choisie que le riz !
Ton corps est sur le lit funèbre
Et ton souffle au Paradis ;
O Chilì, chérie de ta mère,
Tu m'abandonnes à l'improviste !

Oh lu miò jallu di nòtte!
Oh culomba di mattìna!
Nun si desta più stamàne
A miò vòna e paladìna.
So finìte tutte òghie
Le vuṇèzze di Chilìna.

Ella un mi mandava a legne,
A mulìnu, nè a funtàna;
Perchè a me la miò figliòla
Mi tenìva da piuvàna.
L'ha levàta da stu mondu
Or la mórte subitàna.

Indeh! la miò màni-vèlla [3]
Oh diti dìcchiùccùlàta
Quand'ella facéa l'ancròcca
E l'ancròcca e la cùràta [4]!
Ah! la làtra Pédànèlla
Cusì in fùria a s'ha pigliàta.

Ch'i avessi da restà sóla
Cusì prestu un la crìdìa,
Oh quantu chi ferà festa,
Quantu chi ferà allegrìa
Annandéa, pegnu di mamma,
Chi li mandu cumpagnìa [5]!

O mon coq de nuit!
Ma colombe matinale!
Ce matin il ne se lève pas
Mon vaillant paladin :
Elles sont toutes finies aujourd'hui
Les bontés de Chilina...

Elle ne m'envoyait ni au bois,
Ni au moulin, ni à la fontaine,
Parce que ma fille
Me considérait comme un Piévan.
Elle a été enlevée de ce monde,
Aujourd'hui, par une mort subite.

Et maintenant!... ô ma belle de mains,
Et dont les doigts étaient si agiles
Quand elle accrochait au fuseau
Le fil de sa quenouille!
Oh! la cruelle Pédànèlla
A eu hâte de l'enlever.

Que je dusse rester toute seule
Si tôt, je ne le pensais pas.
Oh!... qu'elle fera fète
Et combien se réjouira
Annadea, mon cher trésor,
Car je lui envoie une compagne!

Duv'ell'ha d'andà Chilìna
Or este un pessimu lócu :
Culà un ci nasce maï sòle,
Un ci s'accende mai fócu,
O Chilì, càra di mamma,
Un ti vìdèràchiu in dócu [6].

Tu nun anderài più a messa,
A rusàriu, nè a duttrìna.
O Chilì, càra di mamma,
A miò vella e paladìna.
Oh quantu chi mi dispiace
Chi mi lechi dummatìna !

(Una donna entrando nella sala ov'è la defunta).

Or via ! rìzzati, o Chilì,
Ch'a jumenta este insellàta ;
Cullémmùcine a Carchéto
Duve tu saraï spusàta :
Chi le pùbbliche sò fàtte
E pront è la cavalcàta [7].

Un ti móvi, un dìci nunda,
Ed a nìmmu più nun bèdi ?
T'hànu liàtu le màni :

Là où Chilina doit aller
C'est un triste lieu :
Le soleil n'y paraît jamais
Et l'on n'y allume point de feu !
O Chilì, chérie de ta mère,
Je ne te verrai jamais nulle part...

Tu n'iras plus à la messe,
Au rosaire ni à la doctrine (au catéchisme)
O Chilì, chérie de ta mère,
Aussi belle et aussi vaillante qu'un paladin !
Oh ! que de regrets (en pensant)
Que demain tu dois m'abandonner !

(Une femme entrant dans la salle où est la morte) :

Or donc, lève-toi Chilina,
Car la jument est sellée ;
Montons à Carcheto
Où tu arriveras comme une mariée ;
Les bans sont publiés
Et la cavalcade est toute prête !

Tu ne bouges pas, tu ne dis rien,
Tu ne vois plus personne ?
On t'a lié les mains,

T'hànu liàtu li pèdi :
Disciùglìmmuli, o surèlle;
Ch'ella merchia bulintéri!

(Un altra donna).

Zitta, zitta, o Maddalè
Ch'éo li vògliu fa una chiàmma ;
Ella rispùnderà a me,
Forse più ch'a la só màmma :
Chi pienghiendu a lu so càpu
Cusì dulente si làgna.



NOTES

1. Le premier vers de ce Vocero nous montre que les lamentations funèbres commençaient quelquefois après la récitation du rosaire.

2. *Tola* pour *bara.* Un mort couché sur son lit funèbre et entouré de pleureuses, forme la *bara.* C'est à peu près la même signification que *cataletto* et *catraletta. Incontrar la bara,* rencontrer un mort que l'on transporte sur la civière. Cela dit aussi en parlant des revenants.

On t'a lié les pieds ;
Mes sœurs, délions-les
Car elle marche volontiers !

(Une autre femme).

Tais-toi, tais-toi, Madeleine,
Je veux lui faire une demande ;
Peut-être me répondra-t-elle.
De préférence à sa mère
Qui pleure à son chevet
Et qui se plaint avec tant de douleur !

---

3. Indeh ! est une espèce d'interjection qui peut exprimer à peu près tous les sentiments de l'âme, la joie, la douleur, la crainte, l'admiration, etc., selon l'inflexion qu'on lui donne.

4. Le troisième et le quatrième vers de cette strophe n'ont pas été littéralement rendus. La femme qui file tient la quenouille ; de la main gauche elle tire la filasse en l'humectant avec de la salive et de la droite elle tord le fil en faisant tourner le fuseau. La longueur du fil, de la quenouille au fuseau, est ce qu'on appelle la *curata*. Le fil enroulé autour du fuseau on fait l'*incrocca*

ou espèce de nœud qui empêche le fil de se dérouler. Chilina est donc vantée par sa mère à cause de son agilité à tirer la *curata* et à faire l'*incrocca*.

5. *Annadea* était une sœur de Chilina qui était morte précédemment ; sa mère suppose qu'elle sera bien heureuse en voyant auprès d'elle sa sœur chérie.

6. Ne dirait-on pas que la pauvre mère de *Chilina* a écouté, dans un canton perdu de la Grèce, le myriologue d'un autre cœur de mère chantant sur le corps glacé de son enfant ? Ces deux funèbres complaintes sont dignes de se compléter réciproquement.

« Ah ! ma fille, pourquoi donc as-tu résolu de descendre dans l'autre monde ? Là, le coq ne chante pas, ni la poule ne glousse.

On n'y trouve pas d'eau ; jamais l'herbe n'y croît. Si tu as faim, tu n'y manges pas, si tu as soif, tu n'y peux boire ; et quand tu veux sommeiller, tu n'y dors pas ton soûl.

Reste dans ta maison, reste avec tes parents, ma fille.

— « Je ne puis, mon père ; mère bien-aimée, je ne le puis. Je me suis mariée hier ; hier dans la soirée, bien tard.

L'autre monde, c'est mon mari ; ma belle-mère c'est la tombe.

(De Marcellus. — *Chants du peuple en Grèce.*)

7. Quand deux jeunes gens habitant deux villages assez éloignés l'un de l'autre se marient, on fait généralement, en Corse, ce qu'on appelle la cavalcade. Les parents et les amis des mariés montent à cheval : l'époux attend chez lui son épouse qui doit arriver sur une jument blanche. Quand l'escorte est à une certaine distance de la maison maritale, les meilleurs cavaliers courent le *freno* ou *vanto* (la palme) ; le premier qui arrive reçoit une branche d'olivier ornée d'un foulard aux couleurs éclatantes; alors il revient sur ses pas et la remet à la mariée qui fait son entrée en tenant à la main cette sorte de palladium. Celui qui l'a gagné marche à ses côtés, fier et orgueilleux, plus satisfait de lui-même que ne doit l'être un général qui vient de remporter une grande victoire.

Du temps des vieilles grand'mères, c'étaient des fuseaux qu'on attachait au *freno*, aujourd'hui les fuseaux ont disparu... Alors aussi, par un sentiment de convenance, on laissait à un parent de l'époux l'honneur de gagner le *vanto*.

Dans un autre Vocero, au moins aussi poétique que celui de la mère de Chilina, nous trouvons admirablement développée cette idée de noces et de mariage qui vient, comme une insulte à la douleur, se présenter à l'esprit au moment où la fiancée, déjà froide, est étendue dans son cercueil.

Nous ne pouvons résister au plaisir de donner ici cette touchante lamentation. Nos lecteurs ne la trouveront pas sans doute trop longue.

Ora son giunti i Serrinchi,
Di Zuani li cugini.
. . . .
Per solennizzar le nozze
All'usu dei Parigini.

Or sigliate li cavalli,
O signori, e cavalcate.....
Ma io non ci vedo in piazza
Che tre tavole inchiodate,
Tutte arricinte di neru
Insolitu alle spusate.

Signori, quest' è la strada
Che và in San Michele piana
Dove andar deve la sposa.
. . . .
Venite, o sciò Don Vincenzo,
A braccio cu la sposata ;
Portatela in San Michele
Chi la dispensa è arrivata.

Dicenu che la dispensa
Ch'ella sia ghiunta da Roma :
Ma lu sciò Don Vincenzo
E in salottu che si tomba,
Che se ne parte per sempre
Stamane la sua colomba !

Or volitene collà
O signoruccia, a la messa ?
. . . .
È spedito il pedone

Con una sotto-coppa rasa,
E nantu vi sò riposte
Tutte le chiavi di casa

O Signora Versapeia
Ricevetele in cortese;
Ringraziatene il pedone
Che in le vostre man l' ha rese.
Sapete, queste son cose
Che non si fanno ogni mese.

Oh quantu chi ponnu piange
Chelli che vanno alle porte!
Le mani della Carità.
Oggi son legate a morte.

Versapeia non è morta,
Che l'abbiamu qui vicinu,
Ch'è nella sua stanza appianu
Che scrive sul tavolinu.
E s'ella non legge e scrive
Sonerà di violinu!

Versapeia non è morta,
Iu m'ingannu e facciu errore,
Che è nella sua stanza appianu
Co la mamma chi discorre,
Ch'ella li voli spiegà
Ciocchè sente nel suo core!

Ora adessu è scesa in piazza,
E vestita di percalla;
Sopra ha lu suo velu neru...

. . . .
In piazza son li cavalli
E pront' è la compagnia,
Che vi volenu portà
O signoruccià, in Bastià ....

Aujourd'hui sont arrivés les Serrinchi et tous vos cousins de Zuani; ils veulent célébrer vos noces à l'instar des Parisiens. Allons, sellez les chevaux, messieurs, et chevauchez..... Mais sur la place je ne vois que trois planches clouées, elles sont entourées de noir et peu communes aux épousées.

Messieurs, voilà le chemin qui conduit à Saint-Michel de la plaine où doit aller la mariée.....

Signor Don Vincenzo, venez avec votre épouse au bras, il faut la conduire à Saint-Michel, car la dispense est arrivée.

On dit que la dispense est arrivée de Rome mais *il signor Don Vincenzo* est dans le salon et se tue à pleurer, parce que, voyez-vous, sa bien-aimée s'en va pour toujours!....

Ma belle demoiselle, voulez-vous venir à la messe?.....

Déjà le courrier est parti; il porte une soucoupe toute pleine des clefs de la maison.

Signora Versapeia recevez-le courtoisement, remerciez le courrier qui en vos mains les a remises, car, voyez-vous, ce sont des choses que l'on ne fait pas tous les mois.....

Oh! combien peuvent pleurer ceux qui vont

de porte en porte (les mendiants)! Les mains de la Charité, aujourd'hui, sont liées par la Mort!

Non, *Versapeia* n'est pas morte, nous l'avons à côté de nous, elle est dans sa plus belle chambre, qui écrit sur une table. Et si elle ne lit ni écrit, bientôt elle jouera du violon.

Versapeia n'est pas morte, je me trompe et fais erreur; elle est dans sa belle chambre causant avec sa mère. Elle veut lui expliquer tout ce que lui dit son cœur.

Maintenant elle est descendue sur la place, vêtue de percale; elle porte un voile noir.....

Sur la place sont les chevaux et l'escorte est toute prête, ma belle, on veut vous porter à Bastia.





V

VÒCERU D'UNA MAMMA

IN MORTI DI LA FIDDÓLA

Via lasciàtemi passà
Vicìnu alla miò figliòla
Chi mi pàre ch'ella sìa
Qui distésa su la tóla,
E chi l'àbbiano ligàta
Di friscèttu la so gòla [1].

O Marìa, càra di Mamma,
Eri tu la mià sustanza ;
Eri tu di lu to vàbu
L'odorósa e la spéranza.
Questa màne se' dicisa
Di far l'ùltima partanza!



V

VOCERO D'UNE MÈRE

SUR LA MORT DE SA FILLE

Voyons, laissez-moi passer
Près de ma fille ;
Il me semble qu'elle soit
Etendue sur son lit funèbre,
Et qu'on lui ait lié
Le menton avec un ruban.

O Marie, chérie de ta mère !
Tu étais mon soutien,
Tu étais de ton père
Le parfum et l'espérance ;
Ce matin tu t'es décidée
A faire le dernier voyage !

O Morte cusì crudéle
Di spéranza m'hai privàtu :
T'hai pigliàtu lu miò fióre,
Lu miò pegnu tantu amàtu :
Questa màne lu miò córe
Mi l'hai cusì addispéràtu !

E qual' è chi reggerà
O figliòla, a tanta pèna ?
Chi mi manca lu respìru,
Toglier mi sentu l'alèna.....
. . . .
. . . .

Or non vèdi tutte quante
Le to cumpàgne fidàte,
Chi sò qui d'intornu a te
Cusì meste e dispéràte ?
Via rispondili una volta,
E rendile cunsulàte.

Oh ! mansa cùme lu pàne,
Oh dolce cùme lu méle !
Nun la vidète stamàne
Cum' è turnàta crudéle ?
Amandula inzuccheràta,
Oghie amàra cùme féle ! [2].

O Mort cruelle!
Tu m'as enlevé tout espoir!
Tu m'as ravi ma fleur,
Mon joyau tant aimé!
Ce matin, mon cœur,
Tu l'as bien désespéré!

Et qui pourrait résister,
Ma fille, à tant de douleur?
Le souffle me manque.....
La respiration s'arrête.....
. . . .
. . . .

Ne vois-tu pas
Tes fidèles compagnes
Qui se tiennent autour de toi
Tristes et accablées de douleur?
Allons, lève-toi, réponds-leur
Pour les consoler!....

O bonne comme le pain,
O douce comme le miel!
Ne voyez-vous pas ce matin
Comme elle est devenue cruelle?
Amande sucrée,
Elle a dans ses yeux l'amertume du fiel!

Mèttiti lu tó vestìtu,
Cara di mamma o Marìa;
Vedi chi sò tùtte quí,
Ti volenu in cumpagnìa,
Chi tu vàdi a senta mèssa
Nella chiésa a Sant' Elìa

(Una cumpagna di la morta rispondi) :

Bulèmu falà alla messa,
Or che l'altàre è paràtu
Di ciròni di candélé [3],
E di neru circundàtu,
Perchè u vabu la só dóta
Questa màne l'a stimàtu.

Questa màne alla parócchia
Ci ha da esse un bellu vède :
C'è la dóta di María
Di ciròni e di candèle.. ..

(Un' altra cumpagna).

O signóra, u vostru male
Eo cunòscelu vurría :
Eo nun so s'è stàta febre
O veramente tisìa.

Mets ta belle robe,
Marie, ô chérie de ta mère!
Vois, tes amies sont ici,
Elles te veulent en leur compagnie
Afin d'aller entendre la messe
Dans l'église de Saint-Elie.

(Une compagne de la morte répond) :

Nous voulons aller à la messe :
Déjà l'autel est paré
De grands cierges et de bougies,
Et tendu de noir!
Car son père, ce matin,
Vient d'évaluer sa dot.

Ce matin, dans l'église paroissiale
On verra un beau spectacle :
La dot de Marie
Convertie en grands et petits cierges.

(Une autre amie parlant à la morte.)

Ma chère, votre mal
Je voudrais le connaître.
Est-ce la fièvre
Ou la phtisie?

Oh chi màle incunusciùtu,
Ch'una volta un si vidìa!

Duve mai l'ete pigliàta
Voi la Mórte, o mia signóra?
Sempre stàvate in carréga,
O usciàte a spàssu fòra;
Ed a vòi la vòstra mamma
Nun vi facìa mette tóla.

(Ripiglia la mamma).

Questa mane a Sant' Elìa
Un bel fiòre li presèntu;
Un bel màzzulu gli dònu
Càricu d'ògni ornamentu :
Con un dònu cusì bèllu
Crèdu resterà cuntentu [4].

Prigà bógliu la Marìa
Prigà bógliu lu Signòre
Chi stamàne eo me ne vàda
Abbracciàta a lu miò fiòre.
O Marì, cara di mamma,
Chi mi crépa lu miò còre!

Le tò dódeci strapunte

Serait-ce un mal
Qu'on ne connaissait pas autrefois ?

Où donc avez-vous rencontré
La Mort, ô mon amie ?
Car vous restiez sur une chaise
Et ne sortiez qu'à la promenade.
Votre mère
Ne vous faisait même pas mettre la table !

(La mère reprend.)

Ce matin, à Saint Elie
Je présenterai une belle fleur ;
Je lui offrirai un beau bouquet
Tout chargé d'ornements.
Je pense qu'un semblable cadeau
Le rendra content.

Je veux prier la Vierge Marie,
Et je veux prier le Seigneur
Pour m'en aller ce matin
Dans les bras de ma fille.
O Marie, chérie de ta mère,
Mon cœur se brise de douleur !

Tes douze matelas,

Cun le vintiquàttru anélle,
Qual è chi le guderà
Fiòre di le giuvanélle?
Nun ci resta più nisùnu
Nè fratéili, nè surèlle!

Duve si ne sòno andàte
Le tó guance culurìte,
Ch'èranu culor di rósa
Ed or sonu impallidìte?
Oh la làtra di la Mòrte [5].
Chi ti l'ha sì stramurtìte!

Morte, fàmmiti venìre,
E fa ch'ella sìa finìta:
Ch'eo ti prègu per pietà
Chi tu mi tolga la vìta,
Chi stamàne io mi ne vàda
Cu la miò figliòla unìta.

Lu paése di la Pétra
Stamàne è in cunfusiòne:
Piènghiènu dirottamente
Tutte quante le persòne;
E tu càra di la màmma
Ne sì tùtta la cagiòne.

Tes vingt-quatre anneaux,
Qui donc en jouira,
Fleur des jeunes filles ?
Car il ne reste plus personne.....
Ni frères, ni sœurs !

Que sont devenues
Tes joues colorées
Qui avaient l'éclat de la rose,
Maintenant toutes pâlies ?
Ah ! c'est la Mort cruelle
Qui les a rendues si livides !

O Mort, appelle-moi,
Fais cesser mes tourments ;
Par pitié, je t'en supplie,
Ote-moi la vie,
Afin que ce matin je m'en aille
Unie à ma fille !

Le village de la Pietra
Ce matin est tout en deuil ;
Chacun pleure
A chaudes larmes ;
Chérie de ta mère,
C'est toi qui en es la cause !

Nun vèdi le tó cumpàgne ?
Per te sò cusì amuròse,
Chi ti làvanu lu vìsu
Di làgrime duluròse;
E tu le vóli lascià
Cusì meste ed affannòse!

Chi è 'ndàta a còglie li fiòri ;
E chi a piglià la ròsa :
Ti tessono la ghirlanda
Per curunatti da spòsa :
E tu te ni bóli andà
Dentru di la cascia chiòsa !

Quandu tu sortìe di càsa
Tu spargèvi moltu odóre
Cu li tó vòni costùmi,
Chi lampàvanu splendòre.
La Morte ti s'ha pigliàtu
In lu tò più bellu fiòre.

Quantu ci serà suspìri,
Oh quantu ci serà pienti,
Quand' èlli la senterànu
Tutti li nostri parenti !
. . . .
. . . .

Ne vois-tu pas tes compagnes ?
Elles t'aiment tant
Qu'elles lavent ta figure
De leurs larmes douloureuses ;
Dis-moi, veux-tu les laisser
Dans la tristesse et les angoisses ?

Les unes sont parties cueillir des fleurs,
Les autres prendre des roses
Pour t'en faire une guirlande
Et te couronner ainsi qu'une épousée ;
Et toi tu veux t'en aller
Enfermée dans le cercueil !

Quand tu sortais de la maison
Tu répandais le doux parfum
De tes bonnes mœurs
Qui brillaient partout...
La Mort t'a prise
Dans ton plus beau printemps !

Que de soupirs il y aura,
Et combien on répandra de larmes
Quand la triste nouvelle
Arrivera à tous nos parents!...

. . . .

. . . .

Ma nun la pienghiemmu più;
Surtìmunu di stu dulòre;
Chi la nostra Mariùccia
Or è spòsa d'u Signôre :
Sarà ricevùta in Cèlu
Stamàne cun tant' onòre.

Sentu dì *ora pro ea*
Intornu a Santa Marìa;
Perchè avàle arrìva in piazza
Figliòla, la cumpagnìa,
E ti vòlenu purtà
In chiésa di Sant' Elia.

Or eo vurrìa falà
Cun tutte a lu campu santu :
Ma nun ci possu arrivà
Chi nun pòssu règhie a tantu :
Sòlu ti vògliu mandà
Dall' occhj un fiùme di piantu !



Mais ne la pleurons plus,
Cessons de nous abandonner à la douleur,
Car Mariuccia
Est maintenant l'épouse du Seigneur;
Elle sera reçue dans le ciel
Ce matin, avec beaucoup d'honneurs.

J'entends dire *ora pro ea*,
Tout près de Sainte-Marie;
Parce que maintenant, ma fille,
La confrérie arrive sur la place,
Et l'on veut te porter
A l'église de Saint-Elie.

Je voudrais descendre
Avec tout le monde au cimetière;
Mais je ne puis y arriver
Car la force me manque.
Seulement, je veux t'accompagner
(Ma fille) avec un torrent de larmes!



NOTES

1. Quand une jeune fille vient à mourir on l'habille tout de blanc, en mariée, une couronne de fleurs sur la tête et un bouquet dans les mains. Comme en général la bouche reste ouverte on la ferme avec un ruban qui passe sous le menton et vient se nouer derrière la tête.

2. La pauvre mère rappelle toutes les bontés et toute la douceur de sa fille; puis, tout à coup : la voyez-vous? dit-elle désolée aux assistants, ce matin elle est plus amère que le fiel!

Dans « *La Provincia di Bergamo* », M. Astorre Pellegrini donne la traduction italienne d'un myriologue des Grecs de Cargèse (Corse) dans lequel une autre mère se plaint à peu près de la même façon. Cette lamentation est si douce, si triste, si poétique, que nous ne pouvons nous empêcher d'en citer au moins une partie :

Una tortorella educai tra le carezze allevata,
E dopo che l'ebbi educata l'avea resa domestica.
Nella gabbia la chiusi, la tenni serrata a chiave,
E si rovesciò la gabbia e fuggì la tortorella!
Le dava da mangiar zucchero, e da bere l'essenza di mus-
[chio :
E beveva il muschio del buono ed altre molte dolcezze,
E pure la tortorella mi fuggì! Vado per prenderla.

E la tortorella mi fuggì come falco selvaggio.
— Vieni, tortora, nella gabbia, com 'eri avvezza,
Perchè io senza te sentirò afflizione, e poi che dovrò fare?
— Mi avete cucito gli occhi con nove cuciture di seta :
Mi avete bruciato le labbra con nove bicchieri di veleno.

3. Le signe de la considération que l'on a pour une personne qui vient de mourir, consiste dans les funérailles qu'on lui fait, c'est-à-dire dans le nombre de prêtres que l'on invite à l'enterrement, et surtout dans la quantité de cierges, grands (ceroni) et petits (candele), qui brûlent autour du cercueil, sur l'autel ou dans l'église. Ainsi, afin de faire honneur à sa fille, la seule qui lui restât de tous ses enfants, le père de Maria faisait brûler autour de son corps la valeur de sa dot.

4. Sur le continent on brûle un cierge; en Corse on offre au saint ou à la sainte, dont on veut se concilier la protection, un bouquet de fleurs; plus l'offrande est riche, plus le saint est censé content. Quelle offrande plus précieuse pouvait-elle faire à saint Elie, la pauvre mère, que de lui offrir sa fille unique? Mais si elle l'offrait, c'était afin que le saint la prît sous son égide et l'introduisît dans le Paradis.

5. C'est à la Mort que l'on s'en prend en cas de malheur; c'est sur Elle que pleuvent toutes les imprécations — sans qu'elle s'en porte plus mal. — La Mort reçoit aussi une foule de sobriquets; on l'appelle :

Falcina, qui va toujours armée d'une faux tranchante;

Ladra, voleuse, parce que, comme le voleur, elle vient quand on l'attend le moins;

Pedanella, qui marche à pas furtifs, légers, qui marche toujours, etc.







VI

VÒCÈRU D'UNA PASTÒRI

IN MORTI DI LU SÓ FIDDOLU

Commé mè, la sfurtunàta
Nun si n'è vidùtu indócu;
E sarràta la mé porta,
Ed è spìntu lu mé fócu;
La tinta disgrazïàta,
E zappàtu lu mé locu...

La corcia, di vint 'ott' ànni,
Mi so ferma càpi-mùzza;
Nun si móri di dulóri,
Nun si pò móra d'indùzza,
Nun si móri da lu pientu,
Nun si móri di sugnùzza!



VI

VOCERO D'UNE BERGÈRE

SUR LA MORT DE SON ENFANT

Ainsi que moi, l'infortunée!
Jamais on n'en a vu :
Ma porte est fermée,
Mon feu est éteint,
Malheureuse!
Ma cabane est sapée!....

La pauvre! a vingt-huit ans
Je suis restée sans tête (veuve) ;
On ne meurt pas de douleur,
On ne meurt pas de regrets,
Les larmes ne tuent pas,
Les sanglots ne font pas mourir!

Senza nìmmu par aïùtu,
M'era firmàta quì sóla;
Nun avendu in cumpagnìa
Che Liònu e Pidióla [1]
E tu sólu di tre ànni
Ch'aval sé sùpra la tóla [2]!

Ohimmé! commu faràghiu
Senza lu mé fidduléddu [3]?
Eri tu la mé spiranza
O lu mé corci' urfanéddu;
Ed ancu tu mi ti làssi!
E mori cussì zitéddu!

Quandu morsi lu tó bàbbu
Cun te'n bràcciu mi n'andàva
Larmièndu pa li màcchi [4],
Ma sempri ti fighiulàva:
Ugni ïornu tu criscìi,
Ed eïu mi raligràva,

Avàl, àghiu d'andà sóla
Appress' a li mé agnédda,
Dispiràta pa li lóca,
La mé furtùna niédda!
O quantu mi n'ha pó fàttu
La làtra di Pidanédda!

Sans personne qui me vienne en aide,
Seule, j'étais demeurée,
N'ayant pour toute compagnie
Que Lionu et Pidiola
Et toi (mon jeune fils) de trois ans,
Maintenant dans le cercueil !

Hélas! comment ferai-je
Sans mon enfant?
Tu étais mon espoir
O mon pauvre orphelin,
Et maintenant tu m'abandonnes!
Et tu meurs si jeune!

Quand ton père mourut,
Avec toi dans les bras je m'en allais
Pleurant par les maquis;
Mais je te regardais sans cesse,
Tu grandissais tous les jours,
Et alors je me réjouissais.

Maintenant, seule,
Je suivrai mes brebis,
Désespérée, par les campagnes,
O ma triste destinée !
Ah ! que tu m'en as fait
Pedanella voleuse ! (La Mort.)

Ohimmé, ó la mé sorti!
Ohimmé, la mé svintùra!
Corcia! commu camparàghiu [5]
Affughendu in quàttru mùra?
O fiddó, t'àghiu da piegna
Finchi la mé vita dùra!..

Nun àghiu ma cunnisciùtu
Altru che turmentu é dólu;
Prìmma persi lu tó bàbbu
Avàl tu, lu mé fiddólu...
Ti vurrïa fa ónóri,
Ma nun c'è manc' un linzólu!

Dundé te nun c'è vinùtu
Médicu ne spiziàli,
Chi sò tròppu puarédda
E nun c'éra da pagàli:
Sé mortu di manca cùra [6]
Quiss' accrèsci li mé màli!

O lu mé tint' urfanéddu,
Tu nascisti sfurtunàtu;
Ma quandu da stu ziddònu [7]
Tu ti ni saré andàtu,
Ci vóddu mètta lu fócu
E nun lassàci saràtu [8]!

Hélas! ô mon triste sort!
Hélas! ô mon malheur!
Infortunée! comment vivrai-je
Etouffant dans ces quatre murs?
O mon fils, je vais te pleurer
Tous les jours de ma vie!

Je n'ai jamais connu
Que tourments et deuil :
D'abord j'ai perdu ton père,
Maintenant c'est toi, mon enfant ..
Je voudrais te faire honneur,
Mais je n'ai même pas un linceul!

Il n'est venu chez toi
Ni médecin ni apothicaire,
Car je suis trop pauvre
Et ne pouvais les payer.
Tu es mort par défaut de soins,
Et c'est cela qui accroît mes peines!

O mon pauvre orphelin,
Tu naquis malheureux!
Mais lorsque de ce foyer
Tu seras parti
Je veux y mettre le feu
Et n'y rien laisser!

Aghiu 'ntunàtu la vàddi [9]
Brïunendu : aïutu, ó ïenti !
Ma fors' è la mé furtùna,
Li briòna nìmmu senti ;
T'àghiu da suttarrà sóla,
Ohimmé li mé turmenti !

Oh ! quant è pó stàtu crùdu
Contr'a me lu Signuréddu [10] :
Prìmma prési lu mé òmmu,
Ed àval quiss' urfanéddu,
Senz' avé fàttu piccàtu
Ch'ér 'ancu tròppu zitéddu !

Or aval chiammet' a me,
A Pidïóla é Liònu,
Chi più nun cì resti nùdda
Drint' a quistu buscarònu [11]
E chi nun s'ammenti màï,
Lu nòmmu di quist agnònu [12] !

Culà sott' all' arbitrònu,
Aghiu da fà la tó fòssa,
Rasfichendu a forsa d'ùgna
Da par mè — bàsta ch 'é pòssa ! —
Parchì stian' a lu friscu,
O Dumè, li tó tint' òssa !

J'ai fait retentir la vallée
En criant : A mon aide, bonnes gens!
Mais, c'est peut-être ma destinée,
Personne n'a entendu mes cris;
C'est donc seule que je vais t'enterrer!

Hélas! ô mes douleurs!
Ah! que le Seigneur
A été cruel pour moi!
D'abord il a pris mon mari,
Et maintenant cet orphelin,
Sans qu'il ait commis un péché,
Car il était trop jeune.

Or, maintenant appelez-moi (mon Dieu),
Appelez Pidiola et Lionu,
Faites qu'il ne reste plus rien
Dans ces murs délabrés,
Et que l'on oublie à jamais
Le nom de cette cabane infortunée!

Là, sous le vieil arbousier,
Je veux creuser ta fosse
En grattant la terre de mes ongles,
Toute seule, pourvu que j'en aie la force!
Afin que tes malheureux ossements
Soient à l'ombre, ô mon cher Dominique!

Aghiu da venda 'ssi fiàta [13]
E fughì da questu lócu ;
Chi ci aghiu da fà più sóla,
Senza nìmmu a lu mé fócu ?
La corcia ! so distinàta,
D'un avé ripòsu indócu.

Vodd' andà sempri bilendu
Comme pécura smarrìta,
Sempri chiammend' ó Dumè !
Finchì dùra la mé vìta,
Larmiendu nott' é ghiornu
Commé la donna pintita [14] !



NOTES

1. Noms de deux chiens, les seuls amis de la bergère.

2. *Supra* ou *sopra la tóla,* sur le lit funèbre, ou, simplement, étendu mort.

3. *Fidduléddu*, diminutif, *vezzeggiativo* de *fiddólu* ou *figlio,* mot mignon, caressant.

4. *Larmiendu*, versant des larmes sans élever la voix.

Puis je veux vendre ce bétail
Et fuir de ces lieux ;
Désormais, qu'y dois-je faire
Sans personne autour du foyer ?
Malheureuse ! par le destin je suis condamnée
A n'avoir de repos nulle part !

Telle que la brebis égarée
Qui s'en va bêlant,
Je m'en irai tous les jours de ma vie
Appelant sans cesse : Dominique ! Dominique !
Et pleurant et la nuit et le jour
Comme la femme repentie !

5. *Corcia* ou *curcia* ou encore *tinta*, la pauvre ! la malheureuse ! l'infortunée ! Ces noms ont un masculin et un pluriel.

6. *Manca cura.* Dans le cas qui nous occupe, cette expression signifie faute de moyens pour le faire soigner ; mais, dans la plupart des circonstances, *manca cura* est l'équivalent de négligence.

7. *Ziddònu,* augmentatif de *zidda* ou *ziglia,* foyer. Dans les campagnes, et surtout quand les familles sont nombreuses, on construit la *zidda,* l'âtre, autour duquel s'assied la famille ; si l'âtre du foyer est vaste, c'est le *ziddònu* dont le nom

implique une idée de pauvreté et de misère.

8. *Saratu*. Avant 1789 on appelait ainsi la redevance de deux, trois ou quatre décalitres de blé que chaque famille payait au prêtre du village, en dehors des dîmes et des prémices. Moyennant cette charge, le curé devait donner, en retour, des croix en feuilles de palmier le jour des Rameaux, *(crocette)* un cierge convenable à la Chandeleur et faire la levée du corps en cas de mort. Le *saratu* était considéré comme chose sacrée, et le chef de famille qui n'aurait eu que deux boisseaux de blé se serait cru tenu de les donner à son curé dussent ses enfants mourir de faim. Aussi, après la moisson, la première mesure que l'on prélevait sur la récolte était le *saratu;* les prémices, la dîme et toute la suite des *langarìi* ne venaient qu'après.

D'une famille qui ne payait pas la sainte redevance on disaint :

Nun vi n'è ne pistu ne anch' a pistà, c'est-à-dire : il n'y a rien dans la maison, ni blé ni farine.

E nun lassaci saratu signifie donc, n'y laisser absolument rien que les murs.

A l'heure actuelle, sauf dans quelques localités perdues, le *saratu* n'existe plus ; le prêtre fait payer à la fabrique les croix du jour des Rameaux et les cierges que l'on distribue à la Chandeleur ; quant à la levée du corps d'un mort, le prix en est fixé par un tarif spécial.

9. Vivant isolés dans les montagnes, les bergers

'avertissent réciproquement par des cris lorsque e malheur est venu frapper à la porte de l'un l'eux. Ici, la pauvre mère, n'ayant personne pour nvoyer au loin, et ne voulant pas quitter son pauvre fils, n'a pu crier que de la porte de sa abane : voilà pourquoi elle n'a pas été entendue t se trouve seule avec le cadavre de son enfant. *Voir la note 6 du vocero IX François le vacher, 'enterrement des bergers et le repas funèbre qui st donné à cette occasion.*

10. *Signuréddu*, pour Signori, n'est pas un liminutif; les bergers disent *signuréddu* au lieu le *signori : ghiuru pa lu signuréddu*, je jure par e Seigneur. Cette terminaison en *éddu* est affecionnée par les montagnards des hautes cimes qui diront toujours quand il s'agit de noms propres :

Duminichéddu	pour	Dumenicu.
Pasquinéddu	—	Pasquinu.
Francischéddu	—	Francescu.
Ghiuvannéddu	—	Ghiuvanni.
Lisandréddu	—	Lisandru.

. . . .

Tandis que pour le paysan des plaines la même erminaison tend à rapetisser la personne ou la hose, et, quelquefois, implique une idée de mépris.

11. *Buscaronu.* Une demeure noire, enfumée, emplie de toiles d'araignées, dont les murs sont pleins de trous et dans laquelle tout indique la

plus affreuse misère, est ce qu'on appelle un *buscaronu.*

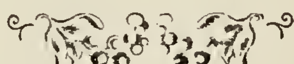
12. *Agnonu*, de *agniu*, *angolo*, un coin, un pauvre coin d'une pauvre demeure. *Agnonu* signifie parfois le coin le plus obscur du foyer. Ainsi, en parlant d'une personne qui ne le quitte pas par suite d'accident, ou d'un vieillard qui ne peut plus sortir, on dit : *È ciécu à l'agnonu ; è a l'agnonu*, il est cloué au foyer.

Agnonu signifie aussi, quelquefois, un agneau gras.

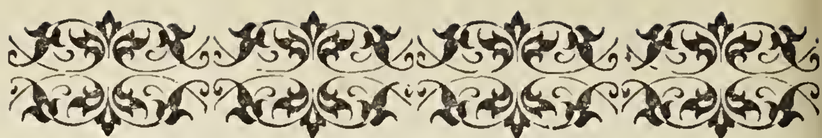
13. *Fiato*, soupir, respiration : *ha sempri lu fiatu,* il respire encore. *E dopo un fiato spirò*, après un soupir il expira.

Mais dans la langue des bergers *un fiato* signifie un tête de bétail. *La nivi m'ha tumbu trenta fiata,* la neige m'a tué trente bêtes. Le mot *fiatu* au singulier, ou *fiata* au pluriel, ne s'emploie que pour le menu bétail, brebis ou chèvres.

14. *La donna pintita,* Madeleine la pécheresse qui, ayant ouvert les yeux sur les abominations de sa vie de prostitution et de débauche, fut relevée par le Christ qu'elle suivit, dès lors, toujours en pleurant.







VII

VÒCÈRU DI LA MAMMA

DI ROMANA DANESI

Or eccu la miò figlióla,
Zitélla di sédeci anni;
Eccula sòpra la tóla
Dópu cusì longhi affànni;
Or eccula qui bestìta
Cu li sò più belli panni!

Cu li sò panni più belli
Si ne vóle parte avà;
Perchè lu Signòre qui
Nun la vóle più lascià.
Chi nascì pè u Paradìsu
A stu mondu un po' imbecchià.



VII

VOCERO DE LA MÈRE

DE ROMANA DANESI

Eh bien ! voilà ma fille,
Une enfant de seize ans !
La voilà dans le cercueil,
Après avoir tant souffert.
La voilà toute parée
De ses plus beaux ornements.

Avec ses plus beaux vêtements
Elle veut partir aujourd'hui,
Parce que le Seigneur, sur terre,
Ne veut plus la laisser :
Qui naquit pour le Paradis
Ne peut vieillir en ce monde !

O figlióla, lu to vìsu
Cusì biancu e rusulàtu
Fattu pe lu Paradìsu [1],
Morte cùmme l'ha cambiàtu!
Quand'éo lu vecu cusì,
Mi pàre un sòle oscuràtu

Era tu fra le migliòri
E le più belle zitelle,
Cùmme ròsa fra li fiòri,
Cùmme lùna tra le stelle :
Tant'éri più bella tu
Ancu in mezu a le più belle [2]!

I giovani d'u paèse,
Quandu t'èranu in presenza,
Parïanu fiaccule accèse ;
Ma pièni di riverenza :
Tu cun tutti eri cortèse
Ma cun nimmu in cunfidenza.

Nu la jésia tutti quanti
Dall' ùltimu fino a u prìmmu
Guerdàvanu sólo a te,
Ma tu nun guerdàva a nìmmu,
E appena dettu la messa
Mi dicii : mammà partìmmu!

O ma fille, ton visage
Si blanc et si rosé
Et fait pour le ciel,
Comme la Mort l'a changé !
Quand je le regarde ainsi
Je crois voir un soleil obscurci.

Tu étais parmi les meilleures,
Tu étais parmi les plus belles,
Comme une rose au milieu des fleurs,
Comme la lune au milieu des étoiles ;
Ainsi tu étais la plus belle
Même parmi les plus belles !

Les jeunes gens du pays,
Quand ils étaient en ta présence,
S'allumaient comme des flambeaux,
Mais pourtant toujours pleins de respect.
Toi, tu étais courtoise avec tous,
Mais n'accordais ta confiance à personne.

A l'église, tout le monde,
(Du dernier jusqu'au premier,)
Ne regardait que toi :
Mais tu ne regardais personne,
Et la messe à peine terminée
Tu me disais : « Mère partons. »

Eri tu cusì stimmàta,
E cusì piena d'onòre,
E poi cusì adduttrinàta
Nelle còse di u Signòre :
Altru che divuziòne
Nun ti si truàva in còre.

Chi mi cunsulerà maï
O spéranza di a to mamma,
Avà chi tu ti ne vaï
Duve u Signòre ti chiàmma ?
Oh ! perchè u Signòre anch'ellu
Ebbe di te tanta bràmma ?

Ma tu ti ripòsi in Célu,
Tutta festa e tutta risu,
Perchè un n'éra degnu u mondu
D'avé cusì bellu vìsu.
Oh quantu sarà più bellu
Avàle lu Paradìsu !

Ma quantu piènu d'affanni
Sarà lu mondu per me !
Un ghiornu solu mill'ànni
Mi sarà pensandu a te,
Dimandendu sempre a tutti :
La miò figliòla duv'è ?

Tu étais si estimée
Et si remplie d'honneur,
Et si savante
Dans les choses du Seigneur!
Rien autre chose que dévotion
On ne pouvait trouver en son cœur.

Qui me consolera jamais,
Espérance de ta mère,
Maintenant que tu t'en vas,
Là où le Seigneur t'appelle !
Oh ! pourquoi le Seigneur lui-même
T'a-t-il désiré si tôt !

Mais tu te reposes au ciel
Toute riante et toute joyeuse,
Le monde n'étant pas digne
De posséder un tel visage.
Oh! comme il doit être plus beau,
Maintenant, le Paradis!

Mais que remplie d'angoisses
La terre sera pour moi!
Un seul jour, mille années,
Me paraîtra, rêvant à toi.
A chacun je demanderai :
« Où donc est ma fille? »

Ah! perchè mi stràppi, o Mórte,
Da lu senu a miò figliòla,
E perchè di più mi làsci
Quìci, a pienghie sempre sòla?
Còsa vòi ch'éo fàccia qui,
S'ella più nun mi cunsòla?

Tra parenti s'enz 'affèttu,
Tra bicìni senz' amóre,
S'eo cascu malàta in lettu,
Chi m'asciuverà u sudòre?
Chi mi darà un gottu d'acqua?
Chi nun mi lascerà mòre?

O cara la miò figlióla
Pensu, chi sarà di me
Becchia, disperàta e sòla?
Quandu più pudràchiu avè
Un 'òra di cuntentèzza,
Un mumentu di piacè!

S'eo pudìssi almènu mòre,
Cùmme tu si mòrta tu,
O spéranza di u miò còre,
E pò anch'eo piglià all'insù,
E truvàtti, e sta cun tècu,
Senza perdeti ma' più!

Oh! pourquoi m'arraches-tu, ô Mort!
Ma fille de mon sein?
Et pourquoi me laisses-tu
Ici, pleurant toujours seule?
Que puis-je faire sur la terre,
Si elle n'y est plus pour me consoler?

Je reste) au milieu de parents sans affection,
Au milieu de voisins sans amour;
Si je tombe, malade, au lit,
Qui viendra essuyer mes sueurs?
Qui me donnera une goutte d'eau?
Et qui ne me laissera pas mourir?

O ma chère fille!
Je pense à mon triste sort;
Vieille, seule et désespérée,
Quand pourrais-je plus avoir
Une heure de contentement,
Un seul moment de plaisir?

Si au moins je pouvais mourir
Comme tu es morte,
Espérance de mon cœur!
Si je pouvais monter au ciel,
Te retrouver et rester avec toi,
Sans crainte de te perdre jamais!

Prega dunque lu Signore
Chi mi càcci via di qui,
O spéranza d'u miò còre ;
Ch'eo nun pòssu sta cusì :
Altrimenti u miò dulòre
Un pudrà mai più finì [3] !



NOTES

1. On dit dans un autre vocero :

Si lighia nel suo bel viso
Sculpito lu paradisu.

2. Une autre mère, qui, comme celle de Romana a une fille qui ne veut point se réveiller parle ainsi à son enfant chérie.

Un bidete ? — A vostra sala
Circundata è di purtelle ;
Vi ci affaccavate voi,
Tutte le vostre surelle :
Boi erate la luna
Tutta arricinta di stelle !

Ne voyez-vous pas votre salon tout entouré de fenêtres ? Vous y paraissiez avec vos sœurs et

Prie donc le Seigneur
Qu'il m'enlève enfin de ce monde,
O cher espoir de mon âme,
Car je ne puis vivre en cet état.
Autrement, vois-tu, mon désespoir
Ne pourra jamais finir!

alors vous me sembliez être la lune au milieu des étoiles.

Velut inter ignes luna minores
(Horace).

3. Y a-t-il un cantique pareil à ce chef-d'œuvre incomparable et un lettré a-t-il jamais fait une semblable élégie? Vraiment, ne croirait-on pas entendre. « Celle qui criait dans Rama et qui ne voulait pas être consolée parce qu'ils n'étaient plus? »

Sans être à la hauteur du précédent, je pense que le vocero qui va suivre et que je donne en note ne sera peut-être pas superflu; ces deux mères ont des accents sublimes qui vont droit au cœur et remuent l'âme profondément. Que le lecteur me pardonne si je me trompe.

E caduto il mio bel fiore!

. . . .

Fu nel giorno più solenne
Di domenica, quell' ora.
Molto allegra lui mi tenne,
Poi di casa sortì fuora.
Quando ch'io ero al momento
Di dormire, così sento :

Una voce che mi chiama
Che fù del mio vicinato :
La vostra polita rama
E qui fuori addormentato.
Il vostr 'unico conforto
Giace in terra steso morto.....
. . . .
Dal mio letto mi levai.....
. . . .
Mezzo morto lo trovai ;
Dissi : « Oh figlio, chi t'ha preso?
E questa mattina è in bara.....
Venne la cara sorella.
. . . .
Tutti, ognuno, domandava :
Ma a nessun parola dava.
. . . .
Subito sopra del braccio
Fu in casa da noi portato.
. . . .
La tua madre tanto amata,
Qui, con tutte le tue care,
In questa santa nottata,
Non hai potuto parlare :
M'hai lasciata di te sola
Senza dirmi una parola.

Le tue care due sorelle
Con affanni e crepacuore,
Maritate e verginelle,
Di dolor non ponno mòre.
Tanto più la piccolina
Piangerà sera e mattina,

A tutti hai dato dolore
O pupilla del mio cuore,
Qui mi viene meno il cuore,
E non posso più parlare.
Sperar voglio nel Signore
Felice ti faccia stare.

Per me anche precherai
(Però presto, e non tardare)
. . . .
Ch'io abbandoni questi guai,
Ed a te possa tornare!
. . . .

« Ma fleur s'est flétrie ! Ce fut dans ce jour solennel du dimanche, vers le soir. Après m'avoir fait bien rire il sortit dehors. J'allai me coucher et au moment de sommeiller j'entendis une voix qui m'appelait, une voix du voisinage.

— Votre aviron poli est ici dehors endormi, votre unique soutien est étendu par terre et couché mort.

Vite je me levai de mon lit et le trouvai expirant. Je lui dis : « Mon enfant, qu'as-tu donc ? ». Et ce matin il est dans un cercueil !

Sa chère sœur arriva, chacun lui demanda la cause de son mal, mais il ne répondit à personne. Alors, dans nos bras il fut emporté à la maison.

En cette nuit sainte tu ne parlas ni à ta mère ni à tes chers parents ; tu m'as laissée privée de toi, sans me dire un mot !

Tes bonnes sœurs, mariées ou jeunes filles sont remplies d'angoisses et de crève-cœurs ; de douleur elles ne peuvent mourir ; quand à la petite elle pleurera matin et soir.

Tu as rempli chacun de deuil ; enfant de mon sein, le cœur me manque, je ne peux plus parler ! Pourtant je veux espérer que le Seigneur te rendra heureux ; tu prieras aussi pour moi (surtout ne tarde pas), afin que je quitte ces maux et vienne te retrouver.... »







VIII

VÒCÈRU D'UNE GHIUVANETTA

ZITÉDDA DI QUINDICI ANNI

SUPRA LA MORTI D'UN' AMICHA

Questa màne a me' cumpàgna
E fòra tutta impumpàta [1] :
Forse lu bàpu e la mamma
N'hànu fattu una spusàta;
Bòle andà da lu marìtu
Ed à pronta e préparàta ?

Un si sentenu che gridi;
E adunìtu lu cantóne;
Sóna mesta la campàna
Ghiunghie cróce e confalóne.
Ahimè! quantu è diversa
Da quell'altra sta funzione [2] !



VIII

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE

ENFANT DE QUINZE ANS

SUR LA MORT D'UNE AMIE

Ce matin, ma compagne
Est dehors toute parée ;
Sans doute le père et la mère
En ont fait une épousée,
Elle veut aller chez son époux,
Elle est prête et préparée.

Mais je n'entends que des cris ;
Tout le canton est ici réuni.
La cloche sonne tristement (le glas funèbre)
Je vois la croix et la bannière.
Hélas ! comme elle est différente
De l'autre cette cérémonie !

La me' cumpagnòla parte
Per andassine luntànu
A truà li nostri antìchi
U mè bàpu e lu Piuvànu,
Dove ognùnu ha da stà sempre
E si va di mànu in mànu.

Ghiacchè bó bulété parté
E mutà paése e clìma,
Benchè avà sìa troppu prestu
Che nun eraté a la cima,
Ascultàte un tantinéllu
La vostra amica di prìma.

Bògliu fa una litarélla
Prestu, e la vi bògliu da;
Ne ci mettu micca lacca
Che mi né pòssu fidà ;
La darété a lu mé bàpu
Appena ghiunta culà.

E pò' a bocca li darété.
Le nòve di la famìglia
Ch'éllu lasció picculélla.
Pianghiendu intornu a la zìglia
Li dirété chi sta bene
E che ingranda e si ripìglia !

Ma jeune compagne va donc partir
Pour un voyage lointain ;
Elle va trouver nos aïeux ;
Mon père et le Piévan,
(Elle va) où toujours on doit demeurer,
Et où nous devons aller chacun à notre tour.

Or, puisque vous voulez partir
Et changer de pays et de climat,
Quoique ce soit trop tôt,
Car vous étiez encore jeune,
Écoutez un petit moment
Votre ancienne amie.

Je veux faire une courte lettre
Et vous la donner aussitôt ;
Je n'y mets point de cire
Car je puis me fier à vous.
Vous la remettrez à mon père
A peine arrivée là-bas.

Puis, vous lui donnerez de vive voix
Des nouvelles de la famille
Qu'il laissa bien jeune encore
Pleurant autour du foyer.
Vous lui direz qu'elle va bien,
Qu'elle grandit et reprend courage.

Che la sò prìma figliòla
Ha ghià présu lu marìtu
E n'ha autu ghià un zitéllu
Che pare gigliu fiurìtu,
Che cunnosce lu so bàpu
E lu mostra cu lu dìtu.

Ch'éllu porta lu so' nòme
Nòme per me cusi bèllu
E che n'ha tutte le forme
Benche sia cusì zitèllu :
Quelli ch' hànu vistu a bàpu
Ricunóscene anch'ad èllu.

Diciaréte a ziu Piuvànu [3]
Che u so' pòpulu stà bene
Dòpu l'acqua ch'éllu junse
Cun tanté fatìche e pène,
Chi la piévé lu suspìra
Ed ognun si ne suvviène.

Quandu no' ghiunghièmu in chiésa,
Ci bultèmu a quellu cantu
Dùve nói avèmu messu
L'omu ch' ha giuvàtu tantu :
Ci crépa lu còre in pèttu,
Abbonda all'occhi lu piantu.

Que sa fille aînée
A déjà pris un mari
Dont elle a eu un petit enfant
Aussi beau qu'un lis fleuri.
Qu'il connaît son père,
Et déjà le montre du doigt.

Qu'il porte son nom,
Ce nom si beau pour moi !
Et qu'il a tous ses traits :
Quoique bien jeune encore,
Tous ceux qui ont vu mon père
Le reconnaissent en lui.

Vous direz à mon oncle le Piévan
Que son peuple va bien
Depuis les eaux qu'il fit conduire
Avec tant de fatigues et de peines !
Que tout le monde le regrette
Et que chacun s'en souvient.

Quand nous arrivons à l'église,
Nous nous retournons vers l'endroit
Où nous avons mis
Ce homme qui a fait tant de bien.
Alors nos cœurs se serrent de douleur
Et des larmes coulent de nos yeux.

Eccu ghiunghie lu curàtu
Bi da l'acqua binidètta ;
E lu mondu tuttu in cèsta...
Altri vi pigliànu in fretta...
Cara, andàtevine in célu :
U Signóre vi ci aspètta !



NOTES

1. Dans la plupart des villages de la Corse on observe toujours l'ancien usage, souvent mentionné dans les tragédies grecques, d'exposer les morts sur la place, devant la porte de leur demeure. La jeune fille était donc couchée dehors dans son cercueil et parée comme une épousée quand sa compagne vint chanter le Vocéro qui précède.

2. Hélas, qu'elle est différente de l'autre cette cérémonie! En d'autres termes : que des funérailles sont différentes d'un mariage! La jeune vocératrice touche discrètement cette corde sensible, mais ne s'y arrête pas, sans doute par un sentiment de pudeur, ce qui est à remarquer.

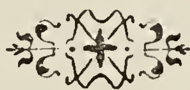
3. Le piévan dont on invoque ici la mémoire

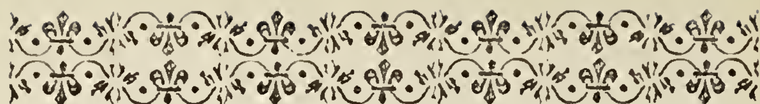
Mais voilà le prêtre qui arrive,
Il jette sur vous l'eau bénite,
Tout le monde se découvre...
D'autres s'empressent de vous enlever..;
Ma chère allez-vous en au ciel,
Partez, le Seigneur vous attend!



est Simon Defranchi, curé de Soccia. Ce digne ecclésiastique avait, à ses frais, établi un canal de dérivation et conduit de la montagne des eaux qui rendirent fertile le territoire de la paroisse, jadis sec et stérile.

Les braves paroissiens se souvenaient toujours de leur bienfaiteur et rappelaient ce bienfait toutes les fois que l'occasion s'en présentait.





IX

VÓCÈRU D'UNA DONNA

SUPRA LA MORTI DI LU MARITU, VACCACHIU

Fù la piàgghia la só mòrti,
Duve stànu li curnàcchi [1].
Oh crudéli, oh inìqua sòrti
Per Francescu, di li vacchi!
La corcia cùme faràghiu
A stà sóla in quìsti macchi!

Isfurcà bógliu lu pàlu
Quìllu di setti furcòni [2]
Ch'un ci s'appende più zànu [3]
Nè cappùcciu nè pilóni.
E taglià bógliu la códa
A Çimoscu ed a Falcòni [4].



IX

VOCERO D'UNE FEMME

SUR LA MORT DE SON MARI, VACHER

La plage fut cause de sa mort,
Là où demeurent les corneilles !
Oh ! cruel, oh ! triste sort
Pour François le vacher !
La pauvre, comment ferai-je
A vivre seule dans ces maquis ?

Je veux arracher les fourches
Du pieu à sept branches,
Afin qu'on n'y attache plus ni sac,
Ni capuchon, ni manteau ;
Je veux couper la queue
De Cimoscu et de Falconi [2].

Di! di! dih [5]! par me sò lutti:
Fàti un grìdu universàli,
Che ci ghiunga moltu mondu [6],
Un n'è stàtu pocu mali.
Mortu è u càpu di a famiglia:
Oh! la mé sorti fatàli!

(*Intarratu lu mortu, a donna volta a la capanna e riconta a la famidda é a li vicini l'intarramentu*).

Quandu lu posinu in bàra,
E u cullòni a li Prunélli,
Piansinu par doglia amàra
Li pecuri cu l'agnélli;
E l'egghj da lu sarcònu [7]
Bé! bé! bé!, farcìanu anch'élli.

Ripostu in Santa Marìa
In n'a jesia parocchiàli,
Lu Piuvànu, anima mìa!
Cùmu càpi principàli,
Cantaja cu l'altri préta
Li cosi di li missàli.

Finite li funzìoni
Tutti pronti ad ubbidìni

Hélas ! hélas ! pour moi il n'est plus que deuil;
Jetez tous un grand cri
Afin que les gens arrivent,
Car ce n'est pas un petit malheur ;
C'est le chef de la famille qui est mort ;
Oh sort, malheureux et fatal !

(Dès que le mort fut enseveli, la veuve retourne à sa cabane et décrit à sa famille et à ses voisins les funérailles et l'enterrement.)

Lorsqu'on le mit dans le cercueil
Et qu'on le monta à Prunelli,
Une douleur amère fit pleurer
Les brebis et les agneaux,
Et les chevreaux, de leur parc,
Faisaient aussi bée ! bée ! bée !

Dès qu'on l'eût déposé à Sainte Marie,
Dans l'église paroissiale,
Le Piévan, ô mon âme !
Comme chef principal,
Chanta avec les autres prêtres
Les choses du missel.

Les funérailles terminées,
Chacun étant prêt à obéir,

Una fòlla di parsòni
Incominciòni a scuprìni
Alzandu sopra una tèghia
Par vulellu seppellìni.

La corcia, da me pinsàja :
« Chi ne farànu avà d'éllu ! »
Dentru l'arca mi pinsàja
Ci fusse qualchi purtéllu :
Ma vidi che lu lampòni
Ind'un tufunàcciu niéllu.



NOTES

1. Les corneilles demeurent généralement dans les lieux bas, dans les plages ou règne la *malaria*, le mauvais air; ce fut donc la *malaria* qui tua le vacher, lequel était tenu d'habiter la plage où il y avait des pâturages pour ses bêtes.

2. On voit souvent à la porte des cabanes un grand pieu à plusieurs branches, sorte d'arbre auquel les bergers suspendent le chaudron, le pelone, le zanu et cent autres objets qui ne trouvent pas de place dans la hutte de ces malheureux.

3. *Zanu.* — Sac fait avec la peau d'un mouton,

Une foule de personnes
Commencèrent à découvrir (la fosse)
En soulevant une dalle,
Pour l'ensevelir.

Malheureux ! je me disais :
« Que feront-ils de lui maintenant? »
Et je pensais que dans le tombeau
Il y avait une petite lucarne...
Mais je vis qu'on le jeta
Dans un trou noir et affreux.



d'une chèvre ou d'un veau. Lorsque le *zanu* est de mouton ou de chèvre il est tanné, dans l'autre cas on lui laisse son poil. Les bergers et les mendiants le portent suspendu à l'épaule.

4. *A Cimosco ed a Falcone :* Ses chiens qui le défendirent mal contre la mort; aussi la veuve, en signe de mécontentement, veut leur couper la queue.

5. C'est une espèce de sanglot qui échappe aux Vocératrices quand elles improvisent leurs lamentations. Ce *dih*, *dih, dih!* ou *ti, ti, ti* ne serait-il pas la racine de *titiare,* se lamenter, en dialecte sarde?

6. A ce moment de sa triste lamentation, la veuve infortunée, voyant son mari mort, et la solitude qui l'entoure, engage les quelques personnes présentes à pousser de grands cris, autant pour pleurer le défunt que pour avertir les hameaux éloignés qu'un des leurs n'est plus et qu'il faut l'ensevelir.

Ce passage a besoin de quelques éclaircissements. La plupart des pâtres de la Corse, surtout ceux qui émigrent en été, vivent isolés dans les montagnes par groupes de deux ou trois cabanes. Comment faire, alors, quand une personne vient à mourir? On sonne du cor ou l'on crie, soit de la hutte même du défunt, soit du sommet d'un rocher. Un berger comprend ; vite il annonce à ses voisins la triste nouvelle, et de proche en proche tout le monde est averti. Cela suffit. Le lendemain, trente, cinquante, cent personnes seront au rendez-vous : car, c'est une triste réciprocité que tous ces montagnards se doivent.

C'est aussi autant par nécessité que pour soulager l'âme du mort que la famille du défunt sert le repas funèbre ou *magnarìa* à tous les visiteurs.

Un mot sur cette vieille coutume. Et attendant l'arrivée des bergers, la plus grande activité règne dans le hameau. Les femmes préparent le pain, les hommes égorgent les chèvres ou les moutons qu'ils pensent être nécessaires; partout, sur la place ou dans l'âtre de la cabane en deuil, on

allume des feux sur lesquels des chaudrons et des marmites remplis de viande bouillonnent bruyamment.

On travaille ainsi toute la nuit, de sorte que le lendemain tout est prêt et le monde peut arriver.

Et la vaisselle? dira-t-on, où prendra-t-on la vaisselle pour tant de gens? Qu'on n'en soit pas en peine. Ceux qui viennent apportent avec eux leur écuelle, une cuiller, une fourchette — le tout en bois — quant au couteau ils en ont toujours un dans la poche.

Du plus loin que le visiteur aperçoit la fumée qui s'échappe de la cabane du mort, il commence à pousser des cris épouvantables, s'avance, appelle le défunt par son nom, s'arrache les cheveux et se frappe la poitrine. Chaque berger arrivant alors d'un point différent toute la montagne retentit de gémissements. Enfin ils approchent, ils arrivent, ils sont en présence du défunt vêtu comme à son ordinaire. Les cris recommencent de plus belle, toujours plus forts, on l'embrasse, on le plaint, on le pleure, puis..... le ton baisse, chacun fait le tour du cadavre et peu à peu se dirige vers le chaudron ou la marmite qui lui convient. La soupe est trempée, la viande est au bout des fourchettes, on mange et l'on pleure à la fois.

C'est alors un étrange spectacle, et l'on rirait de bon cœur si la Vocératrice ne chantait encore son hymne funèbre que seuls écoutent les parents.

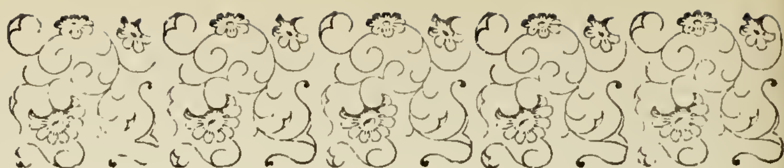
Cependant, ceux qui sont arrivés les premiers, qui ont eu la soupe la plus grasse et le morceau le plus gros, sont allés sur le bord du torrent préparer le brancard. C'est une espèce de litière formée de branchages sur laquelle on mettra le défunt.

Le soleil est haut dans les airs, le temps s'avance rapidement; quatre hommes chargent sur leurs épaules le lugubre fardeau et l'on part laissant une misérable cabane ouverte et vide, où seuls des chiens sont occupés à se disputer quelques os.

7. Les chevreaux de l'étable *(sarconu)* du grec *sarx*, chair; on peut aussi faire venir *egghj* (chevreaux) de *eghes*, chèvres.







X

VÒCERU D'UNA PARUCCHIANA

IN MORTI DI LU PIUVANU [1] SANTUCCI DI PIETRICAGGIU D'ALESANI

Quandu n'intési la nóva
A la Ferréra d'Orèzza,
Mi sentï pugné lu córé
Da un 'acùta e crùda frèzza :
Quàsi ch'éo nun venni menu
Di dulóre e ténérèzza.

O suréllé, or nun sentìté
La nutìzia óghié chi córe ?
Dicénu : E mórtu Santùcci ;
Omnu di tantu valóre !



X

VOCERO D'UNE PAROISSIENNE

SUR LA MORT DE L'ABBÉ SANTUCCI DE PIETRICAGGIU D'ALESANI

Quand j'en entendis la nouvelle
J'étais à l'usine d'Orezza;
Je me sentis percer le cœur
Par une flèche aiguë et cruelle:
Je fus sur le point de m'évanouir
De douleur et de tristesse.

Mes sœurs, n'entendez-vous donc pas
La nouvelle qui court aujourd'hui ?
On dit : Santucci est mort ;
Un homme d'une si grande valeur!

No, Santùcci nun è mórtu,
Eu m'ingànnu é facciu erróre :
Nun s'è piattàta la lùna,
Nun s'è scuràtu lu sóle ;
Le stelle in lu só viàghiu
Hanu tutte u só culóre !

O lu mió duttòr di lègge,
Duttóre di medicìna
Duttóre per pòver 'uómi
Senza mài piglià quattrìna!
Qual'è chi nun pienghiérà
Ochie tamanta ruìna ?

O duttóri, éu dicu a bói
Ch'imbarcàte li dinàri,
Perchè quì nun li lasciàte
E nun fàte i vostri affàri ?
Tantu più ghiunghie la Mórte
E noi simu tutti pàri.

Or pienghìmu la só mórté,
E pienghìmu u nostru màle :
Istamàne in Alesàni
Vècu più d'un funeràle [2] !
Ch' un duttóre cùme questu
Nun ci arrìva per avàle.

Mais non, Santucci n'est pas mort,
Je me trompe et fais erreur ;
La lune ne s'est point cachée,
Le soleil ne s'est point obscurci,
Et les étoiles, dans leur cours,
Ont toujours la même splendeur.

Il était docteur en droit
Et docteur en médecine,
Médecin des pauvres gens,
Sans jamais demander une obole !
Qui donc ne pleurera pas
Une si grande ruine !

Docteurs, c'est à vous à qui je parle ;
Vous vous embarquez avec votre argent
(Pour aller étudier au loin) ;
Pourquoi ne pas le laisser ici
Et faire vos affaires ?
Car, voyez-vous, la Mort arrive
Et alors nous sommes tous égaux.

Mais pleurons sa mort
Et pleurons notre malheur.
Ce matin, à Alesani,
Je prévois bien des funérailles ;
Un médecin de cette valeur,
Ne nous viendra pas de si tôt !

Ci darànnu un pritaréllu
Chi sarà scortu e villànu,
E la càsa di Messéré
Guardérèmu da luntànu :
Ciò che nói dàvamu ad èllu
Ci turnàva a cascà in mànu.

O quàntu chi ci s'indàva
Quàntu chì ci cumparìa
La dumènica all' altàré
Ch'u Vangélu ci spunìa !
Lu sapéva tuttu a menté
Cum 'éo sò l'Avé Marìa!

Quanti mai ci n'è arrivàtu
Da vicìnu e da luntànu
Tutti a dimandàré informi
Qui da bói, signór Piuvànu !
Ma riposta nun li dàte
E scuntenti si ne vànu [3].

O quantu pó pienghie Orèzza
Cu la piévé d'Alesani,
Perchè mortu esté Santùcci
Fatàtu cu lé so' màni !
Qual è chi lé sanérà
L'ossé di li cristiàni ?

On nous donnera un mauvais prêtre,
Grossier et vilain,
Et la maison de Messéré
Nous regarderons de loin...
Ce que nous lui donnions
Nous revenait toujours dans les mains!

Oh! qu'il avait bonne mine!
Et qu'il paraissait beau,
Le dimanche, à l'autel,
En nous expliquant l'Évangile!
Il le savait tout entier par cœur
Comme je sais l'*Ave Maria*.

Que de monde il est arrivé,
De près et de loin,
Vous demander des consultations,
Monsieur le Curé!
Mais vous ne leur répondez pas
Et ils s'en vont mécontents.

Oh! combien peuvent pleurer Orrezza
Et la piève d'Alesani!
Santucci est mort;
Ses mains étaient bénies!
Qui donc guérira les os
Des pauvres malheureux?

Quanti mai ci ne vénìa
Tutti cu l'ossé scasàte!
U Piuvànu le accunciàva
Cu le sò mané fatàte.
Or pudìmu pienghié a béru
Chi stamàné sò ligàte.

Un sentìte le campàné
Cume sònanu a piétà?
Par'che l'aghiénu capìta
La nostra nécéssità :
Par'che bògliami fa próva
Di fallu risuscità.

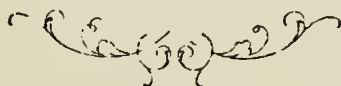
Stamàne in la nostra chiésa
E scavàtu u pavimentu...
Qual è chi m'assistérà
'Ndù mé ùltimu mómentu?
Chi nell' òra d'a miò mórté
Eu cridïa d'avéllu accantu!



Combien il en arrivait
Avec les os disloqués !
Le curé les guérissait
Avec ses mains bénies.
Nous pouvons bien pleurer aujourd'hui
Car elles sont liées !

N'entendez-vous pas les cloches
Comme elles sonnent tristement ?
Elles paraissent avoir compris
Notre malheur,
Et semblent vouloir essayer
De le rappeler à la vie.

Ce matin, dans notre église,
On a creusé la fosse...
Malheureuse ! qui donc m'assistera
Dans mes derniers moments ?
Car à l'heure de ma mort
J'espérais l'avoir à mon chevet !



NOTES

1. Avant la conquête de la Corse, ce que nous appelons aujourd'hui canton s'appelait *piève;* le prêtre qui était au chef-lieu se nommait *pièvano*. Quelques-uns croient encore aujourd'hui que le titre de *piévan* est plus élevé que celui du curé.

2. Santucci n'étant plus pour soigner les pauvres gens, la Vocératrice prévoit que bien des malheureux mourront qui auraient pu être guéris par le bon abbé,

Cu le so mani fatàte.

3. Comme on pourra le voir dans la présente collection, cette idée que les visiteurs s'en vont mécontents à cause du silence du mort se trouve dans un grand nombre de complaintes.

Dans un autre Vocéro, notamment, un *homme* s'écrie :

Ne simu partiti tutti
Istamane da luntanu ;
Su! levatevi di vita
E tuccateci la manu :
Che l'amici e li parenti
Tutti sconsolati stanu.

Se voi non fate cusì
Ci ne andaremmu scuntenti

Ci simu purtati tutti
Qui l'amici e li parenti.
Diteci qualche parola
Chi no' restimu cuntenti !...

Ce matin nous sommes tous partis de loin; debout ! levez-vous donc et touchez-nous la main, car les amis et les parents sont désolés.

Si vous ne faites pas ainsi nous partirons mécontents; les amis et les parents sont ici, dites-leur quelque parole afin qu'ils soient heureux !





XI

VÓCÈRU D'UNA MAMMA

SUPRA LU CORPU DI LU SÓ ÙNICU FIDDÓLU

Dumàttìna este le jornu
Di la Vergine Marìa,
Quandu ella muntó a lu célu
Cull' anghiuli in cumpagnìa;
Ah! dumàne ìn Paradìsu
Quanta ci sarà allegrìa!

In ghiornu tantu sulènne
In un dì di tanta festa,
Quandu célu e terra ride,
Sóla eo qui dolente e mesta
Restu a pienghie e a suspirà,
Perchè or nùlla più mi resta.



XI

VOCERO D'UNE MÈRE

SUR LE CORPS DE SON FILS UNIQUE

Demain c'est le jour
Dédié à la sainte Vierge,
Lorsqu'elle monta au ciel
En compagnie des anges.
Hélas ! demain dans le Paradis
Combien sera grande l'allégresse !

Dans un jour aussi solennel,
Dans un jour d'une aussi grande fête,
Lorsque tout sourit dans le ciel et sur la terre,
Moi, souffrante et triste,
Je reste ici à pleurer et à soupirer
Car maintenant il ne me reste plus rien !

Avia un ùnicu figliólu
Cunfortu di li mió affànni,
Ristòru di le miò pène,
Ripàru di li miò dànni
Ma la Mòrte mi lu tóglie
Nell' étà' di dódeci 'ànni!...

Dunque eo resteràchiu quì
Senza te, miò dolce bràmma?
Ma giacchè tu ti ne vài
Dùve u Signóre ti chiàmma,
Perchè per accumpagnàrti
Ello un chiàma ancu a tó màmma?

Ah! Mòrte tantu crudéle,
Cusì barbàra e ritrósa;
Cu la tò falce fatàle
Hai recìsu la miò rósa,..
Quandu appuntu ella apparìa
Mezzu aperta e mezzu ascòsa!

Dici una donna.

Asciugàte u vostru piantu,
Calmàte u vostru dulòre,
Di a Vergine a la curòna
Ci mancàva un bellu fióre,

J'avais un fils unique
Qui soulageait mes chagrins,
Qui était l'oubli de mes peines
Et le réparateur de mes maux;
Mais la Mort me l'a ravi
A l'âge de douze ans!

Je resterai donc ici
Sans toi, ô mon doux désir!
Mais puisque tu t'en vas
Où le Seigneur t'appelle,
Pourquoi ne réclame-t-il pas aussi
Ta mère pour t'accompagner?

Hélas! ô Mort cruelle,
Si barbare et si obstinée!
Tu as coupé ma rose
Avec ta faucille fatale,
Lorsque juste on la voyait
Au moment de s'épanouir!

Une femme l'interrompt.

Essuyez vos larmes
Et calmez votre douleur :
A la couronne de la Vierge
Il manquait une fleur

E un anghiulu quì ha inviàtu
A pigliarlu lu Signôre.

Ellu è omài in un giardìnu
Dùve nun c'è sicchità ;
Culà starà sempre verde
Per tùtta l'eternità,
E li sò più gràti ódòri
Dapertùttu sperghierà.

Ripidda la mamma.

S'èllu è dunque in un giardìnu,
Fra le giòje ed i cuntenti,
Ed éo devu restà quì
Frà le angóscie ed i turmenti!
Lu Signòre ascolti almènu
Li miò vóti e i miò lamenti !

Mi perdòni i miò peccàti,
Ellu ch'è bonu e piétósu!
Poi gli piacqua di levarmi
Di stu mondu duluròsu,
E ch'éo vèda mi concèda
Lu miò fiòre preziòsu.

Et le Seigneur a envoyé un ange
La cueillir en cette demeure.

Il est maintenant dans un jardin
Où il n'y a jamais de sécheresse.
Là il restera toujours verdoyant
Pendant toute l'éternité,
Et il répandra de tous côtés
Ses plus suaves parfums.

La mère reprend :

Mais s'il est au Paradis,
Dans les joies et les contentements,
Dois-je rester seule ici
Dans les angoisses et les tourments?
Que le Seigneur écoute au moins
Mes vœux et mes plaintes.

Que Dieu me pardonne mes péchés,
Lui qui est si bon et si miséricordieux!
Puis, qu'il lui plaise de m'enlever
De ce monde douloureux
Et qu'il me permette encore d'admirer
Ma fleur précieuse!...



XII

IN MORTI DI GHIUVANNI F...

DI VESCUVATU

VÓCÉRU DI SANTIA, LA SÓ DONNA

Eo sò un acéllu di voscù:
Portu una gattìva nóva [1].
Prestu faláte disòttu [2],
Apparicchiàte la tóla.

Apparicchiàta è la tóla
Cun cinque centu purtàte:
Ghiuvànni vi prega tùtti
Disôttu se voi falàte.

Tàvula di tantu gustu
E di tanta cuntentèzza [3]!



XII

SUR LA MORT DE JEAN F...

DE VESCOVATO

VOCERO DE SANTIA, SA FEMME

Je suis un oiseau des bois :
J'apporte une triste nouvelle.
Vite, descendez en bas
Et mettez la table.

Voilà la table mise
Pour cinq cents couverts :
Jean vous invite tous
Si vous voulez descendre.

Repas si plein de goût
Et si joyeux !

O Ghiuvà, perchè la fèci
Di dammi tant' amarèzza?
M'hai tiràtu a mèzu còre,
E passàtu c'una frèzza.

Cullèmucine disòpra,
Questa è sàla di frestéri;
O Ghiuvà, tu la saï pùre
Chi nun ci stàvamu guèri.
Stamàne a la to famìglia
Quantu l'accrèsci penséri!

Qual' è chi t'ha cunsigliàtu,
Ghiuvà, chi nùlla nun dici?
Mi vógliu strappà lu córe,
Eo, cun tùtte le radìci.
Perchè m'hài da fa passà
Li jorni cusì infelìci?

Eccuti lu diamante,
Quèllu chi m'hai postu in dìtu;
Nun la saï ch' éo sò a tó mòglie,
E tu sì lu miò marìtu?...
Si statu come la nebbia
Chi per aria si smarìtu!...

Si tu un bóli stà a paèsi,

O Jean, pourquoi
M'abreuves-tu d'amertume!
Tu m'as frappé au milieu du cœur,
Il est percé d'une flèche.

Montons en haut,
Celle-ci est la salle des étrangers.
O Jean! tu le sais pourtant,
Nous n'y restions guère!
Ce matin, que de soucis
Tu laisses à ta famille!

Qui donc t'a si mal conseillé?
Jean, tu ne parles plus?
Je veux m'arracher le cœur,
Moi, avec toutes ses racines!
Pourquoi me faire passer
Des jours si malheureux?

Voici le diamant, (l'anneau du mariage).
Celui que tu m'as mis au doigt :
Ne sais-tu plus que je suis ta femme
Et que tu es mon mari?...
Pareil à un léger nuage
Tu as disparu dans les airs!

Si tu ne veux pas demeurer au village

Ti mandaràghiu in Bastìa ;
E culà ti ne starài
Cu la to Nunzia Marìa :
Forse nun ti piàce più,
Ghiùva, la miò cumpagnìa ?

Dùve sì la miò Lillìna,
E lu miò Carlu Félìce [4] ?
Mi vogliu strappà lu córe,
Eo, cun tùtte le ràdice...
Ch'ella sìa la verità
Quèllu chi la jente dìce [5] ?

Una donna dila Venzulasca interloquisci.

Permitètici, ô Signora,
Quì di prenda u sciò Ghiuvànni.
Quèlli di lu Viscuvàtu
L'hànu gòsu per tant 'anni !
Stamàne alla Venzulàsca
Lù vulemmu traspurtàni.

Santia rispondi.

Eo crédu ch'a cumùne
Nun gli lu permettérà.

Je t'enverrai à Bastia ;
Là tu resteras
Avec ta chère Nunzia-Maria ;
Ne te plaît-elle donc plus,
Jean, ma compagnie !

Où es-tu, ma Lillina,
Et toi mon Carlu-Félice?...
Je veux m'arracher le cœur,
Moi, avec toutes ses racines.
Est-ce bien la vérité
Ce que disent les gens?

Une femme de la Venzolesca interrompant :

Permettez-nous, madame,
D'emmener monsieur Jean ;
Ceux de Vescovato
En ont joui bien des années.
Ce matin, c'est à Venzolasca
Que nous voulons le conduire.

Santia répond :

Je crois que la commune
Ne le permettra pas.

Ripiglia.

Or nun vèdi e cumpagnìe
Ghiùnte quì da tre paèsi?
O Ghiuvà, sài chi per te
Or ci sò li làcci tèsi?

Signòri Venzulaschèsi [6],
Voi l'avète superàta
Di pigliàbi u miò Ghiuvànni,
E lasciàmmi abbandunàta.

U mèsaru u m'ógliu caccià
M'ògliu pòne le faldette [7];
E pò mi ne vógliu andà
Cùme tutte le puarette!



NOTES

1. La veuve infortunée se compare ici à un oiseau de mauvais augure, à la chouette, au hibou, qui, d'après les croyances populaires, ne font entendre leur chant triste et monotone que pour annoncer des jours de larmes et de deuil.

Elle reprend :

Ne vois-tu pas les confréries
Arrivées ici de trois villages ?
O Jean ! pour toi
Les filets sont tendus.

Messieurs de la Venzolasca,
Vous avez vaincu ;
Vous m'enlevez mon cher Jean
Et me laissez abandonnée...

Je veux déposer mon tulle
Et mettre les *faldette ;*
Malheureuse ! je veux m'en aller
Ainsi que les pauvres femmes !...



2. *Disottu*, l'étage inférieur, l'étage de la maison réservé aux grandes réceptions.

3. *Cuntintezza.* Autrefois les dîners servis dans cette salle étaient toujours animés et fort joyeux ; aujourd'hui que le maître est mort, c'est le repas funèbre que l'on y prend. *Cuntintezza* est donc employé par ironie et marque bien mieux la douleur que tout autre mot.

4. Noms des deux enfants que laisse le défunt. C'était la consolation de la pauvre veuve, mais en pensant qu'ils n'ont plus de père, le désespoir lui arrache ce cri de l'âme : Je veux m'arracher le cœur, moi, avec toutes ses racines!

5. Il y a dans ces deux vers une forte ellipse. Santia doute encore que son mari soit mort; cependant tout le monde le dit, et elle se fait à elle-même cette demande :

Est-ce bien la vérité
Ce que disent les gens?

Il faut remarquer que ce doute est presque naturel : tant qu'on a le cadavre sous les yeux, on ne croit pas encore au fatal malheur; ce n'est qu'après plusieurs jours, quand on cherche, qu'on appelle, qu'on attend inutilement la personne aimée, que l'on perd tout espoir.

6. *Venzolasca* et *Vescovato*, deux communes de l'arrondissement de Bastia, enterraient leurs morts dans un couvent qu'elles avaient en commun, mais qui était situé sur le territoire du premier de ces villages. C'était donc à Venzolasca que s'en allait le mort, et la femme qui interrompit le Vocéro avait raison de dire :

Permettez-nous, *signora*,
D'emmener Monsieur Jean,
Ceux de Vescovato
En ont joui bien des années,

Ce matin, c'est à Venzolasca
Que nous voulons le conduire.

7. *Faldette.* Le mort qui fut pleuré par sa femme, dans les termes que l'on vient de lire, était d'une bonne famille et jouissait d'une certaine aisance. Dans ces conditions, Santia portait le *Mesero.*

Le *Mesero* était un voile en dentelle que les femmes de condition mettaient pour aller à la messe et dans les occasions où elles avaient à paraître. Ce voile, blanc ou noir, d'une hauteur de 60 à 70 centimètres, couvrait la tête, le cou et une partie des épaules.

Les femmes pauvres ne portaient point de *Mesero* sur la tête : un simple mouchoir, voilà leur ornement. Seulement, quand elles étaient veuves, plus de distinction; riches ou pauvres portaient les *Faldette.*

Les *Faldette* consistaient en une immense jupe de soie noire que l'on attachait à la ceinture et dont la partie postérieure était relevée par dessus la tête et rabattue sur la figure. Rien de plus lugubre que les *faldette*... C'était pour ce triste ornement de la femme sans tête, de la *capimozza*, que Santia allait changer le *Mesero* de la femme heureuse... Une fois veuve, la femme était tenue d'aller aux enterrements, soit dans son village, soit dans les villages environnants. Dans ce dernier cas, toutes les veuves se réunissaient, mar-

chant à la file, la plus grave en tête; arrivées à la porte de la maison du mort, ou même sur la place, elles élevaient toutes la voix, poussant des cris déchirants et appelant le mort par son nom; puis l'une d'elles — la plus proche parente ou la meilleure vocératrice — s'approchait du lit funèbre et entonnait son chant mortuaire.

Les *Faldette* tendent à disparaître; bien qu'on les conserve encore dans les montagnes, le temps n'est pas bien éloigné où elles passeront à l'état de souvenir.

Est-ce un bien? est-ce un mal? je ne saurais me prononcer; le fait est que celui qui n'a pas vu dix ou douze veuves couvertes de leurs *faldette*, marchant à la file, gravement et en silence, ne peut se faire une idée de l'impression produite par cette funèbre procession.

En outre, le sentiment de tristesse que les *faldette* gravaient dans l'âme de la femme veuve était si profond, qu'il était extrêmement rare que l'une d'elles songeât à se remarier. Pour le même motif, personne n'aurait osé insulter à sa douleur — même après dix ans de veuvage, — en lui adressant un mot inconvenant : elle était sacrée. A la mort de son mari elle mourait à la joie, elle était *finie;* la douleur et les larmes étaient son partage, et si le sourire apparaissait quelquefois sur ses lèvres, ce n'était qu'à la vue de ses enfants.

Aujourd'hui ce n'est plus cela; en perdant son mari, la femme Corse ne perd pas tout espoir;

elle reste toujours femme. Elle prend bien des vêtements de deuil et met un voile noir sur sa tête, mais elle se garde bien de cacher ses beaux yeux..... Aussi, à la première occasion favorable, la veuve actuelle ne manque pas d'accrocher au premier buisson du chemin ce voile qui lui pèse :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole,
Le temps ramène les plaisirs...





XIII

UNA VIDUA PIEGNI U SÓ MARITU

ATTORR'A LI SÓ TINTI FIDDÓLI

Qual è stàta, lu miò bèni,
La vostra risuluziòni ?
Parchi strappà li catèni
Di tanta fid' uniòni,
E lascià vostri figliòli
Cu la màmma a li buccòni?

Eranu li vòstri bràcci
La nòstra sóla spiranza;
A vó' sólu per campàcci
Ci dédi la Providanza ;
Avà pói chi séti mortu
Perdut 'èni ùgni spéranza



XIII

UNE VEUVE PLEURE SON MARI

ENTOURÉE DE SES MALHEUREUX ENFANTS

Quelle a été, cher bien,
Votre résolution ?
Pourquoi rompre les chaînes
D'une si fidèle union
Et laisser vos enfants
Et leur mère à la mendicité ?

Vos bras étaient
Notre unique espérance ;
La Providence vous envoya
Pour nous soutenir ;
Et maintenant que vous êtes mort
Tout espoir est perdu.

Quandu vinarà l'istàti,
Di la biàda la staghiòni,
Ci n'andarèmu a li spìchi
Per Cardànu e per Ucciòni
Cusì fàcinu li dònni
Chi perdinu li patròni.

Quandu vinarà sittembre
Pigliarèmu la Tavàgna
Ci camparèmu a fascióli
Rudarèmu la castàgna
Sempri sarèmo a li tòzzi [1]
Per paési e per campàgna.

Si nun è la bòna jenti [2]?...
(Eu nun lo possu dì !)
O li miò cari figlióli
Per nói bisogn'a murì...
Pignìti lu vostru babu !...



Quand viendra l'été,
C'est la saison des blés,
Nous irons glaner les épis
Par Cardanu et par Uccioni ;
C'est ainsi que font les femmes
Qui perdent leur mari.

Quand viendra septembre
Nous entrerons dans la Tavagna,
Nous régalant de haricots
Et grignotant des châtaignes :
Toujours nous mendierons
Dans les villages et par la campagne.

Mais sans les gens charitables...
(C'est affreux, je ne puis le dire !)
Mes chers fils. ...
Il nous faudra mourir,
Ah ! pleurez votre père !...



NOTES

1. *Pa li tozzi.* — Par les rochers et les lieux abrupts, sauvages, là où personne ne s'avise d'aller chercher des châtaignes.

2. *Bona jenti,* les bonnes gens. Quelquefois cette expression est employée comme ironie : alors elle signifie les méchants.







XIV

VÒCÉRU DI MATALENA

SURÉDDA DI FRANCESCA

CANTAT'A PRUNU DIVANTI A MORTA [1]

Nun ti ne icordi, o Cècca [2],
Quandu in tempu de missiòne
Ti mandàïamu a chiamà
A u cunventu a Sant' Antòne,
Per bédé la to famìglia,
E sfugàtti lu tò còre ?

Vidi una tò païsàna,
E mi mìssi a dumandà :
Avaresti vistu a Cècca
S'ella colla per avà ?



XIV

VOCERO DE MADELEINE

SŒUR DE FRANÇOISE

CHANTÉ A PRUNO, DEVANT LA MORTE

Ne t'en souvient-il plus, ô Françoise,
Lorsqu'au temps de la mission
Nous te fîmes appeler
Au couvent de Saint-Antoine,
Afin de voir ta famille
Et soulager ton cœur ?

Je vis une femme de ton village
Et je me mis à lui demander :
« Auriez-vous vu Françoise?
Tardera-t-elle à monter ? »

Allor èlla mi rispòse :
« Un vurrà lu so marìtu
Ch'ella colli a Sant' Antòne,
Perchè un'ha bellu vestìtu. »

Or quand'éo 'ntesi cusì,
Mi sintï crépà lo córe,
E falàï sempre pienghiendu
A Penta da Sant' Antòne;
Dissi : « E figlióle di vàpu
Bràman' ancu lu culóre [3] ! »

O cugnàtu Jan-Filì,
Avéte trattàtu màli :
Ci avéte mandàtu a dì
A lu son di le campàne [4] ;
Un n'avïa che sta surélla :
Che un l'avìate da fàne [5].

— Or scusàte ; lu marìtu
V'avarïa mandàtu a dì ;
Ma signòra, ellu cridïa
Ch'un vuleste cullà quì.

— Era forse qualchi Turca
Benùta da Barbarìa [6],
Che pé a miò surélla Cècca

Alors elle me répondit :
« Son mari ne voudra pas
La laisser monter à Saint-Antoine,
Parce qu'elle n'a pas de robe convenable. »

Or, quand j'entendis cela,
Je me sentis crever le cœur ;
Et toujours en pleurant,
De Saint-Antoine je descendis à Penta,
En me disant : « Les filles de mon père,
En sont à désirer un peu d'indienne ! »

Mon beau-frère Jean-Félix,
Vous avez mal agi :
Vous nous avez avertis
Au son des cloches ;
Je n'avais que cette sœur,
Et cela vous ne deviez pas le faire !

— Or, excusez ; le mari
Vous aurait bien fait prévenir,
Mais, madame, il croyait
Que vous ne voulussiez pas monter ici.

— Étais-je donc quelque Turque
Venue de Barbarie,
Que pour ma sœur Françoise

Eo cullàta un ci sérìa?
L'avérìa vulùta vède
Eo 'n du la so malatìa!

Parlendu a la morta

La famiglia di Trinchèttu [7]
T'ha trattàtu cun ingànnu;
E perfìnu m'hànnu dèttu
Che tu purtàvi lu pànnu [8]!

— Eo la sò, la miò Signòra,
Vi lagnàte d'u marìtu;
Ma indèh! pànnu indòssu a Cècca
Nun ci n'è andàtu mai dìtu!

— E ancu m'è stàtu dèttu [9]
Da una to' païsàna
Chi purtàvi lu capàgnu
E ch'andàvi a la funtàna [10].

Eo nun àchiu maï cridùtu
Di truvàtti le fallètte [11]:
Mi vóglio cavà una róta
E indóssu a t'ógliu mètte!
Perchè quì a lu miò cumandu
Criderìa d'avènne sètte.

J'eusse refusé de monter ?
J'aurais voulu la voir,
Moi, pendant qu'elle était malade!

S'adressant à la morte.

La famille de Trinchettu,
T'avait menti ;
On a été jusqu'à me dire
Que tu portais du *pannu !*

— Je le sais bien, ma chère dame,
Vous vous plaignez du mari ;
Mais jamais de *pannu* sur Françoise
Il n'en a été mis un doigt !

— Même, il m'a été dit,
Par une femme de ton pays,
Que tu portais le *capagnu*
Et que tu allais à la fontaine!

Je n'aurais jamais cru
De te voir porter les *fallette!*
Je veux m'ôter une jupe
Et te la donner,
Car, à mon service,
Je pense en avoir sept!

Or duv'è lu tó damàscu,
E duv'è lu to' villùtu?
Chi n'ha fàttu u tò marìtu?
L'ha impignàtu, o l'ha vindùtu?
Mancu in quest' occasiòne
Addessu ti s'è vidùtu [12]!

— Lu damàscu un n'è vindùtu.
E nun è mancu impignàtu;
Perchè pe' le so figliòle
Nu la càscia este allucàtu.

— Dùve sò li to scufiòtti
Dùve sò li cappellìni?
Questu è l'onòre che fàci
Alla càsa, Albertìni?

Or la cavìglia i Brandìnchi
La vindïanu a bon mercàtu
Perchè trenta palmì addóssu,
O Cècca, ti n'ha buscàtu!

Fidichiàtu àchiu la stràda,
Cuntenplàtu àchiu la vìa:
Un ci vècu affaccà in lócu
Cummar Anghiula-Marìa
Chi se c'éra ella stamàne

Mais, où donc est ton damas?
Où est ton velours?
Qu'en a fait ton mari?
L'a-t-il engagé ou vendu?
Parce que même en cette occasion
Je n'en vois point sur toi!

— Le damas n'est point vendu
Il n'est pas même engagé.
Il est réservé pour ses filles,
Et plié dans un bahut.

— Où sont tes coiffes,
Où sont tes chapeaux?
Est-ce là, l'honneur que tu fais
A la famille, Albertini?

Or, cette futaine, les Brandinchi
Ont *dû* te la vendre à mon marché
Parce que trente pans, sur le dos,
On t'en a mis, ô ma Françoise!

J'ai regardé le chemin,
Et j'ai exploré la route;
Nulle part je ne vois paraître
Ma commère Ange-Marie.
Si elle était ici ce matin

Questu descu l'affiurìa!

A lu paése di Prùnu
Eo nun c'éra stàta mài
Eranu qu'è li paèsi
Chi parïanu citài?
Un c'è che càse di pastòri,
Qui non ci s'allògia mài!

Or sò questi ii salòtti?
Or sò què' li curidòri?
O Cècca, la miò surélla,
Sonu càse di pastòri!...

A lu paése di Prùnu
Tu nun ci haï avùtu sorte;
Ma chi t'ha purtàtu quì
Possa fà la màla mórte [13]!

— Ora dìtemi, signòra,
Ch'eo nun àchia a trasgredì,
Un si chiàma Maddalè
La surèlla ch'este quì?

— Nun avète fattu erròre
Nun pudète trasgredì:
Eo só di li nòmi antìchi,

Elle fleurirait ces funérailles!

Au pays de Pruno
Je n'avais jamais été.
Était-ce celui-ci le village,
Qui ressemblait à une ville!
Il n'y a que des maisons de bergers,
On ne peut y offrir l'hospitalité!

Sont-ce là les salons?
Sont-ce là les corridors?
Françoise! ô ma sœur,
Je ne vois que des cabanes!

Dans ce pays de Pruno,
Vraiment tu n'eus pas de bonheur.
Mais celui qui t'a conduite ici,
Puisse-t-il mourir de *male-mort!*

— Or, dites-moi, Madame,
Car je pourrais bien me tromper,
Ne se nomme-t-elle pas Madeleine
La sœur de celle qui est ici?

— Vous n'avez pas fait erreur,
Vous ne pouvez pas vous tromper,
Car je porte un nom antique ;

Ed é mi chiàmmanu cusì.

— Or anch'éo l'àchiu sapùta,
E ne so' ben infurmàta
Che vo' sìte dill 'antìchi,
Sìte moltu accasalàta [14];
Ma parlàte un pòcu mègliu
Giacchi vòi sìte ben nàta.

— O vìa, rizzàtevi in pédi
Alzàte l'ócchi, a mià vèlla ·
Nun bulète fàlli mòttu
A la vostr' ùnica surèlla?
Cun qualunque v'incuntràste
Nun parlàvate che d'èlla!

Or vìa, rizzàtevi in pédi;
Alzàte lu vostru càpu :
Sìmmu junte per falàbi
A truvà lu vostru vàpu!...
. . . .



Oui, je m'appelle ainsi.

— Moi aussi je le savais,
Et je suis bien informée,
Que vous êtes des anciens
Et bien riche.
Mais parlez un peu mieux
Puisque vous êtes si bien née.

— Or donc, levez-vous sur vos pieds;
Levez les yeux, ô ma belle!
Vous ne voulez pas faire un signe
A votre unique sœur?
Mais avec ceux que vous rencontriez,
Vous ne parliez que d'elle!...

Levez-vous, levez-vous sur vos pieds,
Levez la tête!
Nous sommes venus vous faire descendre
Retrouver votre père!...
. . . .



NOTES

1. Il arrive parfois que des jeunes filles de bonne famille se laissent enlever par des hommes sans position; alors elles ne peuvent plus soutenir le rang qu'elles avaient dans la maison paternelle ; c'est le cas de Cecca ou Françoise.

Depuis que malgré les avis de ses parents, elle s'était permis le coup de tête qui la perdit, ces derniers ne voulurent jamais la voir; seulement, à la longue, la sœur et la mère profitèrent d'un jour de mission pour lui donner rendez-vous au couvent de Saint-Antoine, placé à peu près à mi-chemin de Penta et de Pruno. La pauvre Françoise rougit de montrer sa misère et ne se présenta point.

C'est le regret qu'éprouve Madeleine de cette misère où sa sœur a été plongée par la faute de son ravisseur, qui lui inspire ce Vocéro, terrible d'ironie, et d'autant plus sanglant que la Vocératrice ne nomme personne et parle seulement à sa sœur couchée dans le cercueil. Chaque larme de cette infortunée est une goutte de sang qui sort de son cœur, chaque mot un coup de poignard pour Jan-Félix et sa famille.

2. Apostrophe à la défunte qui se transformera

bientôt en reproches sanglants contre le mari de la pauvre morte.

3. On appelle *colore* toute espèce de toile ou de mauvaise laine que seules portent les plus malheureuses des paysannes.

4. Les parents de Cecca n'avaient pas été avertis de sa maladie ; le glas funèbre leur apprit seul le dernier jour de leur enfant.

5. A ce reproche, une belle-sœur de la morte, sœur de Jean-Félix, répond à la Vocératrice en essayant d'excuser son frère, et le dialogue se poursuit dans des termes aigres-doux entre les deux femmes.

6. La pauvre fille n'est pas bien forte en géographie, mais qu'importe quand c'est le cœur qui parle. Du reste, en Corse, *Li turchi di Barbarìa* sont, dans la bouche des femmes, le type des gens sans cœur et sans entrailles.

7. Surnom du mari de Cecca.

8. Étoffe grossière.

9. La pleureuse continue de s'adresser à sa sœur sans s'occuper davantage de l'interruption de sa parente.

10. Ce qu'elle ne faisait pas dans la maison de son père qui était riche.

Le *capagnu* ou *capitàla* est un rond de paille ou d'herbe qui se met sur la tête quand on porte un fardeau.

11. Voir pour *faldette* ou *fallette* la note 7. p. 133 (Vocéro de Santia sur Jean de Vescovato.)

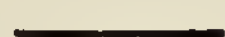
12. A sa mort, une femme est habillée comme le jour de ses noces, à moins qu'elle ne soit veuve ou d'un âge très avancé.

13. Elle éclate.

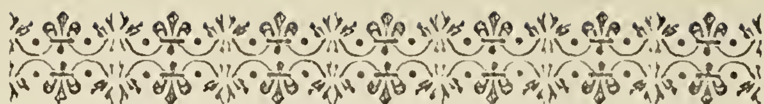
14. *Accasalàta*, de riche maison. De *casale*, patrimoine ; bien casée, bien dotée.



DEUXIÈME PARTIE



VOCERI DE MORT VIOLENTE



I

IN MORTI

DI GIAMMATTÉU E DI PASQUALI, CUCINI,

VÓCÉRU DI LA SURÉDDA DI GIAMMATTÉU.

O Mattéu di la surélla!
D'u tò sangue préziósu
N'hànu lavàtu la piàzza,
N'hànu bagnàtu lu chiósu;
Nun è più tempu di sònnu;
Nun è tempu di ripósu.

Or che tardi, o Cecc 'Antò [1]?
Ordi li trìppa e budélli
Di Ricciòttu e Mascaròne [2],
Tendili tùtt' a l'acélli!
Oh! che un nùvulu di corbi
Gli spolpi carne e nudélli!



I

SUR LA MORT

DE JEAN-MATHIEU ET DE PASCAL, COUSINS,

VOCERO DE LA SŒUR DE JEAN-MATHIEU.

O Mathieu, chéri de ta sœur!
De ton sang précieux
Ils en ont lavé la place,
Ils on ont baigné l'enclos;
Il n'est plus temps de dormir,
Il n'est plus temps de repos!

Pourquoi tardes-tu, François-Antoine ?
Arrache les tripes et les boyaux
De Ricciottu et de Mascarone,
Et jette-les aux oiseaux de proie!
Oh! puisse une nuée de corbeaux
Leur dévorer les chairs et dénuder les os!

O Dummè, lu me' cugìnu,
Armati e fànne un spavècchiu;
Chè si so spacchiàt' in piàzza [3];
Hànu dèttu chi se' bècchiu :
E a minàcce di le dònne
Nun li dànnu mancu orècchiu!

Vìa su! rìzzati, o Pasquàle;
E tu rìzzati, o Mattéu...
Ahi! so sècche le funtàne :
E finìtu lu papéu [4];
Che stamàne li nemìci
Ci hànu mèssu a u sò diséu!

O Mattéu lu me' fratéllu,
O Mattéu tu me' fasciànu,
Questu pudìa védéllu
L'an passàtu di verànu,
Che spiantònu quèllu mùro
E tagliònu a Campu-Piànu [5].

Nun pienghite più, surélle,
Fàte un cor de Faraòne [6] :
Ingrandàtemi a Carlùcciu,
Ch'ellu sgòtti a Mascaròne,
Chi tumbò prìma a Mattéu;
Poi férì Francescantòne.

O Dominique, mon cousin,
Arme-toi, et fais-en un épouvantail,
Car ils se sont vantés sur la place ;
Ils ont dit que tu étais vieux,
Et qu'aux menaces des femmes
Ils ne prêtaient seulement pas l'oreille !

Allons, debout, mon Pascal,
Et toi, debout mon Mathieu !
Ah ! les fontaines sont taries
Et les cibles sont usées.
Ce matin nos ennemis
Ont fait de nous ce qu'ils voulaient !

O Mathieu ! ô mon frère !
O Mathieu, mon faisan !
Je prévoyais ce crime
Au printemps de l'année passée,
Quand ils abattirent le mur
Et coupèrent les arbres de Campu-Pianu !

Ne pleurez plus, ô mes sœurs !
Ayez un cœur de Pharaon :
Laissez grandir mon petit Charles,
Il égorgera Mascarone,
(Mascarone) qui tua Mathieu
Et puis blessa François-Antoine.

So mùte ancu le campàne,
O Matté, lu mé fasciànu.
Vider pòssa in un spurtéllu
La cìva di lu Piuvànu [7] !
Ch'éo la stràcci cu li denti
E la pàlpi di mé mànu !

Nella càsa di lu préte
Lu diàvole ci sentu,
Pretàcciu scummunicàtu,
Càne ròdi sagramentu :
Ch'èllu si crèpi d'affànnu,
E di spàsimu e turmentu !

Cusì pàga li danàri
Che babà sempre li dàva,
Quand 'Andrèa Barba-in-Orècchie [8]
A le scóle lu mandàva ?
Li ne perdùno una parte,
L'altra poi gli li negàva.

Questi sò li scùdi bianchi,
Di babà so le pinnàte
Quèlle che per èllu scrìsse
A taulìnu le nuttàte,
Perch'avèsse questa cùra
Da sfamà le sbancalàte ?

Les cloches mêmes sont muettes
O Mathieu, mon faisan !
Puissé-je voir dans un panier
Les tripes du Piévan !
Puissé-je les déchirer de mes dents
Et les froisser de mes mains !

Dans la maison de ce prêtre
J'y entends le Diable ;
Prêtre infâme, excommunié,
Chien ronge-sacrement,
Puisses-tu crever dans les angoisses,
Les spasmes et les tourments !

C'est ainsi qu'il paie l'argent
Que mon père lui donnait toujours,
Quand André Barbe dans-l'Oreille
L'envoyait étudier aux écoles ?
Il lui en laissa une partie
Et l'autre lui fut niée.

Sont-ce là les blancs écus
De mon père ? est-ce là le prix de sa peine
Quand il écrivait
Des nuits entières à son bureau,
Pour lui procurer cette cure
Et assouvir la faim de ces impudiques affamées ?

Che t'àvïa fàttu Mattéu
O ladràcciu Mascaróne?
Hai pensàtu ch'ellu fùsse
Lu danar di Sant' Antòne,
Per campàttine la vìta,
E per fànne un bon buccòne [9]?

Un pensàte che vi pàssi
Giammattéu per Ghiacaròne [10],
Làdru contrasègna-bói [11],
Usu a fà lu compagnóne!
Omu a vendesi in galéa
Per un pàne di granòne!

O Mattéu, chi purtérà
Tùtti li to camisciòtti?
Nun éri cùme sti làdri
Che nun hànu che pillòtti,
E burïanu bède l'altri
A li so' stràcci ridòtti!

U diàvole nun fàccia
Che l'òmmu di tanta jente
Un si pìcchi ancu d'onòre
A scuntà le me' lamente;
E se bòi nun la faréte,
Nun saréte da niente!

Que t'avait donc fait Mathieu,
Grand voleur de Mascarone ?
As-tu pensé que ce fût
L'argent de Saint-Antoine
Qui t'a sauvé de la misère
Et fait savourer quelque bon morceau ?

Ne pensez pas qu'on vous passe
Jean-Mathieu pour Ghiacarone,
Méchant voleur de bœufs,
Habitué à faire l'homme de peine,
Capable de se vendre aux galères
Pour un pain de maïs !

O Mathieu, qui portera
Tes chemises à jabots !
Tu n'étais pas comme ces gueux
Qui n'ont que des loques
Et qui voudraient voir les autres
Réduits à leurs chiffons !

Le Diable voudra bien faire,
Que pour un homme de tant de parents,
Quelqu'un se pique d'honneur
Et fasse escompter mes tourments.
Et si vous ne le faites pas
Vous serez tous des rien qui vaille !

Oh s'éju avessi un figliólu!
Oh s'éju avèssi un zitéllu !
E tagliàmmi u miò grembiólu,
Fallìne un sott' abitéllu !
Perchè mai nun si scurdàsse
Lu sangue di u me' fratéllu,
E quand'èllu fùsse grande
Ne facèsse lu macéllu !

Che più tardi, o Juvan-Pé [12] ?
Cìghiti un' arma trujàna :
Bindicàte u nostru sangue,
Grólia in vìta, in morte fàma.
Di sangue sentu una sète !
Di morte sentu una brama ! !

Sviniscì, e pocu a pocu s'addurmenta, pó ripidda :

O Mattéu di la surélla,
Mi n'àchiu pigliàtu un sònnu.
Or cun te bógliu restà
Lagrimandu fin' a ghiornu :
Eo la só che stamatìna
Si ne va lu me' culombu.

Cum'è tintu lu me' córe,

Oh ! si j'avais un enfant !
Oh ! si j'avais un garçon !
Je voudrais couper mon tablier ensanglanté
Et lui en faire un gilet :
Afin qu'il ne pût jamais oublier
Le sang de mon frère,
Et que, devenu grand,
Il fît une boucherie de ses ennemis !

Et que tardes-tu Jean-Pierre ?
Prends une arme troyenne (cruelle ?)
Et cours venger notre sang !
Gloire pendant la vie, renommée après la mort.
J'ai soif de sang...
Je suis affamée de carnage !

Elle s'évanouit et s'endort peu à peu, puis elle reprend :

O Mathieu, chéri de ta sœur,
Le sommeil m'avait vaincue ;
Mais avec toi je veux rester
A pleurer jusqu'au jour ;
Car je sais que ce matin
Mon ramier, va s'en aller.

De même que mon cœur est noir

Bógliu tinghie li me' pànni!
Qual sarà, Ghiuvan-Mattéu
Chi per te pàghi li dànni,
E chi sconti le me' pène,
E le làgrime e gli affànni?...

Or piattàte li friscètti,
E stracciàte le griscélle :
Hànu tiràtu di piombu
A Mattéu nèlle cervélle,
A Pasquàle ne' pulmòni
Pèghiu ch'a le passarelle!

Hànu tiràtu a li vostri,
Hànu tiràtu a li méi :
Hànu tombu li Pirètti,
E férìtu li Taddéi :
E l'esèquie di li nostri
Avà so li so troféi!

Prigà bógliu lu Signòre,
E prigà bógliu li santi
Ch'elli compïnu li Rìcci [13]
E che láscino i sò stanti [14].
Hálla mài bìsta nisùnu
Tumbà l'òmi pé li canti [15]?

Je veux noircir mes vêtements.
Quel sera, Jean-Mathieu,
Celui qui payera pour toi,
Qui va expier mes peines,
Mes larmes et mes angoisses?

En attendant, cachez mes rubans,
Déchirez mes dentelles!
On a tiré du plomb,
A Mathieu dans la cervelle,
Et à Pascal, dans les poumons,
Pis qu'aux passereaux!

Ils ont tiré sur les vôtres,
Ils ont tiré sur les miens,
Ils ont tué les Piretti,
Ils ont blessé les Taddéi,
Et les funérailles des nôtres,
Sont aujourd'hui leurs trophées!

Je veux prier le Seigneur,
Et je veux prier tous les saints,
Pour que les Ricci soient exterminés
En laissant tous leurs biens...
Mais a-t-on jamais vu
Qu'on tue des hommes pour des chansons?

Or ridìtevine pùre
Brùtte porche, bagatélle.
Qual sarà tra voi la prìma
A scuntà le me' candélle,
Ed a pienghie di li sói
L'ócchi invizzàti e la pélle?

Vi séte affaccàte tùtte
Questa màne, o Filandrìne:
Eppur vi faciate onòre
A fàlli le concubìne,
A servì tutti li nostri
A passà le seratìne [16]!

Eccu a prété Juvan-Santu,
Eccu junghie u me' cugìnu.
M'ha purtàtu Giammattéu,
Ch'un mi ne dà nóva nimu?
L'hànu présu li Mafrìni [17]
Ràzza e sangue di Caïnu!

Or avà, li me' cugìni,
Cighìtevi le carchéré;
Eju cu la me' surélla
Piantérèmu le trunéré [18]:
Fàte sì ch'un siàmu sòle
A purtà le veste néré!

Vous pouvez rire
Sales truies, bagasses que vous êtes !
Quelle sera la première d'entre vous
Qui paiera mes larmes ?
Laquelle pleurera celui des siens
Dont les yeux et la peau seront pourris ?

Vous vous êtes toutes mises aux fenêtres,
Ce matin, fileuses !
Et pourtant vous vous honoriez jadis
D'être leurs concubines,
Vous passiez vos soirées
Au service de tous les nôtres !

Voici prêtre Jean-Toussaint,
Voilà mon cousin qui arrive...
M'amène-t-il mon Jean-Mathieu,
Car personne ne m'en donne des nouvelles ?
Il m'a été pris par les Mafrini,
Race et sang de Caïn !

Or, maintenant, mes cousins,
Prenez tous vos cartouchières.
Ma sœur et moi,
Nous pratiquerons des meurtrières.
Oh ! faites que nous ne soyons pas les seules
A porter des vêtements de deuil !

NOTES

1. *Cecc' Antò*, frère de *Pasquale*, lequel avait été assassiné le même jour que *Mattéu*.

2. Surnoms des meurtriers.

3. Après avoir interpellé son frère *Cecc' Anto*, qui à cette heure n'avait pas encore vengé la victime qu'elle pleure, la vocératrice s'adresse à *Dummè*, son cousin, et, pour le décider, elle ne pouvait employer de plus terribles paroles.

« Ils se sont vantés sur la place publique, nous défiant tous, disant que tu étais vieux et incapable de tirer vengeance d'une insulte. » C'est ce qu'en Corse on appelle le *Rimbecco* ou reproche; c'est la plus sanglante injure qu'on puisse faire à un homme. Une balle, un coup de poignard répond immédiatement à un pareil affront, et la provocation paraît même si violente que le jury acquitte toujours celui qui a donné la mort pour un semblable motif.

Pauvre Corse de nos jours, quel héritage de sang et de carnage t'ont légué les Génois!

4. Les fontaines sont taries; expression figurée pour les blessures ne donnent plus de sang.

Papéu, papier. Ici, ce mot est employé dans

le sens figuré ; la Vocératrice veut dire que jusqu'alors les membres de sa famille avaient servi de cible aux coups de leurs ennemis, mais qu'aujourd'hui le *papéu* est fini puisqu'il ne reste plus personne.

5. Ce dommage était une insulte publique et un avertissement pour *Giammattéo.*

6. *Fate un cor di Faraone*, faites-vous un cœur dur et sec, insensible à la pitié, car la vengeance sera terrible et vous pourriez en être épouvantées ; faites-vous un cœur de bronze car mon petit Charles grandira et vous le verrez égorger *Mascarone.*

7. Curé d'une piève ; c'était l'ennemi de *Giammattéo.*

8. Surnom du père du curé.

9. La Vocératrice laisse sous-entendre que le meurtrier s'est approprié ou a volé l'argent contenu dans les troncs de l'église Saint-Antoine, ce qui l'a empêché de mourir de faim.

10. *Ghiacaro*, chien. *Ghiacarone*, vilain chien. Ce *Ghiacarone* avait été tué et l'on en avait imputé la mort à la famille de *Giammattéo ;* c'était peut-être pour le venger qu'on avait assassiné celui-ci. La pauvre sœur, pourtant, ne peut comprendre une pareille monstruosité. Son *Giammattéo* pour *Ghiacarone !* c'était inadmissible...

11. *Contrasègna-boi.* Voleur de bœufs qui contrefait la marque du propriétaire afin de pouvoir s'en emparer.

12. *Juvan-Pé*, autre frère de *Pasquale*, une des victimes.

13. *Ricci;* nom de la famille des ennemis.

14. *E che lascino i sò stanti;* tous les biens acquis *collo stento*, avec fatigue.

15. Il paraît que la cause de tant de malheurs fut une simple rivalité de chant.

16. Nous avons hésité un instant pour savoir si nous devions publier ces quelques vers. Toutefois nous avons pensé que leur trivialité même en faisait une beauté, beauté sauvage il est vrai, mais qui n'en est pas moins réelle si l'on considère l'affreux désespoir de la pauvre sœur de *Giammattéo* qui ne se doutait pas, la malheureuse, qu'un inconnu pourrait un jour venir lui reprocher ses paroles. D'ailleurs, n'a-t-on pas vu le grave Caton traiter César d'ivrogne en plein Sénat et lui jeter au visage le billet de Servilie?

17. Surnom de la famille ennemie.

18. Quand deux familles étaient *in vindetta* on fortifiait quelquefois les maisons afin de mieux se garder tout en attaquant les ennemis si l'occasion s'en présentait.

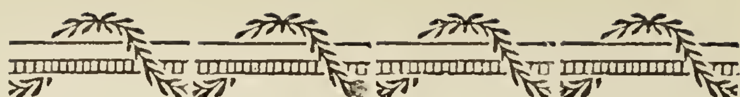
Il paraît même que cette coutume était très répandue à l'époque génoise, ainsi que le prouve le statut suivant :

« Ad alcuno non sia lecito di che grado o condizione si sia, fabricare o far fabricare nell' isola di Corsica case forti ne torri, od altra fabrica che fosse in modo di fortezza al Giudicio del go-

vernatore, sotto pene di essergli spianate e di scudi cento applicati alla camera. »

(*Statuts criminels de la Corse,* époque de la domination génoise).





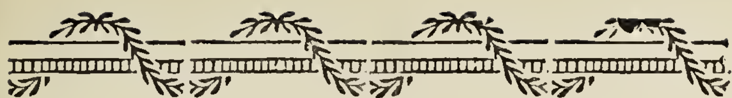
II

VÒCERU

DI MARIA FILICI DI CALACÙCCIA
IN MORTI DI LU FRATÉDDU

Eju filàva la miò ròcca,
Quandu intés' un gran rumòre :
Era un còlpu di fucìle
Che m'intrunó 'nu lu córe.
Parse ch'ùnu mi dicìssi :
« Corri, u tó fratéllu móre. »

Corsu in càmera supràna,
E spalancàju la porta.
« Ho livàtu indu lu córe, »
Dìsse, ed éju cascàju morta.
S'allòra nun mòrsu anch 'éju
Una còsa mi conforta.



II

VOCERO

DE MARIE FÉLICITÉ DE CALACUCCIA

SUR LA MORT DE SON FRÈRE

Je filais ma quenouille
Quand j'entendis un grand bruit :
C'était un coup de fusil
Qui retentit dans mon cœur;
Il semblait qu'on me criait :
« Accours, ton frère se meurt ! »

Je courus à la chambre haute
Et poussai la porte.
« Je suis atteint au cœur, »
Me dit-il, et moi je tombai évanouie;
Mais si alors je ne mourus point
Une chose me console.

Bógliu veste li calzòni,
Bógliu cumprà la terzètta [1].
Per mustrà la tó camìscia,
Tantu nìmmu nun aspètta
A tagliàssi la sò vàrba
Dòpu fàtta la bindètta [2].

A fàne la to bindètta
Quàle vóli chi ci sìa?...
Màmmata vicìnu a móre
O a tó surèlla Marìa?
Oh! si Làriu un n'éra mortu
Senza stràge nun finìa!

D'una ràzza cusì grande
Làsci sólu una surélla,
Senza cucìni carnàli
Povèra, orfàna e zitèlla
Ma per fà la to bindètta
Sta sigùro, basta anch'élla!



Je veux revêtir la culotte
Et acheter un pistolet,
Je veux montrer ta chemise sanglante
Car personne n'attend,
Pour se couper la barbe
Une fois la vengeance faite.

Pour faire ta vengeance
Qui donc y sera ?
Ta mère mourante,
Ou ta sœur Marie ?
Oh ! si Lariu n'était pas mort,
Cela ne finirait pas sans carnage !

D'une race aussi nombreuse
Tu ne laisses plus qu'une sœur,
Sans cousins germains,
Pauvre, orpheline, et toute jeune.
Mais pour faire ta vengeance
Sois tranquille, seule elle suffit !



NOTES

1. *Terzetta*. Suivant les différentes localités, *terzetta* est pris pour le pistolet que l'on portait au flanc, attaché à la *carchéra*, espèce de large ceinture remplie de poudre et de balles, ou bien encore pour un fusil à calibre étroit, impropre à la chasse, mais portant les balles très loin.

2. Lorsqu'un homme était assassiné on gardait sa chemise, percée et sanglante, jusqu'au jour où l'ennemi succombait à son tour. Alors, ceux qui avaient porté toute leur barbe en signe de deuil, se rasaient en signe d'allégresse.

Cette soif de vengeance a été décrite dans une courte et charmante anecdote que nous raconte M. Félix Bertrand dans son beau livre « *La Vendetta et le Banditisme* ».

Deux jeunes gens venaient de succomber n'ayant malheureusement qu'un seul parent. C'était un oncle plus que septuagénaire. Grave par habitude, ardent de nature, mais impuissant à raison de son âge, il pensa qu'un Corse offensé ne pouvait vivre honorablement sans vengeance, et il résolut de s'isoler du monde. En conséquence, il s'enferma dans sa maison, fit peindre en noir la façade de l'étage qu'il occupait, ferma hermétiquement les jalousies de ses fenêtres et s'enterra vif dans cette obscure cellule comme dans une tombe.

Pendant dix ans aucun bruit n'en sortit, aucun rayon du jour n'y entra.

Ce ne fut que lorsque l'ennemi du vieillard fut tué à son tour dans une embuscade par d'autres ennemis, que la maison, couverte de la bande noire en guise de crêpe, parut se réveiller de sa longue léthargie. Aussitôt elle prit un air de fête; les jalousies s'ouvrirent, le soleil, cet hôte si longtemps banni, éclaira de sa lumière le vieil appartement dont les tapisseries tombaient eu loques; l'air put pénétrer dans les chambres, dont une haute moisissure avait gagné les lambris, et le vieux Corse, âgé alors de quatre-vingt-cinq ans, fané lui aussi, ridé, décrépit, se soutenant à peine, montra à une des fenêtres son habit de gala, sa longue barbe blanche et sa sombre figure marquée du sceau d'un implacable ressentiment. Ses yeux supportaient avec peine le jour. dont ils s'étaient déshabitués; mais ce n'était ni le ciel, ni la terre, ni les hommes déjà oubliés, dont il voulait repaître sa vue; ce qu'il voulait voir, c'était le cadavre du meurtrier de ses neveux, qu'on était obligé de faire passer devant la porte de sa maison pour le porter à l'église où devait se célébrer l'office.

On ne voulut pas lui laisser cette satisfaction; une brèche pratiquée dans une rue voisine, au mur de l'église, permit au convoi de prendre un autre chemin et d'éviter ainsi cette singulière embuscade.



III

VÒCÈRU D'UNA DONNA

IN MORTI D'UN' AMICU

Quandu ne intési la nuôva
Giunsi alla nostra funtàna;
Dissi : « Qual notìzia còrre
Oggi in Orezza sottàna ? »
Mi disséro : « A le Piazzóle
Si macélla carne umàna! »

Passandu sóttu San Piétru
Io mon vedìa più lùme :
Il mandìle ch'avèa in mànu
Paréa bagnàtu nel fiùme.
E per tèrra il mio colombo
E per ària so' le piùme !



III

VOCERO D'UNE FEMME

SUR LA MORT D'UN AMI

Quand j'en appris la nouvelle
J'étais à la fontaine.
Je demandai : « Quel bruit court
Aujourd'hui dans Orezza ? »
Elles me dirent : « Aux Piazzole
On fait boucherie de chair humaine ! »

Et passant par San Piétru
Je ne voyais plus la lumière :
Le mouchoir que j'avais en main
Paraissait trempé dans le fleuve.
Il était par terre, mon ramier,
Et ses plumes volaient dans les airs!

Oggi si, lu vostru sangue
Si lu inghiòtte lu terrènu,
Ma s'io mi c'éra truvàta
Mi lu vulìa pòne in sènu :
Pói spàrgelu pe' e Piazzòle
Che fòsse tantu velènu!

Maledì vògliu lu dìtu,
Maledì vógliu la mànu ;
Quèllu ch'ha tumbàtu a vòi
Stàtu è un turcu o un luteràni,
E di paési vicìnu
O di paési luntànu?

Dov'è la sua càra fìglia
Ch'èlla si compri un mandìle,
E tìngelu in du só sangue
(Oh sangue cusì gentìle!)
E poi cìngelusi a cóllu
Quand'èlla ha bóglia di rìde?



Aujourd'hui votre sang,
Par la terre a été bu ; .
Mais si je m'y étais trouvée
Je l'aurais mis dans mon sein
Puis épandu par les Piazzole,
Pour qu'il devînt autant de poison!

Maudire je veux le doigt,
Et maudire je veux la main!
Celui qui vous a ravi la vie
Est-il donc turc ou luthérien,
De proche pays
Ou de lointaine contrée?

Mais où donc est sa chère fille,
Qu'elle achète un mouchoir
Et le teigne dans son sang,
(Oh! sang noble et précieux!)
Et qu'à son cou elle le porte
Quant elle veut rire?





IV

VÒCÈRU D'UNA SURÉDDA

IN MORTI DI U FRATÉDDU

Senza fa mal'a nisciùnu,
T'hàni tumbu a tradimentu,
Parchì tu di lu paési
Eri fióri ed urnamentu :
Un rancóri mipunzìca,
E quist'è lu mé turmentu !

Ciò ch'è quantu la tó morti
M'addispéra é mi da nòja,
E chi sé pudùtu móra
Da la man di squàrra bóïa :
Ma si sfàtta è la tó càsa,
E zappàta ancu la sója !



IV

VOCERO D'UNE SŒUR

SUR LA MORT DE SON FRÈRE

Sans avoir fait de mal à personne,
On t'a tué par trahison !
Parce que du pays
Tu étais la fleur et l'ornement.
Un grand regret me perce le cœur,
Et cela fait mon tourment !

Ce qui m'est aussi cruel que ta mort,
Ce qui me désespère,
C'est que tu aies péri
De la main d'un voleur de bœufs !
Mais si ta maison est ruinée
La sienne est détruite !

Nun è sólu a Taddunàghiu [1]
Ch'é ni vóddu, ma cun voscu :
L'éti compru, ó traditóri!
L'assassìni! vi cunòscu !
Tanti larma chi ghié lampu
Par vó s'hàni da fa toscu!

O àltu quant'é lu sóli,
O làrgu quant' è lu màri,
O rìccu di sapienza
Di custùmi é di dinàri,
O fraté, lu mé fratéddu,
Oghi è sfàttu lu tó làri [2] !

L'assassìni, ó fratiddù,
Hàni forsa cunnusciùtu
Ch'a nìmmu, da vindicàtti,
Tu nun avarìsti avùtu ;
Ma lu Corsu par trent' ànni
Nun è chiamàtu currùtu [3]!.

Li làtri! li scorra bòïa!
Li fammìti, malandrìni!
Par nun pudéssi varnà
Hàni fattu l'assassìni ;
Cussì forsa camparéti
Pa li stàzza é li mulìni!

Ce n'est pas seulement à Taddunàghiu
Que j'en veux; j'en veux encore plus à vous
Qui l'avez soudoyé, traîtres!
Assassins! et je vous connais!
Les larmes qui coulent de mes yeux
Seront pour vous autant de poison!

O toi, aussi grand que le soleil,
Aussi vaste que la mer;
O toi, aussi riche de science
Que de bonnes mœurs et d'argent,
O mon frère! ô mon cher frère!
Aujourd'hui ton foyer s'écroule!

Tes assassins, ô mon frère!
Ont peut-être supposé
Que pour te venger
Tu n'aurais eu personne :
Mais le Corse, avant trente ans,
Ne doit pas être appelé cornard!

Les voleurs! les équarisseurs de bœufs!
Les meurt-de-faim! les malandrins!
Parce qu'ils n'avaient pas de quoi vivre
Ils se sont faits assassins!
Peut-être ainsi vous trouverez à manger
Dans les bergeries et les moulins!

A lu càpu di li pònta,
Pa li stràdi, a li pastóri,
Eti da livà li tàssi
Commu fà lu percettóri [4] !
Ma si ghié nun morgu prestu
N'àghi'a piddà lu só córi!

Lu tó pèttu è tafunàtu;
Li tó làbbra, sculurìti;
La tó bùcca è pien di tàrra;
E vìgu li tó firìti :
E nun camparàghiu tantu
Da scumpìrvi, ó li fammiti!

Sùpra a tè caschi lu sònu,
E ghiunga lu tarramùtu,
Chi si zàppi lu tó àgnu
A son di còrra e d'imbùtu [5],
O fiddól di la puttàna,
O fiddól di lu currùtu!

Nun pinsà, ó fratiddù,
Ch'a da èssa vindicàtu;
E si tu nun ha fratédda,
Si nun vàli tó cugnàtu,
Ci sò é, la tó surédda,
Da piddàmi lu só fiàtu!

Au passage des ponts,
Sur les routes, chez les bergers,
Vous lèverez des taxes
Comme le percepteur ;
Mais si je ne meurs pas bientôt
Je vous arracherai le cœur !

Je vois ta poitrine percée,
Tes lèvres décolorées,
Ta bouche remplie de poussière ;
Je vois tes blessures, ô mon frère !
Et je ne vivrai pas assez
Pour vous détruire tous, ô misérables !

Que sur toi tombe le tonnerre,
Et qu'un tremblement de terre t'engloutisse !
Puisse ta misérable demeure être détruite
Au son des cors et des entonnoirs,
O toi, fils de prostituée,
Fils d'un cornard !

N'en doute pas, mon frère,
Tu seras vengé ;
Si tu n'as pas de parents,
Si ton beau-frère en est incapable,
J'y suis, moi, ta sœur,
Pour leur arracher la vie !

Tùtta brùtta é sangunòsa,
Tengu la tó cammiscióla;
Qual sarà lu só dulóri
Di la tó surédda sóla,
Quandu tre volti lu ïornu
La s'abràccia é la fighióla!

Nun si móri di dulóri,
O lu mé fratédd' ammàtu;
Nun ha fàttu mal'a nìmmu,
E ti vìgu quì spanzàtu!
T'hàni tumbu, l'assassìni!
Par avétt'invidiàtu.

Crèsci tu, lu mé nipòté,
Crèsc' é fa la tó vindìtta;
Nun saré da lu buïàghiu?
Chi ti sia maladìtta [6]!
Chi nun fermi 'na só rázza
Porta aperta, ó pétra rìtta!

Altru ché quìssa spiranza,
Ohimmé! nun mi cunsóla;
Aghiu da lassà la códa
Par purtà stìlu é pistóla :
Veni quì, lu mé nipóti,
Vid'a babbitu? Fighióla!

Toute souillée, toute sanglante,
Je garde ta chemise ;
Quelle sera la douleur
De ton unique sœur
Quand, trois fois par jour,
Elle la pressera sur son cœur!

On ne meurt pas de douleur,
O mon frère bien-aimé !
Tu n'as fait de mal à personne,
Et pourtant je te vois éventré !
Les assassins t'ont tué
Parce que tu leur faisais envie !

Grandis, toi, mon cher neveu ;
Grandis et prends ta vengeance ;
N'écraseras-tu pas le larron de bœufs ?
Maudis sois-tu, la peur venant !
Tâche qu'il ne demeure dans sa race
Ni porte ouverte, ni pierre debout !

Cette espérance,
Hélas ! seule me soutient.
Je vais quitter la jupe
Pour le stylet et le pistolet...
Viens, mon neveu,
Vois-tu ton père ? Regarde !

Varda bè comm' idd' è fàttu;
Tòcca bè li só tafòna;
Arricorda quistu ïornu;
Nun scurdà li mé briòna;
E ricorda chi par ìddu
Mancu la campàna sòna [7]!

Si 'nni va calz'é vistùtu,
Senz'avé ma' fàttu màli;
Sgùttani, li só firìti,
O li mé danni vinàli!
Commu sgùtta lu só sangu
Quandu si tumba un maghiàli!

Ancu tu cussì faré,
Prestu, lu mé niputéddu:
Fócu! fócu! ad occhia chiùsi,
A majóri ed a zitéddu;
Nun importa, anch'a li dònni;
Ordi a tùtti lu budéddu [8]!

Svinìsci; dópu un pezzu ripìdda:

Chi dicïa, ó quidd' aïenti?...
Li só parenti lungàgni
S'hàni da fa la só barba [9],

Regarde comme il est fait;
Touche bien ses blessures;
Souviens-toi de ce jour;
N'oublie pas mes cris;
Et rappelle-toi que pour lui
La cloche même n'a pas sonné!

Il s'en va, chaussé et vêtu,
Sans avoir fait de mal à personne;
De ses blessures tombe du sang,
O mon malheur!
Comme celui
D'un porc que l'on saigne!

Ainsi, bientôt, tu égorgeras
Les autres, ô mon cher neveu :
Feu! feu! les yeux fermés,
Sur les grands et sur les petits,
N'importe, même sur les femmes!
Arrache-leur à tous les entrailles!

Elle s'évanouit; après un moment elle reprend :

Bonnes gens, que disais-je donc?
Ses parents éloignés
Vont faire leur barbe :

Nun c'è nìmmu chi si tàgni;
Nun importa, c'è surédda
Da fa senta li só làgni !



NOTES

1. *Taddunàghiu.* On appelle *taddòne* la somme payée à quelqu'un, soit pour faire connaître la retraite d'un malfaiteur *(farli la spìa)*, soit pour faire tuer un homme dont on veut se débarrasser : c'est la mise à prix d'une tête. *Taddunàghiu* est donc un *rimbecco* lancé à la face de l'homme qui avait accepté cet infâme marché, ayant assassiné pour de l'argent.

2. *Làri,* le foyer domestique. Ce mot se rencontre rarement, mais il comporte toujours, en Corse, l'idée de ruine, de pauvreté. *È sfattu lu só làri.* Sa maison, son foyer, sa famille est détruite. *In quidda casa nun v'è làri,* dans cette maison il n'y a que les murs.

3. En Corse, on appelle *currutu* (cornard) non-seulement celui qui n'a pas vengé l'honneur outragé de sa femme, de sa sœur ou de sa fille, mais aussi celui qui n'a pas vengé la mort de l'un des siens. Reprocher à un homme de n'avoir pas

Aucun ne s'arrache les cheveux ;
N'importe, il a sa sœur
Et ses cris retentissent !

tiré vengeance dans l'un de ces cas, c'est ce qu'on appelle un *rimbecco*, lui dire sur le becune cruelle vérité. Seulement on ne doit pas se hâter de lui faire cette insulte, car le sentiment de la vengeance ne meurt jamais dans le cœur des Corses : on attendra trente ans s'il le faut, mais le moment favorable arrivera, et alors on se vengera.

On a déjà dit que le *rimbecco* est aussi sanglant qu'un soufflet. Celui qui répond au soufflet par un coup de stylet ou de pistolet n'a pas à craindre une condamnation bien sérieuse ; de même pour le *rimbecco*. Ils ne sont pas peu nombreux ceux qui sont morts à cause d'un *rimbecco* !

A l'occasion de la guerre que les deux communes de *Borgo* et *Lucciana* se firent pour la carcasse d'un âne, les habitants de cette dernière commune donnèrent à ceux de Borgo le *rimbecco* d'avoir eu l'âne mort dans leur église ; les *Borghigiani*, furieux, s'écrièrent en tumulte :

« Dunque all' oltragio anche lo scherno aggiunto
« E il *rimbecco crudele ?* All' armi, o forti !

« In piazza a San Michele, in queste punto,
« Tosto il sommaro a seppellir si porti .. »

Viale (*Dionomachia,* guerre pour l'âne).

La place de Saint-Michel c'était la place de l'église. Pour laver l'affront d'un *rimbecco,* une commune toute entière est prise de fureur et s'expose, en plein jour, à ensevelir un âne mort sur la place de l'église d'une autre commune, c'était un peu hasardeux... Qu'on suppose le reste.

4. Les brigands, par la terreur qu'ils inspirent, vivent quelquefois aux dépens des gens de la campagne, bergers, meuniers, etc., et mettent à contribution les personnes qu'ils supposent avoir de l'argent ; mais heureusement pour l'honneur du pays, ces cas sont excessivement rares chez les bandits corses.

5. Dans un mouvement populaire, quand on veut faire un charivari par exemple, on sonne du cor et l'on se sert d'entonnoirs comme de trompes : hommes, femmes et enfants se rassemblent alors sur la place du village. La Vocératrice demande que la maison de l'assassin soit détruite par un tel mouvement et au son d'une pareille musique.

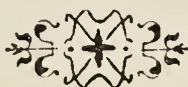
6. *Ti sia maladìtta!* Cette phrase renferme une forte ellipse. Telle qu'elle est elle signifierait : *Je te la maudis.* Mais je te maudis quoi? *La mé fatica*, la peine que j'ai eue pour toi, pour

t'élever; horrible imprécation, surtout dans cette circonstance, ou dans la bouche d'une mère!

7. Un homme qui est mort assassiné est supposé en état de péché mortel et ne peut être enterré avec les cérémonies habituelles. La cloche même est muette pour lui et les prières du prêtre ne sont pas dites sur son cadavre.

8. *Ordi a tutti lu budéddu. Ordire*, ourdir ,tirer, allonger les entrailles, les mettre en pièces, les déchirer.

9. *La só barba.* Les parents, tenus d'accomplir la *vendetta* ne se rasent que lorsque les ennemis sont terrassés. Si quelqu'un se fait la barbe, c'est pour déclarer qu'il n'entend pas prendre part à l'inimitié ni s'occuper de la vengeance. Il peut alors passer où il voudra sans avoir rien à craindre de la part des ennemis, fût-il même le frère du mort.





V

IN MORTI DI UN BANDITU

VÓCÉRU DI LA MAMMA [1]

O Lucìa la càpi-vàna,
E di pòcu sentimentu,
Ancu contru a lu tó sangue
Ordi tantu tradimentu?
Lu mandasti alla campàgna
Cun assédiu et patimentu [2] !

Quand'éo ti vidia pigliàne
La tó zùcca, e lu pilòne [3],
La terzètta, e lu fucìle
Mi sentìa ghiaccià lu còre.
O Savé, càru di màmma,
E nun crèpu di dulòre!



V

SUR LA MORT D'UN BANDIT

VOCERO DE LA MÈRE

O Lucie la tête folle
Et de peu de jugement !
Même contre ton sang
Tu ourdis une si horrible trahison ?
Tu l'envoyas aux maquis
Exposé aux assauts et à la souffrance !

Quand je te voyais prendre
La gourde et le pelone,
Le pistolet et le fusil,
Je me sentais glacer le cœur,
O Savé, chéri de ta mère,
Et je ne meurs pas de douleur !

E lu nòme di Lucìa
Lu pudìamu chiammà;
O Savé, càru di màmma,
Lu pudìamu inquadrà [4].
Ella a te lévo lu fiàtu
E a me m'ajùta a imbecchià!

O lu càru d'a to màmma
U to vàbu è a cóllu tortu;
Or arrìzzati o figliólu,
Dàlli un pòcu di cunfortu...
Ah! ch'eo pienghiu li to pànni,
E nun vèdu lu to voltu!

Ti tenìamu lu frènu
Perchè tu nun fèssi màle;
Perch' avìamu la spèranza
Di pudètti liberàne;
Ma a to pàci, u miò figliòlu,
Cuminciò iéri màne.

O Savé, lu miò figliòlu [5],
Eo ti vògliu da un cunsìgliu:
Pensu a tè càru di màmma,
Dundé pàssu, e dund' eo pìgliu
Diventàtu é lu miò córe,
Cùme un grombulu di mìgliu!

Le nom de Lucie
Nous pouvions bien le choisir,
O Xavier, chéri de ta mère!
Nous pouvions l'encadrer;
A toi, elle a ôté la vie,
A moi, elle m'aide à vieillir!

O chéri de ta mère!
Vois ton père, le cou tordu (par la douleur):
Lève-toi, mon enfant,
Donne-lui un peu de courage! .
Hélas! Je pleure sur tes habits
Et ne vois pas ton visage!

Nous t'avions serré le frein
Pour t'empêcher de mal faire :
Nous avions l'espérance
De pouvoir te sauver,
Mais la paix, pour toi, mon fils,
Hier seulement a commencé!

Xavier, mon enfant,
Je veux te donner un conseil :
Je pense à toi, chéri de ta mère,
Partout où je passe, partout où je vais;
Hélas! Mon cœur est serré
Comme un grain de mil!

O Savè, càru di màmma,
Tu di nìmmu un ti fidà;
Finghierèbbénu d'amàtti,
Ti putrèbbénu ingannà :
Ancu l'altri ti farànu
Cùme lu tó zio Don Ghià [6] !

Eo dicìa : « Cumpar Taddéo [7].
Fàte vói quel chi pudéte ;
Si ben ch'èllu àbbia mancàtu
Vói lo cumpatisceréte :
Quantu méritu da Dio
O cumpà, chi n'averéte ! »

Rispundía lu miò cumpàre :
« Eo faràchiu quantu pòssu ;
Sò di li Paganellàcci !
Persuàde eo nun li pòssu
Hànu a volpe nell' ascélla
Cu lu só mantéllu addóssu ! »

La sapìanu li Bunelli,
Lu sapìanu li Marcùcci ;
Si l'avìano capìta
E vulìamu falà tùtti
Carchi di muniziòne
E di pòlvera e cartùcci !

Xavier, chéri de ta mère,
Ne te fie à personne;
Ils feindraient de t'aimer
Et pourraient te tromper.
Les autres feraient encore
Ainsi que ton oncle Don-Jacques!

Je disais : « Compère Taddéo
Faites ce que vous pourrez;
Bien qu'il ait manqué
Vous tâcherez de l'excuser.
Quel mérite devant Dieu
Vous en aurez, mon compère! »

Et mon compère répondait :
« Je ferai tout ce que je pourrai;
Mais ils sont des Paganellacci
Et je ne pourrai les convaincre;
Ils ont toujours un renard sous l'aisselle
Et leur manteau par-dessus! »

Les Bunelli le savaient,
Les Marcucci aussi;
Ils s'en étaient doutés
Et voulaient y descendre tous,
Chargés de munitions,
De poudre et de cartouches!

Oh lu miò càne di posta [8]!
Oh lu mió fiéru léòne!
Nun sérìa firmàtu a quàttru
S'èllu avìa muniziòne!
L'averìa lampàtu in terra
A Mattéo, lu gran latròne!

Duv'è lu miò curaggiósu?
Lu miò campiòne duv'è?
Benchè tu fùssi zitéllu
Si bagliùtu quant'e tre!
Quandu nun pudesti piùne,
Ti tumbasti da per te!

Per avé traditu a te
Ci serà cròce d'onòre [9]...
O Savé, lu miô figliólu,
Mi sentu crépà lu córe!
Mi so tumbàta di piantu,
Ma tantu nun pòssu móre!

Parlane li nimici.

Di questo làdro di onòre
La càus'è stàta vìnta;
Della casàta Léandri
Oggi la candèla è spinta!

O mon chien d'arrêt!
O mon fier lion!
Il en aurait abattu plus de quatre
S'il avait eu des munitions!
Il aurait même jeté par terre
Mattéo, le grand voleur!

Où donc est mon brave?
Mon champion où est-il?
Quoique enfant
Tu valus tant que trois!
Et quand tu ne pus davantage
Tois-même te donnas la mort!

Pour t'avoir trahi
Il y aura des croix d'honneur!....
Xavier, mon enfant,
Je me sens briser le cœur!
Je me suis tuée en pleurant,
Et pourtant je ne puis mourir!

Les ennemis parlent.

De ce larron d'honneur
La cause est vaincue;
De la maison Leandri,
Aujourd'hui la lumière est éteinte!

Risponde una cugìna di lu mortu.

Mi tengu maravigliàta
Ch'éo nun bolti di cervéllu;
Perchi vècu li nimìci
Quì da nantu lu purtéllu :
Nun t'ógliu pienghie cugìnu,
Bógliu pienghieti fratéllu [10]!

Pregà bógliu lu Signòre
Ch'èllu venga un giubiléo;
Ch'èlla ne morga Lucìa,
Inton-Ghiàcumu e Mattéo.
Fàcciano la stèssa morte
A Natàle, che lo méo [11] !

O Lucìa la puttàna!
La mi hài fàtta fiurìta [12]!
Ch'io ti vègga andà a li forni
Scalza, spogliàta e famìta;
Perchè tu, lo miò Savério,
Mi l'hài privàto di vìta!

Aghiu lu mio còre nèru,
Nèru più che lu capéllu!
Un miràcolo mi pàre
Ch'io non vòlti di cervèllu!

Une cousine du mort répond.

Je suis étonnée
De ne pas perdre la raison,
Car je vois les ennemis
De ma fenêtre!
Je ne veux pas te pleurer comme un cousin,
Je veux te pleurer comme un frère!

Je veux prier le Seigneur
Pour qu'il ordonne un jubilé
Qui les tue tous trois, Lucie
Anton-Giacomo et Mattéo.
Puissent-ils, à Noël,
Tomber comme mon cousin!

O Lucie la sale p...
Que ton œuvre est donc parfaite!
Puissé-je te voir aller de four en four,
Pieds-nus, sans vêtements et mourant de faim!
Car, mon Xavier,
C'est toi qui l'as tué!

Mon cœur est noir,
Plus noir que mon chapeau!
Vraiment c'est un miracle
Que je ne devienne point folle!

Veggu rida li nimìci
Quì da nant'a lu purtéllu !



NOTES

1. Pour bien comprendre ce Vocero il faut quelques éclaircissements.

Un jeune homme *(Savé)* aimait éperdument une de ses parentes, *Lucia,* et l'enleva. Malheureusement la famille de la demoiselle ne fut pas contente et une vendetta s'ensuivit. Les cartouchières furent remplies de poudre et de balles, les fusils se trouvèrent chargés et les poignards déjà hors du fourreau. De tout côtés on fouilla les maquis, on explora les montagnes, on surveilla les villages. Tant de haine fut enfin assouvie ; le ravisseur fut surpris dans une maison qui paraît avoir été désignée par *Lucia.* Seul, *Savé* soutint bravement le siège, il tua quatre hommes, puis, se voyant sur le point d'être pris, se fit sauter la cervelle. C'est cet exploit que célèbre la mère quand elle s'écrie dans un moment de fierté superbe :

Où donc est mon brave ?
Mon champion où est-il ?
Quoique enfant
Tu valus tant que trois !

De ma fenêtre
Je vois rire mes ennemis!



Cela n'empêcha pas cependant que le corps de *Savé* ne restât entre les mains des ennemis qui étaient aidés par des gendarmes.

« Hélas! je pleure sur tes habits,
Et je ne vois pas ton visage! »

2. Ce vers, d'une si touchante simplicité, nous montre dans tout ce qu'elle a de triste la malheureuse vie du bandit de nos jours, exposé sans cesse aux terribles assauts des gendarmes, à l'intempérie des saisons, au vent glacé soufflant dans les gorges profondes; il nous fait voir ce vieux suzerain des forêts traqué de place en place, chassé de maquis en maquis, mis hors la loi, devenu comme honteux, furtif, affamé, n'ayant d'autre ressource que l'aumône d'un berger, d'autre sauvegarde que le fusil qu'il porte sur son bras. Ah! ce n'est plus le roi des montagnes, maître tout puissant dans son palais de verdure, ayant une cour, des protégés, une armée de paysans pour le défendre; ce n'est plus le héros de la *pièvе* contemplant le merveilleux spectacle de cette grandiose et puissante nature corse, respirant le parfum des fleurs, écoutant l'étrange chan-

son des torents, se délectant à la divine symphonie que chante le *Lìbeccio* dans la nef des grands bois; aujourd'hui sa vie a bien changé. L'ancien maître de la contrée ne reçoit plus de tribut, n'impose plus de contribution, n'exerce plus d'influence. Il est seul, abandonné à son destin, sans courtisans ni protecteurs, sans maîtresse, n'osant même plus avoir de compagnon. Sans pain, sans chaussures, et ce qui est pis, quelquefois sans poudre ni balles, il se cache dans les lieux solitaires ainsi qu'une bête fauve. Là, il attend qu'un ami, qu'un parent vienne lui porter des provisions, mais, que de jours il a fait, ce que l'on appelle en Corse, le carême du Diable!

Et quand donc cette affreuse existence finira-t-elle? Jamais, tant qu'il est en liberté; nouveau Sisyphe, il recommence demain sa vie de la veille.

Mais à quoi bon continuer? Laissons maintenant la parole à un bandit qui raconte ses peines; mieux que nous il saura dire ses tourments et mettre à nu les angoisses de son cœur :

Son già sett' anni correnti
Ch'io son lungi e son sbandito
Dalla casa e dai parenti.

. . . .

Lungi da moglie e da figli
Pien de timore e perigli.

. . . .

Derelitto e desolato

Peregrino alla foresta :
Vita trista e disperata
Qual d'un' anima dannata !
Fibre e nervi son già lassi
E di gir non ho più voglia :
Mi vengono meno i passi,
Son debile come foglia,
Non son abile a portarmi
Un baston per appogiarmi !
. . . .
Vo' ramingo per le selve
Senza un minimo conforto...

Ces vers ne sont-ils pas de véritables larmes et les plus amères qu'on ait jamais versées ?

3. *Pilone;* gros et lourd manteau de *panno corso* ou drap grossier qu'on fabrique surtout à Corte, Venaco, Bocognano, Sisco, etc.

4. Comme on encadre le portrait d'une personne qui nous est chère, on fait de même dans certaines localités de la Corse, pour le nom d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur ou d'un ami chéri ; la Vocératrice reproche donc amèrement à *Lucia* d'avoir été la cause de la mort de son fils, elle qui pourtant était si bien vue à la maison, et dont, avec amour, on avait encadré le nom.

5. Est-il rien de plus touchant que ces conseils donnés par la pauvre mère à son fils qui n'est plus ? Il semble à la malheureuse qu'ils pourront encore lui servir et elle veut le mettre en garde contre ses ennemis.

(6) Don Ghià, abréviation, de don *Giacomo*, Don-Jacques.

7. Ce « *cumpar Taddéo* » avait été sans doute envoyé par la pauvre mère comme *pacere* entre son fils et la famille ennemie, mais malheureusement il n'avait pas pu réussir dans son entreprise, les adversaires étant des fourbes portant « un renard sous l'aisselle ».

Les *paceri* étaient des hommes d'une honnêteté à toute épreuve, la plupart du temps des vieillards, qui par leur entremise étouffaient dans leur germe des inimitiés prêtes à éclater. « Souvent, par des concessions faites à propos, ils faisaient tomber les armes au plus fort de la lutte et réconciliaient des familles bien décidées à s'entr'égorger. Se portant garants de la sincérité et de la durée du traité conclu, les *paceri* en répondaient sur leur tête et sur leurs biens. Fallait-il fixer par écrit les conditions de la paix ? Ils se chargeaient de ce soin, ou bien pour leur imprimer un cachet plus marqué d'authenticité et les entourer d'une plus grande solennité, ils associaient les notaires à l'œuvre de la pacification. Les vieilles archives du notariat insulaire renferment encore un grand nombre de ces traités. Mais pour qu'ils pussent se livrer en toute sécurité à cette belle mission, les *paceri* participaient avec les ambassadeurs des grandes puissances au privilège de l'inviolabilité.

A leur approche les hostilités étaient suspen-

dues, les stylets rentraient dans le fourreau et les trèves duraient aussi longtemps que les négociations pacifiques n'étaient pas rompues. Le moindre outrage fait à ces hommes de bien, se dévouant pour la paix d'une commune, d'une *piève*, eût suffi pour déshonorer un parti, une race entière. »

(A. Arrighi : *la Veuve d'Arbellara.*)

8. *Cane di posta.* On donne ce nom, en Corse, aux chiens courants dont on se sert dans la chasse au sanglier. Ils sont pleins d'ardeur et d'intrépidité. C'est donc en bonne part que doit être prise cette apostrophe qui fait allusion au merveilleux courage du défunt.

9. Prendre son fils qui pourtant avait *manqué,* c'est le trahir ; les assassins auront la croix d'honneur... Pauvre mère ! elle est aveuglée par la douleur et le sentiment de la raison a disparu.

10. Cette pauvre fille voit de sa fenêtre les parents des meurtriers, et aussitôt, de cousin la victime devient un frère : la haine allume l'amour et l'amour la haine.

11. Le meurtre eut lieu la veille de Noël. En Corse, celui qui se venge se purifie. Et en effet l'improvisatrice fait appel à un jubilé de *vendetta* dans lequel tous ses ennemis seront punis par la colère céleste. Le Vocéro tout entier est d'ailleurs assez étrange. La mère parle, les ennemis parlent, la cousine parle. De sa fenêtre elle chante sur le cadavre, interpelle le ciel et la terre, invec-

tive ses ennemis, *Lucia* surtout, la plus coupable. Et à mesure que les paroles sortent de sa bouche la haine remplit de plus en plus son cœur. Elle se désespère ; les imprécations, les insultes recommencent de plus belle, elle en arrive jusqu'aux mots orduriers. Pauvre femme !

> Veggu rida li nimici
> Qui da nant'a lu purtellu !

Que ne lui pardonnerait-on pas ?

12. *La mi hai fatta fiurita*, pour *m'hai fiorita la casa*. On dit *me l'hai fatta e fiorita ;* comme les Toscans disent faire une charité *fleurie*, c'est-à-dire complète, où rien ne laisse à désirer.







VI

IN MORTI DI CANINU

BANDITU

VÓCÉRU DI LA SURÉDDA

Eo burìa che la me' vóci
Fùsse tamant 'e lu tònu.
Chi passàsse per la fóci
Di San Pétru e Vizzavònu;
Per chi sòni in ògni lócu
La gran próva di Gallònu [1] !

Tùtti a lu Lùcu di Nàzza [2]
Tùtti s'éranu adunìti,
Cun quèlla bàrbara ràzza,
Li sullàti e li bandìti:
Cu a tempèsta d'éri màni
Tutt' insèmme so partìti !



VI

SUR LA MORT DE CANINO

BANDIT

VOCERO DE LA SŒUR

Je voudrais que ma voix
Fût aussi puissante que le tonnerre,
Qu'elle franchît les cols
De Saint-Pierre et de Vizzavona,
Afin de faire sonner partout
Les grands exploits de Galloni !

Au Lugo-di-Nazza
Tous étaient réunis
Avec cette race barbare,
Les soldats et les bandits ;
Par la tempête d'hier
Ils sont partis tous ensemble !

In fondu di lu riònu
Si sentìa rugghià lu ventu
Chi purtàva da Ghisònu
Lu malóri e lu spàventu;
Si vidìa chi per ària
B'éra occìdiu e tradimentu [3] !

Sònu sùbitu partìti
Tùtti i lùpi cull 'agnéddi,
E merchiàvanu adunìti
A lu son di cialambéddi [4] ;
Quandu junsenu a la sèrra
Ti tagliónu i garganéddi!

Quandu intési li briòni
M'affaccài a lu purtéddu;
Dimandài : « Chi nóva c'èni? »
— Hànu tombu u to fratéddu,
L'hànu présu in du la sèrra
N'hànu fàttu lu macéddu! »

Nun ti vòlse lu curàggiu
Nun ti vòlse la schiupètta,
Nun ti vòlse lu pugnàli
Nun ti vòlse la tarzètta;
Nun ti vòlse ingermatùra
Nè raziòne binedètta [5] !

Au fond du vallon
On entendait mugir le vent;
Il nous apportait de Ghisoni
Le malheur et l'épouvante;
On sentait courir dans l'air
Homicide et trahison!

Ils sont tous partis
Les loups et les agneaux;
Ils marchaient ensemble,
Au son de la cornemuse;
Arrivés à la montagne
Ils te coupèrent la gorge.

Quand j'entendis les cris,
Je parus à la fenêtre
Et demandai : « Qu'y a-t-il de nouveau?»
— On a tué ton frère,
On l'a surpris dans la montagne,
Et on l'a massacré! »

Ton courage te fut inutile,
Inutile l'escopette,
Inutile le poignard,
Inutile le pistolet,
Inutile les charmes
Et le scapulaire bénit!

A guardà le to ferìte
Mi s'accrésci lu dulóri.
Perchè più nun mi rispondi?
Forse ti manca lu córi?
O Canì, cor di surédda,
Hai cambiàtu di culóri!

A lu paése di Nàzza
Eo ci vógliu piantà ún prùnu,
Perchè di la nostra ràzza
Un ci pàssi più nisùnu [6];
Perchè un fùnu dùi né trèni
Ma cinque òmini contr'ùnu!

Lu me' làrgu di spalléra!
Lu me' minùtu di vìta!
Cùme tèni nun ci n'éra,
Parï una màzza fiurìta!
Sólu u pinzéru di tèni
Or sustène la me vita!

A lu pe' di stu pullònu
Ci ôgliu piantà lu me lèttu;
Parchì quì u me fratiddònu
Ti tirònu a mézzu péttu!
Bógliu lechè lu bunéddu,
Bógliu armà schiòppu e stilèttu!

A regarder tes blessures
Ma douleur s'accroît.
Pourquoi ne réponds-tu plus ?
Est-ce le courage qui te manque ?
O Canino, cœur de ta sœur,
Tu as changé de couleur !

Au pays de Nazza
Je veux *planter un pied d'épines*
Afin que de notre race
Personne n'y passe plus ;
Ce ne furent ni deux ni trois,
Mais cinq hommes contre un seul !

O mon large d'épaules,
A la taille fine !
Comme toi il n'y en avait pas ;
Tu semblais un rameau fleuri ;
Seul ton souvenir
Me soutient en vie.

Au pied de ce châtaignier
Je veux poser mon lit ;
C'est ici, mon jeune frère,
Qu'on te tira au milieu de la poitrine !
Je veux quitter la jupe,
Je veux m'armer de fusil et de stylet !

Bógliu cìnghie la carchéra,
Bógliu cìnghie la tarzètta :
O Canì, cor di surédda,
Bógliu fà la to bindètta!

. . . .



NOTES

1. Les grands exploits de *Gallònu*. Ce vers est employé ici comme ironie, car les bandits — ils étaient sept — avaient contre eux trente-cinq hommes commandés par Galloni, chef de bataillon des voltigeurs corses. De plus, les ennemis de Canino s'étaient unis à la force armée; cinq contre un! vraiment ce n'était pas généreux, et les hauts faits des assaillants n'étaient précisément pas des exploits héroïques dont on pût se vanter. Si encore les bandits n'avaient pas été livrés, les choses se seraient passées autrement, et plus d'un homme aurait mordu la poussière, mais *des traîtres* les avaient vendus !

2. *Lucu di Nazza* ou *Lugo di Nazza* de *lucus,* bois sacré; *ubi non lucet,* ce mot a eu plus tard la valeur de village. On trouve en France, surtout dans le Midi, une foule de locatités désignées

Je veux ceindre la cartouchière,
Je veux ceindre l'escopette ;
O Canino, cœur de ta sœur,
Je veux faire ta vengeance !

sous le nom de *Lucus*, devenu Lugo et Luco en Italie, Lugo en Espagne, etc.

3. C'est une superstition des plus accréditée parmi le peuple des campagnes, de croire qu'une violente bourrasque est le signal de grands malheurs. Aussi comme la tendre sœur de Canino est pénétrée de cette idée ! comme elle insiste sur cette tempête effroyable ou Dieu même semble prendre parti contre son frère. Il faisait noir, le vent mugissait dans les gorges profondes, la neige remplissait les passages, c'était véritablement une heure de crime et de trahison. Comment les bandits auraient-ils pu se sauver ? Les hommes, le ciel et la terre tout conspirait pour leur perte.

4. *Cialambédda* ou *Cialamédda*, instrument de musique champêtre fait avec un tuyau de sureau vidé et percé de trous sur lesquels on applique les doigts comme sur des touches, et au bout duquel est un filet de paille disposé de telle sorte qu'en soufflant dedans on produit un son écla-

tant, mais peu varié, ce qui le rend uniforme et plaintif. Mais un autre instrument à vent c'est la *carramusa* [cornemuse]. Un fort chalumeau est adapté à l'extrémité d'une outre dans laquelle on souffle; l'action du vent et le jeu des doigts produit un son éclatant, varié, que l'on entend de loin : au temps de la guerre de l'indépendance, les vieux Corses marchaient au son de la cornemuse, et n'avaient pas d'autre musique pour célébrer leurs triomphes.

5. Quoique couverts de sang et de crimes les bandits ont malgré tout un grand fonds de religion, et bien rare est celui qui, le soir, ne fait dévotement sa prière : « Sainte Vierge, je me recommande à vous, bonne mère de Dieu, faites que demain je puisse rencontrer mon ennemi et le tuer sans aucun danger ! » Mais on ne peut à chaque instant invoquer Dieu et les saints, c'est pourquoi le bandit qui se respecte, le bandit qui ne veut pas mourir avant d'avoir accompli sa mission, porte toujours sur lui soit un scapulaire bénit par le pape — ou l'évêque — soit une relique de saint qu'il baisera dévotement aux heures de danger, et qui le rendra invulnérable. Sa vie est attachée à son fusil : si l'arme manque ç'en est fait de lui ; le fusil sera donc mis sous la protection d'un saint, d'une vierge. Quelquefois même cette protection lui paraîtra insuffisante, et alors tous les matins il prononcera cette incantation précieuse qu'un autre bandit lui a

apprise le soir de Noël * dans un maquis et qu'il ne voudrait pas oublier pour tout l'or du monde :

Cano, canisti,
Putra, accendisti
Parti, partisti
O Cristu affendisti.

Ce qui n'a pas beaucoup de sens mais qui toutefois peut se traduire à peu près ainsi :

Chien, petit chien,
Allume la poudre,
Pars, pars vite,
Ou Christ tu offenses.

Malgré les prières, le scapulaire bénit, les reliques des saints et tout son art dans les incantations, le frère de la Vocératrice est donc mort et la malheureuse s'en plaint amèrement.

5. A l'endroit où un homme est mort assassiné, les passants jettent généralement une pierre, un morceau de bois, une branche d'arbre, un objet quelconque qui puisse en marquer la place ; c'est ce qu'on appelle le *mucchio*, coutume qui existait jadis chez les Hébreux. Ici la sœur de Canino veut planter un buisson d'épines pour éterniser la vengeance et désigner cet endroit maudit comme un lieu d'exécration.

* Ce n'est que le soir de Noël et la nuit du 31 décembre au 1er janvier qu'on peut apprendre les incantations.

On dit dans une autre complainte :

Oh càru, in piazza di Matra
Ci bògliu piantà una cròce :
Sopra ci bògliu descrìve,
Figliòlu, lu fattu atroce...

Oh! mon bien-aimé, sur la place de Matra je veux planter une croix sur laquelle je veux raconter ce crime affreux...







VII

VÒCERU D'UNA GHIUVANETTA

IN MORTI DI U BABU

Eu partu dalle Calanche
Circa quattr'òre di nòtte :
Mi ne fàlgu cu la déda [1]
A circà per tùtte l'òrte [2],
Per truvàlu lu miò vàbu,
Ma li avìanu dàtu mòrte!

Vìa, pigliàtemi u scuzzàle,
La cazzóìa e lu martéllu ;
Un bulìte andàcci o vàbu
A fa a casa a San Marcéllu!...
Tombu m'hànu lu mió vàbu
E ferìtu u miò fratéllu!...



VII

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE

SUR LA MORT DE SON PÈRE

Je pars des Calanche
Environ vers quatre heures de nuit,
Je descends avec une torche de bois résineux
Chercher par les jardins,
Afin de retrouver mon père ;
Mais on lui avait donné la mort !

Vite, donnez-moi un tablier,
La truelle et le marteau...
Mon père, ne voulez-vous donc plus aller
Construire notre maison de San Marcello ?...
Mais on a tué mon père,
Et blessé mon frère !

Or circàtemi e tresòre
E quì prestu ne venìte :
Vógliu tondemi i capèlli
Per tupàlli le ferìte ;
Chi di lu sangue di vàbu
N'àchiu carcu le miò dìte [3] !

Di lu vòstru sangue, o vàbu,
Vógliu tìnghiemi un mandìle
Lu mi vógliu mètte a cóllu
Quandu avràchiu óziu di rìde [4] !

Eu cóllu per le Calanche,
Fàlgu per la Santa Cróce,
Sempre chiamàndovi vàbu :
Rispondìtemi una vòce !...
Ma l'hànu crucifissàtu
Còme Ghiésu-Cristu in cròce !



Maintenant donnez-moi des ciseaux ;
Apportez-les moi bien vite,
Je veux me couper les cheveux
Pour boucher ses blessures;
Car, voyez, du sang de mon père
J'en ai les mains toutes couvertes!

De votre sang, ô mon père,
J'en teindrai un mouchoir,
Et quand j'aurai envie de rire
Je le mettrai à mon cou !

Je remonte par les Calanche,
Je descends par Sainte Croix,
Toujours en vous appelant, mon père!
Voyons, répondez-moi une parole ?...
Hélas! on me l'a crucifié
Comme Jésus-Christ sur la croix !



NOTES

1. Les montagnards et les paysans pauvres n'ont pas toujours une lanterne pour se diriger dans la nuit, au milieu des sentiers, et se garer des fondrières. Ils emploient alors la *déda* ou *téda*, morceau de bois résineux que chacun peut se procurer pour rien et qui sert de torche, selon l'antique usage dont parle Virgile dans ses *Georgiques :*

. . . . Tœdas silvà alta ministrat
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.

4. On devra remarquer ici la consécration de deux usages qui remontent au-delà de la civilisation moderne : c'est de se couper les cheveux en signe de douleur et de teindre un tissu dans le sang du mort, soit pour en faire un emblême de deuil, soit, et c'est ici le cas, pour rappeler que le sang versé crie vengeance.







VIII

UNA MUDDÉRI PIEGNI LU MARITU

PRIMMA BUIATTÉRI, E POI DIVINUTU

E MORTU BANDITU

E stàta pièna fatàli [1]
Da luntànu chi s'è storta,
Ch'ha ghiuntu quistu surrènu [2]
Par sarrà la nòscia porta :
'Nanzi che vidé sti còsi
Meddéra ché fussi morta !

Altru ch'a li tó affàri,
Lu mé tintu, nun pinsài ;
Cun Mansònu é cun Lumbàtu [3]
Discurrendu ti n'andai,
E tirendu lu tó sùlcu
Di bel vóci tu cantai [4] !



VIII

UNE FEMME PLEURE SON MARI

D'ABORD LABOUREUR, PUIS BANDIT

ET TUÉ COMME TEL

Ce fut un terrible torrent,
Détourné de son cours et parti de loin,
Celui-là qui porta cet amas de débris et de
Pour fermer notre porte ; [pierres
Plutôt que de voir pareilles choses
Mieux valait pour moi être morte !

Si ce n'est à tes affaires,
Le pauvre ! tu ne pensais à rien :
Avec Manzonu et Lumbatu
Tu t'en allais en causant,
Et traçant ton sillon
Gaîment tu chantais.

Ma tu t'éri sminticàtu
Di l'antìcu Jacarònu [5],
Di lu làtru tumba bòja,
Di lu vecchiu sacchittònu [6]!
Tra vó ma' nun v'éra paci
Da lu tó arci babbònu!

Primma di fatti bandìtu
Tu ni sé vinùtu a dùru;
Lu mé tintu, t'hàni missu
Cu li calcàgn'a lu mùru [7].
Ma quandi tu cumincesti...
Almènu nun mi ni curu!

Quantu t'hàni fattu scherzi!
T'hàni lampàtu li mùra,
Missu fócu a lu paddàghiu,
Taddàtu l'arburatùra;
A la fin, di lu só stàtu
Nimmu più nun si nu cura!

T'hàni tumbàtu li bòja
Ghiacend'a lu tó paddàghiu:
Ohimmé! fù quiddu jornu
Chi picciò lu cinnaràghiu [8]:
Tu mittìsti man 'in pasta [9].
E ni facìsti lu stràghiu!

Hélas ! tu avais oublié
Le vieux chien de Jacaronu,
Le voleur, le tueur de bœufs,
Le vieux mendiant !
Entre vous il n'y eut jamais de paix
Dès le temps de ton bisaïeul !

Avant de te faire bandit
Tu subis bien des épreuves ;
Malheureux ! on t'avait
Poussé à bout.
Mais quand tu commenças...
Au moins j'en suis contente !

Que d'affronts on t'infligea !
On abattit tes murailles,
On mit le feu à ta grange,
On coupa tes arbres...
A la fin qui songe
A l'avenir ?

On tua tes bœufs,
Couchés autour du pailler ;
Hélas ! ce fut ce jour
Que s'alluma l'incendie ;
Tu mis la main à la pâte
Et tu en fis un grand carnage !

Mì ricòrdu quiddu jornu
Chi ghiunghìsti sculurìtu,
Denduti di pùnghia'n càpu,
Murzichènduti lu dìtu [10];
Ohimmé! tu mi dicìsti :
« Avvidécci, sò banditu! »

Hàni tumbu corp'é corpu
A Manzònu ed a Lumbàtu;
Lu sangu di li me bòja
Ha da essa vindicàtu;
Hàni tumbu li me bòja!
Abbastanza so campàtu!

Li mé mansi é ghiuvatìvi
Chi nun ci n'éra in paési,
Senza fa dann'a nisciùnu,
Corp'é corpu séti stésì :
V'àghiu a fà li funaràli
« Chi ma' si saran 'intési! »

La tinta! quandi ghié 'ntési
Dì cussì da la só bòcca,
Mi só miss'a li briòna
E pó li man'a li fiòcca,
Dicendu : « S'tu faci quissa
« Quì di móra aval mi tòcca. »

Je me souviens de ce jour
Où tu arrivas pâle et décoloré,
Te donnant des coups de poing sur la tête,
Te mordant les doigts ;
Malheureux ! tu me dis :
« Au revoir, je suis bandit !

On a tué, l'un à côté de l'autre
Manzonu et Lumbatu ;
Le sang de mes bœufs
Sera vengé ;
On a tué mes bœufs !
J'ai assez vécu !

O mes bœufs si paisibles et si obéissants !
Comme vous il n'y en avait pas dans le pays ;
Sans avoir causé de dommage à personne
Vous gisez corps à corps ;
Je veux vous faire des funérailles
« Terribles et sanglantes ! »

La pauvre ! quand j'entendis
Ces paroles
Je poussai des cris
Et m'arrachai les cheveux
Lui disant : « Si tu fais cela
Je n'ai plus qu'à mourir ! »

Ma lu mé disgraziàtu
A suppurtà nun fù bònu :
Quandu vìsti in piazza rida
Lu latru di Jacarònu ;
Li fec'entra par la bòcca
Lu cartùcciu e lu stuppònu !

Qual sarà stàtu lu vìli
Chi s'è mìssu a fà la spìa ?
Nun facï mal' a nimmu,
Nimmu màli ti vulìa
E stàtu qualchi fammìtu
Par andassin 'in Bastìa " !

Eri banditu d'onóri
O lu mé ommu cumpìtu !
Se' cascàtu ad armi in mànu
E nun se' micca fughìtu ;
Ma primma di chiùda 'l'òcchia
Li nimmìci t'ha scumpìtu !

Avvidécci a l'altru mondu
(O tamanta è quista scossa !)
Unghi jorn'a la stess'óra
Vultaràghiu a la tó fossa,
Fatt'a mezz' ad un zuccàli,
Pinghì supr'a li tó ossa !

Mais l'infortuné
Ne put supporter son malheur,
Et quand il vit rire sur la place
Ce voleur de Jacaronu
Il lui envoya dans la bouche
Toute une charge, cartouche et bourre!

Quel a été le lâche
Qui a fait connaître ta retraite?
Tu ne faisais de mal à personne.
Et personne ne t'en voulait.
C'est sans doute un meurt-de-faim
Qui voulait s'en aller à Bastia!

Tu étais un bandit plein d'honneur,
O mon mari accompli !
Tu es tombé les armes à la main,
Et non en fuyant,
Mais au moins avant de mourir,
Tu as exterminé tes ennemis!

Au revoir dans l'autre monde,
(Quelle cruelle séparation!)
Tous les jours, à la même heure,
Je reviendrai sur ta tombe,
Creusée dans un lieu sauvage,
Pleurer sur tes froids ossements !

NOTES

1. *Pièna,* torrent formé par des pluies d'orage.

2. *Surrènu.* Les pluies d'orage grossissant les torrents, entraînant avec elle toutes sortes de débris et de graviers. Le mot *surrènu*, employé par comparaison, indique ici l'ensemble des malheurs qui ont obstrué la porte et fermé la maison de la Vocératrice.

3. *Mansònu* et *Lumbàtu* sont les noms que le bandit avait donnés à ses bœufs. *Mansònu* veut dire doux, paisible; *Lumbàtu* qui a la robe rousse ou noire aux flancs tachetés de blanc. Si l'animal a des bandes blanches disposées sans ordre on l'appelle *Bragàto*, et s'il a le front marqué d'une étoile, *Stellàto*. Dans le cas où un bœuf aurait seulement les pieds de derrière cerclés de blanc c'est *Calzàto* ou *Calzaràno* qu'on l'appellerait.

4. Comme il est dit dans ce vers les laboureurs corses ont conservé l'antique habitude de chanter en travaillant. Pour donner une idée de ce genre de poésie nous noterons ici une de ces chansons, empruntée au recueil de M. Viale :

> « Tribia tu, che tribia anch'ellu
> Mascarone e Cudanellu !
> Tribia, tribia e fa, Gaspura,
> Che la paglia torni pula,
> E la pula torni grenellu,

Un bacinu ogni mannellu !
Gira l'arghìa in tondu, in tondu,
Paglia in pula e granu mundu;
Guarda l'omme ! Alò, alò,
Fatti vivu, o Mascarò,
Che lu sole sopra a sera
Manda fresca la mandera.
Ohi ! trìbiati boni boi :
Lu granu tocc' a noi,
Ma la paglia tocc' a voi ! »

Marche, marche, Mascarone, marche Cudanellu ! Travaille Gaspura, il faut que la gerbe devienne paille et qu'à chaque tour de main nous levions un boisseau de blé. Tourne autour de l'aire et fais sortir le grain de l'épi. Prends exemple sur l'homme : allons, allons, hâte-toi, le soleil, sur le soir, nous envoie la brise propice au retour. Courage mes bons bœufs ! le grain est pour nous, mais la paille vous est réservée.

5. *Jacarònu* ou *Chiacarònu,* sobriquet voulant dire mauvais chien, c'est le nom que la Vocératrice donne au vieil ennemi de la famille.

6. *Sacchittònu*, qui porte la besace du mendiant.

7. *Cu li calcàgn'a lu mùru*, traduit littéralement ce vers signifie : (on t'avais mis) les talons au mur. — C'est-à-dire on t'avait poussé à bout.

8. *Piccià* ou *brugià lu cinnaràghiu,* expression proverbiale ayant le sens de risquer tout ce que l'on a, brûler ses vaisseaux, etc.

9. Se mettre de la partie en jouant des mains et frappant les yeux fermés.

10. Se donner des coups de poings sur la tête, se toucher le nez, se mordre les doigts d'une certaine manière, sont, pour les corses, des signes non équivoques d'une vengeance prochaine.

11. Il y a quelquefois des misérables qui ne rougissent pas de trahir un bandit pour se faire appeler comme témoins à Bastia et toucher une indemnité de voyage... horreur! pour quelques francs faire la *spia*! Les anciens Corses ne comprenaient pas ce mot.







IX

VÒCÈRU D'UNA DONNA

IN MORTI DI U MARITU

Chéta, chéta, chéta, ó Sàgra,
Chét'é nun piègna più tantu.
Paulìna è maritàta,
Ha li tó fidról' accantu,
Li tó àrburi son càrchi ;
Chét'ó Sà nun piègna tantu'!

Lu sóli stillàva 'n céli,
Er 'un ghiòrnu binidèttu.
L'acédri cantavan 'méli,
Si sintìv' àpra lu pèttu.
Li fiór 'érani sbucciàti...
Ah ! chi ghiòrnu maladèttu !



IX

VOCERO D'UNE FEMME

SUR LA MORT DE SON MARI

Oh ! tais-toi, tais-toi, Sagra,
Tais-toi et ne pleure pas ainsi.
(Ta fille) Pauline est mariée
Et tes fils sont à tes côtés ;
Tes arbres sont chargés de fruits :
Tais-toi, Sagra, ne pleure pas ainsi.

Le soleil étoilait le ciel,
C'était un jour béni ;
Les oiseaux chantaient doucement
Et l'on respirait tout à l'aise ;
Toutes les fleurs étaient épanouies...
Oh ! quel jour maudit !

Mi vól dà lu mé fucìli ?
Mi diss'ìdru cun surrìsu.
In quìstu tempu d'aprìli
Vò a càccia chi n'è l'ùsu,
Ti daràghi' una parnìci,
L'arranghiaré cu lu rìsu.

La sapéti tutt'ó donni,
Quì è l'ómmu chi cumanda :
Lu marìt 'ha li calzòni
Nó avèmmu la filàgna ;
S'idru dici una paróla
Nun pudèmmu fa la làgna !

Aghiu bùscu lu muschèttu
E trimendu l'àghiu dàtu ;
Idru m'hà surrìsu 'n òcchi
E dópu m'hà abbracciàtu.
E lu bàgiu di la morti
Chi lu tint' m'àja dàtu [1] !

Maladèttu quistu jornu
Chi sbucciàvani li fióra,
Chi cantavàni l'acélli
Maladètta sia quid'óra !
Di tutti li mé fratélli
Lu più càr'è andàt'a móra !

Veux-tu me donner mon fusil ?
Me dit-il, avec un sourire,
Par ce temps d'avril
Je veux aller à la chasse, comme c'est l'usage ;
Je t'apporterai une perdrix
Que tu arrangeras avec du riz.

Vous le savez toutes, ô femmes,
Ici c'est l'homme qui commande :
Au mari le pantalon
Et à nous autres la quenouille ;
S'il dit une parole
Nous devons obéir sans plaintes.

J'ai donc été chercher le fusil
Et l'ai donné toute tremblante.
Lui m'a souri dans les yeux
Et puis m'a embrassée...
C'était le baiser de la mort,
Le malheureux, qu'il m'avait donné !

Ah ! maudit soit ce jour
Où les fleurs s'épanouissaient !
Et maudite soit cette heure
Où chantaient les oiseaux !
De tous mes frères,
Le plus cher est allé mourir !

Di lu tó sangu,
Sangu di rosa,
To trista sposa
Farà sumenti!
Trimmeti puri
Li só nummici
Fin quistu córi
Sarà filici.

D'ammantu neru
Vodru vidénni
Tutta la razza
Di lu strappàttu;
Di l'assassìnu,
Più ché Caïnu,
Quì lu só córi
Vodr' intazzàtu!

Un pezz'a mattina,
E un pezz'a séra
Ni manghiaràghiu,
E forsa più!
E s'idr'è bonu,
Sta pur sicùru [2],
Di la só razza
Nun ci n'è più!

De ton sang,
De ton sang vermeil,
Ta triste épouse
Tirera vengeance!
Vous pouvez trembler
Ses ennemis,
Jusqu'au jour
De ma joie!

Couverte de deuil
Je veux voir
Toute la race
De ce misérable;
De cet assassin
Pis que Caïn,
Ici le cœur
Je veux en morceaux!

Un peu le matin,
Un peu le soir
J'en mangerai,
Peut-être plus!
Et s'il est bon,
Sois-en certain,
De sa famille
Il n'en reste plus!

O lu mé fidról 'in Sièna
O lu mé cucin 'Antònu,
Ho manghiàtu lu só córi
O quantu lu tróvu bònu!
Aghiu fammi di li só trippi
O detimmin' un buccònu [3]!



NOTES

1. Cette touchante simplicité ne remue-t-elle pas le cœur beaucoup plus que les phrases les plus pompeuses?

L'infortunée avait bien le pressentiment d'un malheur, *e trimmendu l'aghiu datu*, mais c'est l'époux qui commande et elle ne pouvait refuser d'obéir. Quant à lui, *il sourit dans les yeux de sa femme* et part sans se soucier de ce funeste présage.

2. Elle parle à son mari.

3. Qui donc n'admirera pas ici le contraste sublime des premières strophes toutes pleines d'une poésie intense, avec les terribles et sauvages pensées dont sont remplies les dernières? Le rythme change, chose bien rare, le vers se précipite; on croirait entendre le tocsin de la vengeance appelant les enfants qui sont au loin, au-delà des

O mon fils qui est à Sienne,
O mon cousin Antoine,
J'ai mangé son cœur,
Que je l'ai trouvé bon !
J'ai faim de ses entrailles,
Oh ! donnez-m'en une bouchée ! !

mers, et leur criant de venir jeter en pâture à l'épouse éplorée les entrailles et le cœur des ennemis.

Je viens de dire que le rythme variait dans ce Vocéro et que le fait en était rare. On n'improvise presque jamais, en effet, en petits vers de quatre ou cinq syllabes. Les seuls exemples que je connaisse de poésies analogues sont donnés par Tommaseo dans sa collection des « Canti popolari »; j'en cite ici deux fragments.

« Era costei
La bella fra le belle,
Era costei
L'ucella tra le ucelle,
L'apa fra le altre aparelle.
Dalla sua bocca
Sortiva la saggezza...
E gli occhi suoi
Pien di vera umiltade,
Le mani pronte

A far la caritade...
Piangete ancora
Cantatori uccelletti,
Erbe odorose,
E ancor vaghi mazzetti,
Che nel sua seno
Non starete più ristretti.

. . . .

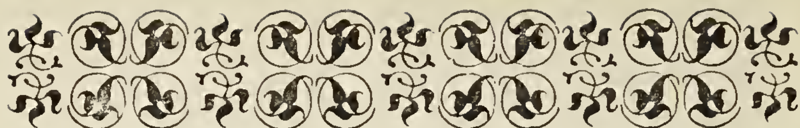
E partita la barchetta
Fra lo strepito de' venti... »

Et encore :

« Lu miò campiòne,
Lu miò cor sinceru !
Figlioli cari
Pienghite davveru !







X

VÒCÈRU D'UNA CUGINA

IN MORTI DI MATTÉU, MÉDICU

La tó jente t'aspettàva
Tutt' allègra a lu balcòne,
Quando vìde lu cavàllu
Senza te sòpra l'arciòne,
Cu la sélla sanguinósa,
E la brìlla strascinòne.

Poi binendu pé lu ponte
Apparì una fumacciòla [1];
E dinanzi un c'éra cròce,
Mancu prète cu la stóla;
Sulamente avìa ligàta
Di mandìle la so gòla!



X

VOCERO D'UNE COUSINE

SUR LA MORT DE MATTEO, MÉDECIN

Ta famille t'attendait
Toute joyeuse à la fenêtre,
Quand elle vit ton cheval
Arriver seul,
La selle ensanglantée,
Et la bride traînant à terre

Puis, venant sur le pont,
Apparut un léger nuage
Et devant il n'y avait ni croix
Ni prêtre avec l'étole.
Seulement on lui avait lié
Le menton avec un mouchoir.

Ricusando di salutàre il convòglio fùnebre, ne volendo porger la mano a nessùno in segno d'amicìzia, soggiunge :

Ispunìteci a Mattéu,
Chi li tòcchunu la mànu :
Di quest' altri u ne bulèmu ;
Chi nun sònu a lu so pàru.
O Matté, lu me' culombu,
T'hànu tòmbu a frànca mànu !

Irrittu ! lu nostru Mattéu [2],
Dìcci almènu lu tò màle :
Nun è stàta mìcca frèbbre,
Nè puntùra catarràle ;
Sonu stàti li Nigrètti
E l'infàmu di Natàle !

Avà sì ch'éra lu tempu
D'armà pènna e timparìnu,
E se un bàsta taliànu,
Scrìve francèse e latìnu.
Tu pudï cullàcci a Sórru
A fà u médicu a Caïnu [3] !

Refusant de saluer le convoi funèbre et ne voulant tendre à personne la main en signe d'amitié elle ajoute :

Déposez Matteo
Afin que nous lui serrions la main ;
Nous ne voulons pas celle des autres,
Ils ne sont pas ses égaux.
O Matteo, ô mon ramier,
On t'a frappé d'une main sûre !

Notre Matteo, debout !
Au moins, dis-nous ton mal.
Ce n'est point la fièvre
Ni la pneumonie, ni le catarrhe,
Ce sont les Negretti
Et l'infâme de Natale qui t'ont tué !

C'était bien le moment
De prendre plumes et canifs ;
Et si l'italien ne suffisait pas
D'écrire en français et en latin..
Tu pouvais bien monter à Sorru
Faire le médecin à Caïn !

Un' altra cugina del defunto venendo all'incontro interloquisce :

Quandu pensu a u me' cugìnu
Sentu cripà lu tarrènu;
Quand' é' pensu a la sò morte
Mi sentu jùnghie lu trèmu;
Animu, i me' paésàni,
Chi vo' un bi venghìte mènu!

Era questu lu culombu
In mezzu a quàttru fratélli;
Era cèrcu da' frustéri
Caru di li puvarélli.
Quandu falàva in paése,
Carcàvanu li purtélli.

Oh l'infàmu di Natàle!
Più ch'un càne ell'èra trìstu,
Chi tradì lu sò duttòre
Cùme Jùda tradì a Christu :
Sòpra u sò sangue, lù làtru,
Si cridia di fàcci acquistu!

Ma lu sangue di Mattéu
Inbindìcu un pò passà.
L'avète tombu innucente;
Lu duvìate lascià stà.

Une autre cousine intervient.

Quand je pense à mon cousin
Je sens la terre qui se fend,
Quand je pense à sa mort
J'en frémis d'épouvante...
Courage, mes paysans,
Ne vous trouvez point mal !

Celui-ci était la colombe
Au milieu de ses quatre frères.
Il était recherché des étrangers.
Il était chéri des pauvres.
Quand il descendait au village
Les fenêtres se garnissaient pour le voir.

Oh ! l'infâme Natale !
Plus perfide qu'un chien !
Il a trahi son docteur
Comme Judas trahit le Christ !
Sur son sang, le voleur,
Il a cru faire des profits !

Mais le sang de Matteo
Ne peut rester sans vengeance ;
Vous l'avez tué innocent,
Vous deviez le laisser tranquille.

Se un bidissi la bindètta
Mi burrìa sbattizzà.

Ripiglia la prima giovine.

Or lu sangue di Mattéu
Sarà prestu bindicàtu.
Quì ci só li só fratélli,
I cugìni e lu cugnàtu;
E se questi un bastarànu
Ci sarà l'imparentàtu.

Mentre il convòglio fùnebre attraversa un villàgio di quèi di Sòro in su, un abitante del luògo offre a tùtti una piccola refezione; ma la dònna ripìglia :

Or da vòi da Sòrru in su
Un bulèmu lu cunfòrtu [4];
Noi v'avèmu rigalàtu,
Voi ci avète fàttu tortu.
Vi l'avìamu dàtu vìvu
E lu ci rendìte mortu [5] !

Or magnàte u vostru pàne,
E biìte u vostru vìnu;

Si je ne voyais pas sa vengeance,
Je voudrais me débaptiser !

La première cousine reprend :

Le sang de Matteo
Sera bientôt vengé :
Ici sont ses frères,
Ses cousins et son beau-frère.
Et s'ils ne suffisent pas
Il y aura toute la parenté.

Tandis que le convoi funèbre traverse la partie haute du village de Soru, un habitant offre à tout le monde une petite collation, mais la vocératrice reprend :

De vous autres habitants de Soru
Nous ne voulons pas de conforto ;
Nous vous avions bien traités
Et vous nous avez fait grand dommage,
Nous vous l'avons donné vivant,
Et vous nous le rendez mort !

Mangez donc votre pain,
Buvez votre vin,

Nòi di questu un ne bulemu,
Ma di lu bostru sanguìnu
In bindètta di lu nostru,
Chi l'avèmu a lu strascìnu.

Unn 'è què lu paesàcciu,
Chi tinìa lu me' cugìnu?
Ch'èllu ci scàppi lu fócu
E nun ci àbiti più nimu!

Una vecchia.

Acchitàtevi, o surélle,
E finìte stu rumóre;
Mattéu un bòle bindètta;
Chi stà in cèlu cu Signóre
Or guardàtela sta bàra;
Miràte, surélle care,
Ci sta sòpra Jésu Cristu,
Chi c'insègna a pardunàne:
Un spignìte li vostri ómi;
Abbastanza è tòrbu u màre;
Perchè avàle èmu d'avè
E po' avrìamo da dàne [6]!

Nous n'en voulons pas;
C'est votre sang que nous voulons!
Pour venger le nôtre
Répandu par les chemins.

N'est-ce pas ici le triste pays
Qu'habitait mon cousin !
Que le feu le détruise
Et que personne ne l'habite plus jamais!

Une vieille.

Soyez plus calmes, mes sœurs,
Et finissez ce tumulte;
Matteo ne veut pas de vengeance
Car il est au ciel avec le Seigneur.
Regardez ce cercueil,
Voyez, mes sœurs,
Là-dessus est Jésus-Christ
Qui nous enseigne à pardonner.
N'excitez pas vos hommes ;
La mer est assez troublée,
En ce moment on nous doit
Et plus tard nous aurions à donner!

NOTES

1. Peu de Vocéri commencent d'une manière aussi dramatique. L'heure du retour est arrivée, la famille est tout en fête ; afin de voir plus tôt le voyageur chacun s'est mis à la fenêtre, explorant l'horizon. Hélas! le cheval arrive seul la bride traînant par terre et la selle ensanglantée...

La seconde strophe fait bien voir le lieu de la scène : le pays est montagneux, un sentier serpente au-dessus du torrent et le cercueil, sans croix ni prêtre, recouvert d'un drap blanc, ressemble de loin à une nuée blanchâtre, à *una fummacciola* qui se détache sur la sombre verdure des maquis.

2. *Irrittu u nostru Mattéu,* la pauvre femme parle au défunt comme s'il était endormi ou qu'il fût évanoui. Cette idée est une des plus belles qui se puisse trouver. Comment peut-on croire que d'un moment à l'autre l'objet aimé nous a quitté pour toujours? Aussi les vocératrices trouvent-elles bien des excuses pour expliquer ce sommeil profond qui les épouvante ; quelquefois même, ne pouvant réussir par leurs caresses à réveiller le frère ou l'époux, les pauvres femmes font appel à son orgueil, au souvenir de son nom qui périrait

sans lui ; comment pourrait-il quitter la terre puisqu'il n'a point laissé d'enfants?

« Qual è chi lu metterà
Avà lu to nome in pède ?
Francesco lu to cugino
Ch'ha gràvida la mughiere ?
Irrittu, Juvan Dumè,
Tu nun hai lasciàtu erède !

dit une jeune femme éplorée à son mari,

3. Matteo avait été appelé à Soru sous prétexte de soigner un malade : c'était celui qui avait feint d'être indisposé pour mieux l'attirer, qui le tua.

4. *Cunfortu.* On appelle ainsi le repas funèbre qui a lieu après l'enterrement du mort. C'est en général un parent, un ami ou un voisin de la famille en deuil qui prépare le manger.

Les étrangers, les prêtres et même la veuve et les orphelins sont obligés d'y prendre part, et ce serait une insulte envers la famille du défunt que de refuser une invitation en pareille circonstance.

5, Var. :

In Chiàtra, le mie sorelle
Non ci abbiàmo avuto sorte
Dièdimo l'uccello a vita
E ci l'hànu resu a morte.

A Chiatra, mes sœurs, nous n'avons pas eu de chance; nous avons donné l'oiseau vivant, et voilà qu'on nous le rend mort!

6. Le chœur de la tragédie de Sophocle n'a pas de voix plus auguste que celle de cette humble vieille d'une bourgade de la Corse. On croit voir une sainte des premiers siècles chrétiens s'élancer, un crucifix à la main, au milieu d'un sacrifice de druidesses, et jeter sur l'autel où se débat la victime l'image du Dieu de miséricorde.

C'est ainsi que par un contraste étrange on trouve une prière entrelacée au chant d'homicide, comme un scapulaire au cou d'un bandit. On dirait ces poignards du moyen âge qui récitent le *Pater* ou la salutation angélique gravés sur leur lame.

(Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux*).

Dans un autre Vocéro, littéraire cependant, nous trouvons ces quelques vers qui expriment d'une manière véritablement remarquable cette même idée de pardon et de miséricorde. Le lecteur lira sans doute avec plaisir ce fragment :

. . . Figlio mio
La tua morte qual è stata?
. . . .
— M'hanno dato ferro e legno,
M'hanno dato stile e mazza !
. . . .
Voi, caro padre, pensate,
Adopratevi per bene.
Fate pace, e pace date
Per amor del sommo bene.
Per amor del sommo Iddio,

Perdonate, o padre mio.
— Rispondi alla tua mamma
Che vendicarti brama.

Ei rispose :

— Madre cortese
Perdonate queste offese.
Io perdono tutto il mondo
Anche chi mi fa morire.

. . . .

La tua povera consorte
Variò di mille colori
Vedendo il suo bene offeso,
Le viscere del suo cuore!
Poi l'abbraccia, e cosi dice :
Sarò io la più infelice.





XI

VÒCÈRU D'UNA MAMMA

IN MORTI DI U SÓ FIDDÓLU

Istamàni in quistu lócu
C'è stàtu lu carrimàsciu;
U me fidról'è cascàtu
D'una bàdra présu in pèttu,
Er' accàntu a lu só zìu
E vicin'a lu curàtu !

O fugliò sta pur tranquìllu
Chi saré ben vindicàtu;
Li tó cucìni só quì,
E majór l'imparintàtu [1];
Lu tó sangu priziósu
Sempri n'un 'ha da gridà.

XI

VOCERO D'UNE MÈRE

SUR LA MORT DE SON FILS

Ce matin, dans ce pays,
A eu lieu un épouvantable carnage :
Mon fils est tombé
Frappé d'une balle en pleine poitrine.
Il était à côté de son oncle
Et près de notre curé.

O mon fils ! tu peux être tranquille,
Terrible sera la vengeance !
Tes cousins sont tous ici
Et tu as une nombreuse parenté ;
Ton sang précieux
Ne criera pas toujours !

Di nègru la mé camìcia
Per sempri vódru purtà.
Vódru tigna la mé càsa [2]
E nun vódru più prigà :
Lu sóli di li mé òcchia
Per me vèni d'oscurà.

Infàmmi la Morti è stàta
Di cacciàtti del mio sènu;
Aval' sóla in quistu mondu
Chi c'hàghiu ma' più da fà ?
Lu mé cìgliu priziósu
Per me la vìta è vilènu.

Ma vó' tutt'i li cucìni
Chi pienghìti cun dulóri,
Currìti per li vaḍìni
N'un lachèti passà l'óri;
Piddètimi l'assassìnu
Ch'hàghiu fàmmi d'u só córi!

Ghiunghìtimi li só trìppi,
Li vódru tend'a li corba!
Pó li cacciaréti l'òcchi,
Fissàtu hànnu u mé fiddólu!
A pó cuntent' una volta
Ghitta mi vòdr' in Tighiólu [3]!

Je veux noircir ma chemise
Et la porter tous les jours ;
Je veux teindre ma maison (en signe de deuil)
Et ne prierai plus !
Hélas ! le soleil de mes yeux
Vient aujourd'hui de s'éteindre.

Oh ! comme la Mort a été infâme
De t'arracher de mon sein !
Maintenant, seule en ce monde,
Que dois-je plus y faire ?
Mon lys précieux,
Pour moi la vie n'est plus qu'un poison.

Mais vous tous, ses cousins,
Qui pleurez avec tant de douleur,
Courez par les vallées,
Hâtez-vous, les heures s'écoulent,
Allez-vous saisir de l'assassin
Car j'ai faim de son cœur !

Apportez-moi ses entrailles
Je veux les jeter aux corbeaux !
Arrachez-lui aussi les yeux,
Ils ont visé mon enfant !
Après cela, heureuse enfin,
J'irai me jeter à Tighiolu !

NOTES

1. Quand un homme venait de succomber sous les coups de son ennemi, ce n'étaient pas seulement le père, le fils ou le frère de la victime qui étaient chargés de tirer vengeance du meurtre commis, mais encore toute la *razza*, toute la parenté, aussi loin qu'elle pût s'étendre.

Dans certains cas, même, des familles qui n'avaient aucun lien par le sang, mais qui étaient sujettes à avoir des *vendette*, formaient entre elles des ligues offensives et défensives qui pourraient être assimilées à la confédération suisse, ou à l'union américaine. Quoique n'étant pas établies par des protocoles ou des traités, ces associations n'en formaient pas moins le droit public du pays, et en temps de guerres intestines les ligués se soutenaient mutuellement par des secours en hommes, en poudre, en balles, en fusils et en argent.

Il faut connaître l'histoire des malheurs de la Corse, le système et les fautes de l'implacable gouvernement de Gènes pour comprendre ces étranges coutumes. Ne trouvant dans les autorités et les lois imposées ni assez de vigueur ni assez d'appui pour soutenir la justice contre l'abus et le crime, la plupart des familles cherchè-

rent leur sûreté dans la coalition de leurs forces réunies.

2, Cette pauvre mère ne ressemble-t-elle pas un peu par le cœur à cette Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, qui, elle aussi, fit teindre en noir son château de Blois après la mort de son époux, et mourut de *courroux et de deuil*, comme dit la chronique?

La pauvre paysanne corse marchant en sabots n'est pas moins désespérée dans son amour que la puissante princesse; sa chemise sera toute noire comme son âme, et la malheureuse qui croyait en Dieu l'oubliera désormais. Il a été si cruel en lui arrachant son enfant bien-aimé! Quoique mort elle ne pensera jamais qu'à lui Aucune pensée ne la distraira de son souvenir,

E nun vodru più prigà!

s'écrie-t-elle, et je ne veux plus prier!

3. Nom d'un gouffre profond.





XII

VÓCÉRU D'UNA CUCINA

IN MORTI DI FRANCHI U SÓ CUCINU

Quantu la t'avìamu detta
O caru di la cucìna
Chi tu ti fùssi vardàtu
Da Mària la Fior-di-Spìna [1]
Parch'andàva armàta in guèrra
Nòtti e dì, séra e matìna !

Quista màni, in piazza d'Ota [2],
Mìssu t'hàni la curòna,
Tíssùta d'òru e d'argentu
Sicondu la tò parsòna.
Quistu colpu di pistóla
Quantu in Còrsica risòna!...



XII

VOCERO D'UNE COUSINE

SUR LA MORT DE FRANCHI SON COUSIN

Que de fois t'avions-nous dit,
Mon cher cousin,
De te tenir en garde
Contre Maria Fior-di-Spina,
Parce qu'elle marchait armée en guerre
La nuit et le jour, le soir et le matin !

Ce matin, sur la place d'Ota,
On t'a mis une couronne
Brodée d'or et d'argent
Selon que tu la méritais ;
Ce coup de pistolet
Comme il retentit dans toute la Corse !

Tu nun ti pinsàvi mài
Di murì da la to 'amanti;
Fior-di-Spina astùta e scàltra
Versu te drizzò li pianti,
Quandu tu ghiucàvi à carti
In piàzza cun tanti e tanti !

Ma illa, cor di liònu,
E d'una tìgra allattàta,
Stési il bràcciu e la pistóla,
In càpu ti l'ha sparàta :
Dicendu : « Anima infidéli
La tò morti è priparàta ! »

Quandu da l'arma crudéli
Tu cadìsti mortu in tèrra
La tirzètta ha caricàtu
Comme un fier bandìtu in guèrra,
Po' ha gridàtu ad alta vóci :
« La to' pórta ógi si sèrra [3] ! »

Ghiunta a càsa di so' pàtri
Si vestì da gran guerriéra,
Cun terzètta e cun fucìli
Ed il còr turbàtu e nèru
Dicendu cu li fratélli :
« Oggi quistu è il miò mistéru !

Tu ne pensais pas
Mourir de la main de ton amante;
Mais Fior-di-Spina, adroite et rusée,
Vint te surprendre
Jouant aux cartes,
Sur la place, entouré de tant de gens!

Cœur de lion,
Allaitée par une tigresse, elle
Allongea le bras, et le pistolet
Te déchargea sur la tête
En te disant : « Ame infidèle
Voilà ta mort qui approche! »

Et quand son arme cruelle
T'eut couché mort par terre,
Elle a rechargé son pistolet;
Comme un fier bandit de bataille
Elle s'est écriée d'une voix haute :
« Ta porte se ferme aujourd'hui! »

Rentrée à la maison de son père,
Elle prend l'habit guerrier,
Le pistolet et le fusil,
Et, le cœur troublé,
Elle dit à ses frères :
« Désormais voilà mon métier! »

Via purtàtimi in Tallànu,
Da li gran bandìti fiéri [4]
Giàcumu e Santa-Lucìa,
Chi so'li gran cavagliéri,
E cun essi in cumpagnìa
Girerò boschi e sintiéri! »

E poi si mèssi in campàgna
Carca d'òru e di rubìni,
La carchéra e lu stilèttu,
Cinta d'armi supraffini,
Dicìsa di fa gran guèrra
A luntàni ed a vicìni [5].

Quandu par boschi e cullìni
Incuntràta dai fratélli,
Sintì dìre : « Arresta! arresta!
Nun è ghiócu da zitélli,
Chi se' in man di la ghiustìzia
Ghiunta al chiàru di li stélli [5]!

Ma la fiéra, risolùta,
Dà di mànu a la schiuppètta;
Si la pésa e prendi mìra
Cridendu di fà vindètta;
Ma li fratélli gridendu
L'hàni sigillàta è strètta [6]!

Vite, conduisez-moi à Tallano
Auprès des grands et fiers bandits
Jacques et Santa-Lucia;
Ce sont de grands chevaliers;
En leur compagnie, désormais,
Je parcourrai bois et sentiers »!

Puis elle se mit en campagne
Chargée d'or et de rubis;
Portant cartouchière et stylet,
Et des armes superbes;
Décidée à faire cruelle guerre
De près et de loin.

Tandis qu'elle parcourait les monts et les bois,
Elle fut surprise par ses frères
Qui lui crièrent : « Arrête! arrête!
Ce n'est pas un jeu d'enfants;
Tu es entre les mains de la justice
Venue quand scintillaient les étoiles! »

Mais résolue à se défendre, l'audacieuse
Empoigne son escopette,
Epaule et vise,
Croyant faire une nouvelle vengeance;
Mais ses frères en criant,
L'ont déjà saisie et garottée!

Vo 'érati stitutóri,
Di la gran famìglia Franchi
V'érati purtàtu in Ota
A tinì cullègiu a tanti;
Par tutti érati struìtu
Ma par vo' fust' ignòranti [7].

Ora si chi li gazètti
Curraràni in ùgni règnu,
Dicendu ch'in piàzza d'Ota
Tu se' mortu, o càru pègnu,
Par avé toltu l'onóri.....
Or di piègnati m'ingègnu!

Giòvani, corsi e francési,
Esempiu tùtti piglàti:
Quandu vói fèti l'amòri
Tradimenti nun ni fàti,
Altrimenti muraréti
Da quel ben chi tant' amàti!

Achìlle, cor di cucìna,
Tu trattàsti da tuntòne;
Ma l'onor di Fior-di-Spìna
Oggi ti costa del bòne;
Cun un colpù di pistóla
Ha spentu lu tó fucòne [8]!

Vous étiez instituteur (ô mon cousin!)
De l'illustre famille de Franchi;
Vous étiez venu à Ota
Instruire la jeunesse;
Savant pour les autres
Vous fûtes ignorant pour vous-même!

Et maintenant les gazettes
Iront de partout
Annonçant que sur la place d'Ota
Tu es mort, ô mon cher trésor!
Pour avoir ravi l'honneur à une jeune fille.
Désormais je ne puis que te pleurer.

Jeunes gens, corses et français,
Que cela vous serve d'exemple;
Si vous faites les amoureux
Ne commettez point de trahisons,
Autrement vous mourrez
De la main de celle que vous aimez!

O Achille, cœur de ta cousine,
Tu as agi comme un grand fou!
Mais l'honneur de Fior-di-Spina
Aujourd'hui te coûte cher :
D'un coup de pistolet
Elle a éteint ton foyer!

Parlendu a Fior-di-Spina :

So' partìti da Parìgi
Cavaglièri e diputàti,
E si so' rési in Bastìa
Cun tùtti li magistràti ;
Ed alla Corti riàli
A viderti son 'andàti !

S'é dìcu chi Fior-di-Spìna
Di Clorinda ha présu il córi,
Opùre di Bradamante
Ch'éra lu grand' uccisóri,
Or la faremmu regìna
Mòglie d'un impératórí.

Qual sarà lu prisidenti
Cunsigliéri, opur giuràtu
Chi cundànni una regìna
Per un sìmili piccàtu ?
Nun vi è lèggi ne ragióni
Par un fàttu si onoràtu !

Finì vógliu lu mé pientu
Chi mi crépa lu mé córi ;
E' nun póssu più risìsta
O cùcì da lu dulóri ;

S'adressant à Fior-di-Spina.

De Paris sont partis
Députés et cavaliers ;
Ils se sont rendus à Bastia
Ainsi que d'autres magistrats
Venus à la cour royale
Pour te voir. (Quand elle passera aux assises).

Quand je dis que Fior-di-Spina
A le courage de Clorinde
Ou celui de Bradamant,
Qui était un fier guerrier,
C'est que nous allons en faire une reine
Ou la femme d'un empereur.

Où sera le président,
Le conseiller ou le juré
Qui osera condamner une reine
Pour un tel péché ?
Il n'y a ni loi ni raison
Contre un fait si honorable.

Je finis ma complainte,
Mon cœur éclate,
Je ne puis résister
A la douleur, ô mon cher cousin !

A truàcci in Paradìsu,
Ti cunsègnu a lu Signóri

NOTES

1. *Maria la Fior-di-Spina;* Marie fleur d'épine; surnom qui signifie belle et sauvage.

2. *Ota;* commune de l'arrondissement d'Ajaccio, canton d'Evisa.

3. *La to porta si serra.* Le foyer s'éteint tout le monde meurt, il ne restera plus personne dans la maison.

4. Ces deux hommes qu'on invoque ici comme de grands et généreux bandits ne furent pas toujours aussi bons que veut bien le dire *Fior-di-Spina.*

Pendant de longues années J. A. Giacomoni et Antoine Santa Lucia furent la terreur de l'arrondissement de Sartène. Malheur à l'ennemi qu'ils rencontraient sur leurs pas ! une balle, et tout était dit, car jamais ils ne manquèrent leur coup. On raconte pourtant de ces deux hommes une foule de traits qui dénotent des âmes élevées et dont plusieurs font honneur à l'humanité.

5. Cette belle et brave *Fior-di-Spina* ne rappelle-t-elle pas la femme de Tsavellas de la chan-

Au revoir au Paradis,
Je te recommande au Seigneur.



son grecque, combattant pour sa patrie contre son farouche et sanglant oppresseur?

« Un oiseau s'est posé sur le haut du pont; il se lamente et dit à Ali Pacha : « Ce n'est point ici Janina pour y faire des jets d'eau; ce n'est point ici Drévéza pour y bâtir des forteresses, c'est ici Souli le renommé où vont en guerre les petits enfants, les femmes et les filles; où la femme de Tsavellas combat le sabre à la main, son nourrisson à un bras, le fusil de l'autre, et le tablier plein de cartouches! »

Fior-di-Spina n'est pas la seule, d'ailleurs, qui, de sa main, ait lavé son honneur en versant le sang de l'infidèle, mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le mort, dans ce cas, n'ait jamais trouvé de vengeur : *le sang versé répare l'honneur perdu.* C'est, si l'on veut, un malheureux préjugé, mais c'est ainsi, et la justice absout celle qui, sans compromettre les siens, efface à sa manière un quart d'heure de folie.

Cette remarquable circonstance qu'un mort tué dans le cas de *De Franchi* n'est pas vengé, prouve que le Corse possède au plus haut degré le sen-

timent de la justice, et qu'il n'y aurait pas tant de meurtres si les coupables étaient punis comme ils le méritent; malheureusement ils ne le sont pas, ou ne l'ont été que rarement. C'est donc sur ceux qui sont chargés de rendre la justice, depuis les juges de paix jusqu'à la cour d'assises, depuis les maires jusqu'au préfet, que doit retomber tout le sang si inutilement et si malheureusement répandu.

De Franchi n'avait personne, mais eut-il eu des frères, *Fior-di-Spina* aurait pu se promener librement; nul n'aurait songé à lever les yeux sur elle dans l'intention de venger celui qu'elle avait tué.

5. *Fior-di-Spina* avait vengé son honneur sans compromettre en rien ses frères. C'était pour elle une action d'éclat qui lui assurait une gloire immortelle.

6. Ce furent les frères de la jeune fille qui l'arrêtèrent eux-mêmes, pour ne pas la laisser se compromettre davantage. Son action n'était pas de celles que la justice corse punit sévèrement, et de plus, elle n'avait pas à redouter la vengeance des parents du mort car *sa porte était fermée.*

7. En donnant d'excellents préceptes aux autres il ne sut pas les mettre en pratique pour lui-même et se fit tuer.

8. Tout en pleurant son cousin, la Vocératrice ne peut s'empêcher d'admirer le superbe courage de *Fior-di-Spina*, qui aurait été sa cousine si le

malheureux *Franchi* ne l'avait pas délaissée après l'avoir compromise. C'est peut-être cette raison et l'amour qu'elle lui portait déjà qui empêchent la pleureuse d'éclater en insultes et en imprécations. Loin de là, elle n'a pas un cri de colère contre l'audacieuse qui a éteint un foyer.





XIII

VÒCERU D'UNA SURÉDDA

IN MORTI DI DUI FRATÉDDA

TUMBATI LU STESSU ÏORNU

Oh le truncàte di Piéru!
Oh le sbaccàte di Oràziu!
N'hànu fàttu un gran flagéllu
Ind'a piàzza a San Brancàziu [1].
Di lu sangue di li nostri
Or Michéle sarà sàziu [2]!

Morte, o Morte, tu sia tinta,
Chi ci hai fàttu tantu màli!
Una càsa cusì pièna
L'hài ridòtta a nidicàli [3].
Or este tuccàtu a me
A fà lu règhi [4] casàli?



XIII

VOCERO D'UNE SŒUR

SUR LA MORT DE SES DEUX FRÈRES TUÉS LE MÊME JOUR

Oh les bravades de Pieru !
Oh les vanteries d'Horace!
On en a fait un grand massacre
Sur la place de San Brancazio ;
Du sang des nôtres
Maintenant Michel sera rassasié !

O Mort, sois-tu maudite,
Tu nous a fait tant de mal !
D'une famille aussi nombreuse
Une fille reste seule.
C'est donc à moi qu'il appartient
De faire le chef de famille ?

Eju di li femminélli
Era sóla a lu fucòni ;
E' li me' cinque fratélli
Li pudìa tùtti dispòni.
Avà sì chi l'àchiu persu
Lu dirìttu di ragiòni!

Bógliu tìnghiemi di nèru,
M'ógliu pòni li fallètti [5] :
Nìssun sègnu d'alegrìa
Màï più mi ni vógliu mètti,
Pe li me' cinque fratélli,
Bàbbu e màmma, chi sò sètti!

E pò vógliu mandà in Ascu [6]
A cumprà lu nègru fùmi :
Bógliu tìnghiemi di nèru
Cùme d'un corvu li piùmi.
La mé' vìta scendi e corri
Cùme l'àcqua di lu fiùmi!

Nun vidèti li me' òcchi ?
Son turnàti dui funtàni
Pe' li me' dui fratélli
Appachiàti in ùna màni;
Or hànu lu sò da fà
A murtóriu li campàni [7]!

Jeune fille,
J'étais seule autour du foyer;
De mes cinq frères
Je pouvais disposer;
Maintenant j'ai perdu
Le droit d'avoir raison!

Je veux me couvrir de deuil
Et porter les *faldette;*
Aucun signe de joie
Ne mettrai plus :
J'ai perdu mes cinq frères,
Mon père et ma mère, ce qui fait sept!

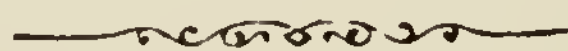
Je veux envoyer à Asco
Acheter du noir de fumée;
Je veux me teindre en noir
Comme les plumes d'un corbeau;
Ma vie s'écoule et s'en va
Comme l'eau d'un fleuve!

Voyez, mes yeux
Sont devenus deux fontaines
En pleurant mes deux frères
Tués le même jour;
Elles ont fort à faire
Les cloches qui sonnent le glas des morts!

Lu me' buttònu dill 'òru,
La me' jèmma dill 'annéllu!
O Piéru lu me' cuntentu!
Od Orà lu me' fratéllù!
Nu la chiésa di Tallònu
Nun ci n'entrìa cumed' ellu!

E lu più ch'eo mi lamento
E di vòi, Signor Curàtu;
Perchè contru a me' famìglia,
Vi mustraste cusì ingràtu:
In tre ànni furni sètti,
Che boi m'àïte levàtu!

Or li vógliu accumpagnà
Finu a u pedi li chiàssi;
Mi ne vógliu riturnà
Lagrimandu ad òcchi vàssi.
Pe li me' cinque fràtelli
Questi so l'ùltimi passí!



O mon bouton d'or,
Mon beau joyau,
Pieru, ma joie !
Horace, mon frère !
Dans l'église de Tallone
Comme vous il n'en entrait pas !

Monsieur le curé
De vous je me plains amèrement,
Car envers ma famille
Vous vous êtes montré bien ingrat;
Dans l'espace de trois années
Vous avez enseveli sept personnes!

Maintenant je veux les accompagner
Jusqu'au bas du sentier;
Puis je retournerai
Pleurant et les yeux baissés.
Hélas! Pour mes cinq frères
Voilà les derniers pas!



NOTES

1. Les deux frères étaient braves et méprisaient leurs ennemis; ceux-ci, qui les craignaient, prirent leurs mesures et s'en débarrassèrent

2. *Michéle.* Le chef des ennemis, qui ne fut content que lorsqu'il eut éteint la famille de ses adversaires.

3. On appelle *midicali* l'œuf qu'on laisse dans le nid d'une poule afin de lui indiquer l'endroit où elle doit pondre.

4. *Reghi* de regere, régir, soutenir, représenter.

5. Les veuves seules portent les *falletti* ou *faldette;* la pauvre enfant veut faire de même, car elle a tout perdu. Une jeune fille avec des *faldette!* rien de si lugubre.

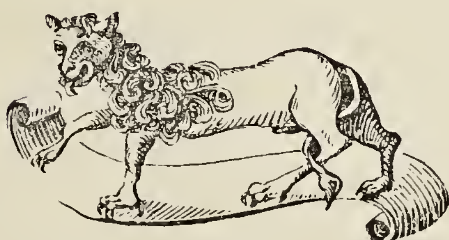
6. Commune de l'arrondissement de Corte, possédant une superbe forêt et dont la principale industrie consiste dans la vente de bois résineux et de goudron.

7. Var.

Burrebbi chi li mé occhi
Fussinu duie funtani
Pe li me dui fratelli
Appaïati in una mani ;
Per noi sonanu spessu
A murtoriu li campani.

Je voudrais que mes yeux deviennent deux fon-

taines pour pleurer mes deux frères morts le même jour! Pour nous les cloches sonnent bien souvent le glas funèbre!





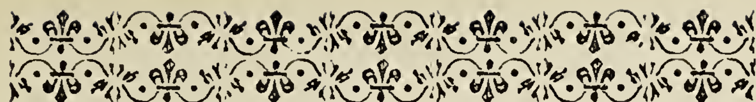
XIV

VÒCERU D'UNA DONNA

IN MORTI DI U MARITU

O caru di la surélla [1]
Còsa vècu quì stamàne?
Lu miò cèrvu pélibrùnu,
Lu miò falcu senza l'àle!
Vi vècu cu li me' òcchi,
Vi toccu cu le me' màne;
O caru di la surélla,
Bàsciu le vostre funtàne [2].
Pussìbile ch'èlla sïa?
Un la crédu mancu avàne!

Lu me' màrmaru piantàtu,
Lu vapóre a mèzzu màre,
Lu me' fàttu a lu pinnéllu,



XIV

VOCERO D'UNE FEMME

SUR LA MORT DE SON MARI

O chéri de ta sœur,
Que vois-je ce matin?
Mon cerf au poil brun,
Mon faucon sans ailes!
Je vous vois de mes yeux,
Je vous touche de mes mains;
O chéri de ta sœur,
Je baise tes blessures!
Est-il possible que cela soit vrai?
Je ne le crois pas encore!...

Beau comme une statue de marbre,
Comme un vaisseau en pleine mer,
Fait au pinceau,

Ghiunti quì da la cittàne!
Tantu vìdi che a Marìa
Ella nun pudìa duràne.

O più dolce di lu méle!
O più mansu di lu pàne!
Paria Dio l'avesse fàttu,
O Marìa, cu le sò màne.

E per me lu me' babà
Quantu avìa bulùtu fàre!
Dalla cìma di la piéve
Tésu avìa lu cannucchiàle;
E po' avìa sceltu a bói
Lu me' pègnu senza pàre!

O altu quantu lu sóle!
O largu quantu lu màre!
Bastàva chi fuste stàtu
Men di voi la meditàne [3].

Quantu vi fècenu onŏre
Quandu cullaste a Levìe!
Surtìnu tutti i Signóri,
Fècenu tante allegrìe:
La mattìna di lu vescu
Nun ci fùnu tant' ebbìve!

Arrivé ici de la ville!
C'était trop de bonheur pour Marie
Et cela ne pouvait pas durer.

O plus doux que le miel,
Et meilleur que le pain!
Il semblait que Dieu l'eût fait,
Marie, avec ses mains.

Pour moi, mon père
Avait voulu tant faire!
Du plus haut de la piève
Il avait braqué sa longue vue
Et vous avait choisi,
O mon trésor incomparable!

O si grand que le soleil!
Vaste comme la mer!
Il suffisait que vous eussiez
La moitié de vos qualités.

Quels honneurs on vous rendit
Quand vous montâtes à Lévie!
Les messieurs allèrent à votre rencontre
Et chacun fut dans l'allégresse.
Le matin où l'évêque arriva
Il n'y eut pas tant de vivats!...

Ghiunta su la vostra porta,
Voi cun me trattaste màle :
Nun usciste mancu fòra
A bulèmmi scavalcàne.
Ci sò entràta a trecce stèse [4],
O fratèllu, in quiste sale;
Et poi ci àchiu tróvu a bói
Spanzàtu cum' un majàle!

Lu me' scortu per fugghì,
Lu me' bràvu per paràni!
Oh! si bói vi fuste tróvu
Sol' un pezzu d'arme in màni,
Un v'avrïanu fàttu tortu,
Un v'avrïanu fàttu màli.

S'èlla l'avèssi sapùta
Vostra surélla Marìa!...
Parchi tùttu lu me' sangue
Par voi dàtu l'averìa,
E parsòne quant'e mosche
Mandà quì éo vulìa,
E pói mèttemi a la testa
Vostra surélla Marìa!

Le ricchèzze in questu lòcu
Fussin' èlle stàte ràre,

Je suis arrivée à votre porte
Et vous m'avez traitée bien mal.
Vous n'êtes pas même sorti
M'aider à descendre de cheval.....
Je suis entrée les cheveux sur les épaules,
Mon frère, dans ces salons!
Ah! je vous y ai trouvé
Eventré comme un *porc!*

O léger pour la course!
O brave dans le danger!
Si vous aviez eu en main
Seulement le tronçon d'une arme,
On ne vous aurait fait aucun tort,
On ne vous aurait fait aucun mal.

Si votre sœur Marie
L'avait su!
Parce que mon sang
Je l'aurais donné pour vous;
Autant d'hommes que de mouches
J'aurais envoyé à votre secours...
Et je me serais mise à leur tête
Moi! votre sœur!

Ah! si les richesses
Avaient été plus modestes,

E cun vói vostra surélla
Ne fùsse andàta a zappàre,
Perchi nun avèsse pientu,
O fratéllu, un tantu màle!

S'èlla fùssi pe la ròbba,
Per impègni, o per dinàri,
O càru di la surélla,
Nun vi lasciàvamu andàri;
Perch'in sù c'éra lu fiùmi,
Ed inghiò c'éra lu màri [5]!

A la socéra.

O mammà, site la méja,
M'éra infurmàta di tùttu:
Era l'erburu frundùtu,
Era carcu d'ogni frùttu:
Ma per me la sventuràta
Nun c'è stàtu altru che lùttu!

Eo nun àchiu fàttu lèttu
Né impastàtu mancu pàne:
Eri séra ci sò entràta;
Dévu andàmmine stamàne.
Cùme me la sventuràta
Mai si ne pòssa truvàne!

Et si avec vous, votre sœur
S'en fut allée piocher!
Au moins elle n'aurait point pleuré,
Mon frère, pareil malheur!

S'il ne fallait que des biens,
Des protections ou de l'argent,
O chéri de ta sœur!
Nous ne vous laisserions pas partir,
Car là haut était le fleuve
Et en bas était la mer.

S'adressant à sa belle-mère.

O ma mère, vous êtes la mienne,
Je m'étais informée de tout;
C'était l'arbre couvert de feuilles
Et chargé de fruits!...
Mais pour moi, la malheureuse,
Il n'y a jamais eu que du deuil!

Je n'y ai pas fait de lit,
Je n'y ai pas fait de pain;
J'y suis entrée hier au soir,
Je dois partir ce matin.
Ah! puisse-t-il ne jamais s'en trouver
D'aussi malheureuse que moi!

Stamattìna mi so mèssa
Tutta bigiù, giòje e fiòra;
Ma mi l'àchiu da levà,
O Juvà s'aprèssa l'óra :
E m'àghiu da punì indòssu
Lu culór si vitrióla,
Sinacchì la vìta dùra,
Vestita da càpu a códa!

Fin da mèrcuri mattìna
Eo v'aspettàva quìni,
Fighiulandu per la stràda
S'éju vi bidìa venìni,
Nè pensandu che voi fùste
In bàlia dill 'assassìni!

Ah chi mi l'avèsse dètta
La mattìna di Natàle!
Quandu in chiésa di Lévìa
Voi muntaste cun babàne;
E poi d'un' occhiàta sóla,
Boi ci vuleste cascàne!
Se nun vi fussi piaciùta,
Quantu ne darìa stamàne!

Bestemmià bógliu lu Re,
Maledì lu Tribunàle!

Ce matin je m'étais parée
De bijoux, de joyaux et de fleurs;
Mais ô Jean, l'heure approche
Où je dois me les arracher.
Je ne porterai plus sur mon dos
Que de la teinture de vitriol.
Tant que ma vie durera
J'en serai couverte de la tête aux pieds!

Dès mercredi matin
Je vous attendais toujours ;
Je regardais par le chemin
Si je vous voyais venir,
Ne pensant pas que vous fussiez
Au pouvoir des assassins !

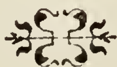
Qui me l'eût dit
Le matin de Noël,
Quand dans l'église de Lévie
Vous entrâtes avec mon père
Et qu'au premier coup d'œil
Je vous plus?
Si je ne vous avais pas plu alors
Que ne donnerais-je pas aujourd'hui !

Je veux blasphémer le roi
Et maudire le tribunal !

Perchè lu disarmamentu
Nun l'avìanu da fàne;
Carnavàle d'assassìni
Appunt' è quistu d'avàle!

Più temùtu di lu fócu,
Più stimàtu di lu mare!
S'èllu avìa la sò erme
U me' càru unn' avia màle.
Ahi! ch'avà nun mi n'importa,
Fàte pur cùme vi pàre [6]!

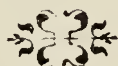
Ciò chi s'è fàttu in Tàllànu
Nun l'ha fàttu mai nissùnu
Ah! perchè l'ète ammazzàtu
Senza fa màle ad alcùnu?
L'avété tombu innucente
Come Cristu omniputente!



Parce qu'un désarmement
Ils ne devaient pas le faire.
C'est justement un carnaval d'assassins
Que celui-ci!

O plus craint que le feu,
Plus riche que la mer!
S'il avait eu ses armes
Mon chéri n'aurait eu aucun mal ..
Ah! maintenant que m'importe,
Faites comme il vous plaira!

Ce qu'on a fait à Tallanu
Personne ne l'a jamais fait.
Ah! pourquoi l'avez-vous tué
Sans avoir fait aucun mal?
Vous l'avez tué innocent
Comme le Christ tout puissant!



NOTES

1. Par un exquis sentiment de pudeur l'épouse n'est jamais qu'une sœur dans ces funèbres lamentations, et le mari est toujours considéré comme un frère.

2. *Basciu le vostre funtane.* Je baise vos blessures d'où le sang coule comme d'une source.

3. C'est-à-dire qu'il serait encore beau, grand, vaillant et riche quand même il n'aurait eu que la moitié de ses qualités et de sa fortune.

4 Il n'y avait que peu de jours que la vocératrice était mariée; le mariage ayant eu lieu à Lévie, la jeune épouse n'avait pas encore été conduite dans la maison maritale, *attendu le carême.* On se préparait à l'y conduire, après Pâques, avec tous les honneurs qu'elle méritait, et que comportait la position des deux familles. Mais l'époux fut tué le lundi de Pâques, 31 mars... De sorte que la malheureuse ne mit, la première fois, les pieds dans cette maison que pour pleurer celui qu'elle adorait. Au lieu donc d'y apporter la joie elle n'y apporta que du deuil et des larmes, et en place d'une couronne de fleurs, elle y entra portant les cheveux sur les épaules....... Carnaval d'assassins! s'écrie-t-elle; oui, carnaval d'assassins! et aujourd'hui plus que jamais.

5. Le fleuve personnifie la famille de la femme

qui était aisée et la mer, celle du mari, qui était riche. On dit même en français : un fleuve, une mer de richesses.

6. Une autre pleureuse chante ainsi les qualités de ce pauvre jeune homme :

« A cuntà li so bravezze
Nun bulia ess'una donna,
Ci buleria un poeta
Andat' a i cullegi a Roma ;
In manu tratta' la piuma
In testa porta la coma.

S'ejo l'avessi da scrive
S'ejo l'avessi da stampane
D'argentu burria la piuma
E d'oru lu calamane ;
Per inchiostru ci vurria
Tutta l'acqua di lu mare ;
Per papeu ci vurria
La piana di Mariana. »

Pour décrire ses qualités il ne faudrait pas être une femme, mais un poète élevé dans les collèges de Rome ; il faudrait avoir une plume en main et porter sur la tête une toque de docteur.

Si j'avais à les décrire, si j'avais à les faire imprimer, d'argent je voudrais la plume, en or je voudrais l'encrier ; comme encre il me faudrait toute l'eau de la mer, et pour papier la plaine de Mariana.



XV

VÒCERU D'UNA DONNA

IN MORTI DI LU MARITU

E per me una doglia amàra
D'esser dònna e poverètta,
Nun putermi fà la berba
Dópu fàtta la vendètta;...
Ed in pàce un mi cunvène
Di sòffre la miò disdètta!...

Vèggu quì li miò parenti
Che si stànnu tristi e mùti,
Perchè un sgrìgnanu li denti
Da nessùnu sò temùti;
Sicchè a fa' la miò vendètta
Nìmu spéru chi mi ajùti!



XV

VOCERO D'UNE FEMME

SUR LA MORT DE SON MARI

C'est pour moi une douleur amère
D'être pauvre et d'être femme ;
Car je ne pourrai pas me raser la barbe
Après avoir fait ma vengeance.
Et pourtant il ne me convient pas de souffrir
En paix mon outrage !

Je vois ici mes parents
Qui sont tristes et muets;
Comme ils ne montrent pas les dents,
Ils ne se font craindre de personne ;
Aussi je n'espère pas
Qu'on vienne à mon secours.

Vógliu cìnghie la cherchéra,
Vógliu armà schioppu e pistóla,
Vógliu èsse crudélé e fiéra,
Benchè abandunàta e sóla;
Vógliu vendicà lu sangue
Di quèllu ch'è sù la tóla [1] !

Purtà bógliu li me crìne
Sciòlti e spersi su le spàlle.
Sempre apprèssu all' assassìni
Girà bógliu monti e vàlle,
Finch'élli nun cascherànnu
Morti sòtto le miò bàlle!

Ah! s'é avèssi mai la sorte
Di strappàrli lu só córe!
Mi sarìa càra la morte,
Mi sarìa dolce u dulóre!
S'éo mi mostru tantu crùda
Mi pardòni lu Signóre!

Nun crédu chi sia peccàtu
Di stirpà li malfattóri,
Quèlli chi m'hànu privàtu
Di tùtti li miò tésóri!
E mi hànu tintu lu córe
Cu li più nèri culóri!

Je veux ceindre la cartouchière,
Je veux m'armer du fusil et du pistolet!
Je veux être terrible et cruelle !
Quoique abandonnée et seule,
Je veux venger le sang
De celui qui est étendu sur la planche!

Je porterai mes cheveux
Epars, sur les épaules,
Toujours poursuivant les assassins
Sur les monts et dans les vallons,
Jusqu'à ce qu'ils tombent
Morts sous mes balles!

Ah! si j'avais le plaisir
De leur arracher le cœur,
Que la mort me serait chère!
Que la douleur me serait douce!
Si je me montre aussi cruelle,
Que Dieu me le pardonne!

Je ne crois pas commettre un péché
En exterminant ces malfaiteurs,
Des brigands qui m'ont privée
De tous mes trésors,
Des assassins qui ont teint mon cœur
Aves les couleurs les plus noires!

Si un mi pòssu bindicà
Di tànti sufferti dànni,
Prestu prestu ingranderà
Lu mió figliólu Ghiuvànni;
Per bindicà lu sò sangue
Quandu èllu averà vint' ànni [2]!

La camìscia insanguinàta
Pende appésa a la terzètta [3],
Ella nun serà lavàta...
Fin tantu che la vindètta
Nun sia fàtta, e sia distrùtta
Quèlla ràzza maledètta!

Un' amica respondi :

Calmàte u vòstru dulóre
Nun asprìte i vòstri affànni,
Lasciàte fà a lu Signóre
Chi vindicherà li dànni;
Conservàtevi in salùte
E allevàtevi a Ghiuvànni.

Nun sarèbbe mancu pòcu
Chi una càsa cusì conta
Spingnìssi lu só fucònu
Senza lasciàcci più impronta!

Si je ne puis me venger
De tant de dommages soufferts,
Bientôt, bien vite, grandira
Mon fils Jean,
Pour venger son sang,
Lorsqu'il aura vingt ans.

La chemise ensanglantée
Est suspendue à la terzetta ;
Elle ne sera pas lavée
Jusqu'à ce que la vengeance
Soit faite, et que soit détruite
Cette race maudite !

Une amie répond :

Calmez votre douleur,
N'aigrissez pas vos tourments,
Laissez faire le Seigneur
Qui vengera vos affronts ;
Conservez votre santé
Puis ayez grand soin de Jean.

Ce ne serait pas une petite chose
Si d'une maison si renommée
Le foyer venait à s'éteindre
Sans qu'il en restât de trace !

La vendètta di u Signòre
Sarà ghiusta, e sarà pronta [4].



NOTES

1. Cette jeune veuve a le mâle courage d'une autre pauvre femme qui, pleurant sur le cadavre de son frère assassiné, s'écrie avec une énergie farouche :

> Ma per fà la to bindetta
> Sta siguru, basta anch'ella !

2. Dans un autre Vocéro :

> Nun pienghite più surelle,
> Fate un cor di Faraone,
> Ingrandatemi a Carlucciu,
> Ch'ellu sgotti a Mascarone
> Chi tumbò prima a Matteju
> Poi ferì Francescantone.

La veuve inconsolable frémit en pensant à la vengeance et désormais son cœur ne vit plus que d'espoir.

3. Quelquefois la femme du défunt gardait la chemise ensanglantée de son époux afin de la montrer à ses enfants quand l'âge leur permettrait de venger leur père. Ici l'image est terrible, la chemise trouée de balles pend au fusil : la mort

La vengeance du Seigneur
Sera sûre et prompte.



appelle la mort! Cette idée est aussi exprimée dans une autre lamentation :

> Bogliu veste li calzoni,
> Bogliu cumprà la terzetta
> Per mustrà la to camiscia
> Tantu nimmu nun aspetta!

4. Cette dernière pensée, ou mieux ce conseil, est inspiré par la prudence; car, connaissant les désirs de vengeance que cette femme nourrissait contre eux, les ennemis auraient pu faire disparaître l'enfant avant qu'il fût en état de se venger. Et alors d'une famille aussi renommée il ne resterait plus personne, ce qui aurait été un plus grand malheur pour la veuve désolée.

Du reste, dans ce Vocéro, on reconnaît le type de la femme Corse dans toute la vérité de son caractère.



VOCERO XI

Mort naturelle.

Lent.











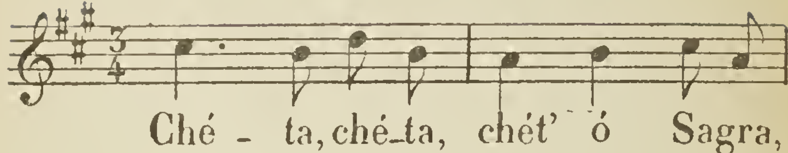


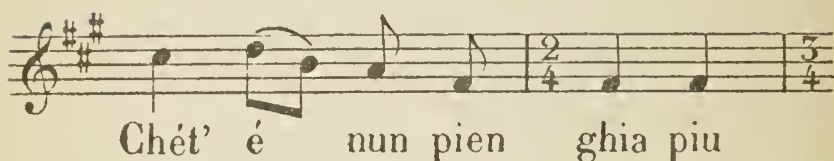


VOCERO IX

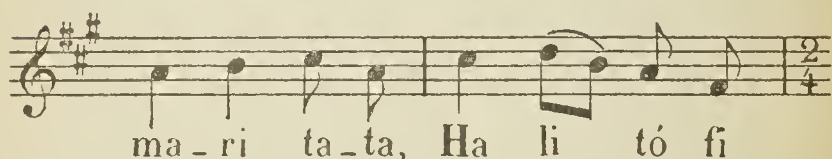
Mort violente.

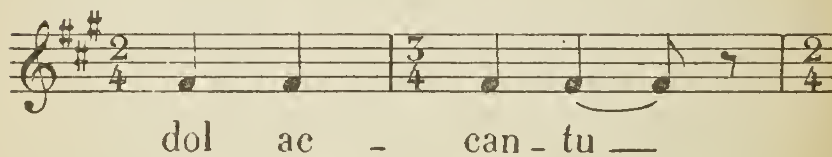
Lent.

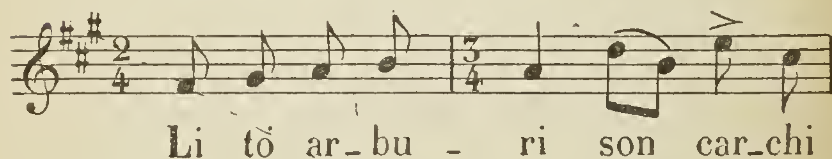


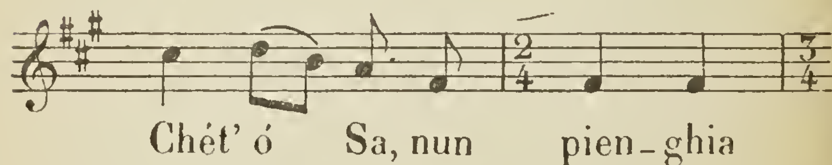












Più moto

tan _ tu —   Di lu tó

san _ gu   San_gu di

ro _ sa   To tris _ ta

spo _ sa   Fa _ ra su -

_ men _ ti   Trimme _ ti

pu _ ri   Li so num_

_ mi _ ci   Fin quis _ tu

có _ ri   Sa_ra fi _ li _ ci!

VOCERO II

Mort violente.

Lento assai.















TABLE



PREMIÈRE PARTIE

VOCERI DE MORT NATURELLE

DEUXIÈME PARTIE

VOCÉRI DE MORT VIOLENTE



Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

